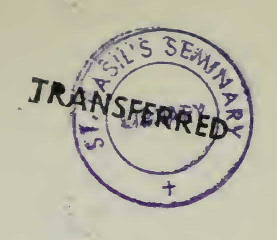

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01879800 9


ST. BASIL'S SEMINARY
TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

SAINT THOMAS D'AQUIN



APPROBATION

DES

THÉOLOGIENS DE L'ORDRE

Par ordre des Supérieurs, nous avons lu et examiné l'ouvrage intitulé : *Saint Thomas d'Aquin, Patron des Ecoles catholiques, ouvrage dédié à la jeunesse, par le R. P. Frère Charles-Anatole Joyau, des Frères Prêcheurs.*

« Faire mieux connaître, aimer et honorer le Docteur angélique dans nos séminaires, collèges, pensionnats, en un mot dans toutes les écoles catholiques, placées, en vertu d'un décret solennel du Vicaire de Jesus-Christ, sous le patronage de saint Thomas d'Aquin : » tel est le but que s'est proposé l'auteur de cet ouvrage. Ce but nous paraît atteint. Le livre est instructif, pieux, édifiant, venant à son heure ; il ne peut manquer d'intéresser maîtres et élèves.

En foi de quoi nous avons signé.

Ce 2 février 1886.

FR. MARIE-LUC MARQUET,
Lect. en S. Théol.

FR. BENOIT CLAVÈRE,
Lect. en S. Théol.

Imprimatur :

Lugduni, die 5â Februarii 1886.

FR. MARIA-AMBROSIUS POTTON,
Pr. Prov. Occ. Immac. Concept.

Imprimatur :

Pict. die 10â Martii 1886.

A. DE BÉCHILLON, V. G.

✣ ✣



Saint Thomas d'Aquin
Patron des Ecoles catholiques.

Desclée, Lefebvre et Cie, Tournay. *Propriété.*

SAINT THOMAS D'AQUIN

PATRON DES ÉCOLES CATHOLIQUES

Ouvrage dédié à la jeunesse

PAR LE

R. P. Fr. Charles-Anatole JOYAU

DES FRÈRES PRÊCHEURS

En vertu de Notre suprême autorité, Nous déclarons le Docteur Angélique saint Thomas Patron des Universités, Académies, Collèges et Écoles catholiques. (*Bref de S. S. Léon XIII.*)



EN VENTE AU PROFIT D'UNE BONNE ŒUVRE :

S'ADRESSER A POITIERS

AU DIRECTEUR DE L'ÉCOLE APOSTOLIQUE DOMINICAINE

ou à M. Oudin, imprimeur.

1886



PROLOGUE

Filii, audite me, timorem Domini docebo vos. Ps. XXXIII, 11.

Mes fils, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur.

JEUNES GENS CHRÉTIENS,

Le 4 Août 1880, en la fête de saint Dominique, fondateur de l'Ordre des Frères Prêcheurs, Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, déférant avec bienveillance aux suppliques que lui avaient adressées : Évêques, Professeurs d'Universités et autres personnages éminents en science, piété et dignité dans l'Église, proclamait saint Thomas d'Aquin PATRON DE TOUTES LES ÉCOLES CATHOLIQUES.

Cet acte, émané de la plus haute autorité qui soit au monde, revêt une importance qu'on ne saurait méconnaître.

Le Souverain Pontife vous accorde, jeunes gens, un nouveau Protecteur au ciel ; mais en même temps il crée pour vous une obligation : celle de rendre à ce

nouveau Patron un culte spécial, par la prière et surtout par l'imitation.

« Plus on connaît, plus on aime », disait le Bienheureux Albert le Grand ; plus on aime, ajouterons-nous, plus on s'empresse d'imiter.

Qui de vous connaît véritablement saint Thomas d'Aquin ?

Sans doute, vous n'en êtes plus à entendre prononcer pour la première fois son nom, et souvent déjà ont résonné à vos oreilles ces titres glorieux décernés par les siècles : Docteur Angélique, Prince des théologiens, Ange de l'Ecole...

Mais qui vous a révélé jamais le génie de ce Docteur, l'autorité de ce Prince, la pureté de cet Ange ? Voilà, mes jeunes amis, ce que vous apprendra ce modeste ouvrage, écrit particulièrement pour vous.

Avant d'aller plus loin, laissez-moi vous prémunir contre une erreur assez commune de nos jours.

On se représente saint Thomas comme un soleil éblouissant : quelques esprits supérieurs peuvent, à la vérité, en soutenir l'éclat, mais il aveugle les intelligences ordinaires.

Tel serait, en effet, notre saint Docteur, à le considérer par le seul côté de la science et du génie. Toutefois, il est un autre aspect sous lequel il s'offre encore à nos regards : nous voulons parler de ses vertus et du doux rayonnement de sa sainteté.

Oui, chers lecteurs, vous trouverez dans ce grand Saint un modèle qui, nous en avons la conviction intime, gagnera vos cœurs, entraînera vos volontés, quel que soit le milieu où s'écoule votre existence.

Goûtez-vous encore les douceurs du foyer paternel? L'exquise simplicité, la piété filiale du petit comte d'Aquin, son amour pour les pauvres vous révèleront les qualités qui sont l'ornement d'un enfant chrétien.

Une éducation plus virile a-t-elle succédé pour vous aux tendresses de la famille? L'écolier du Mont-Cassin vous apprendra quelle respectueuse obéissance à ses maîtres, quelle application au travail, quelle charité pour ses condisciples doit pratiquer un écolier vertueux.

Mais vous avez dépassé le terme des Humanités, et maintenant, pourvus des diplômes qui attestent le légitime succès de vos études, vous suivez les cours de nos Facultés d'enseignement supérieur. Inquiets de l'avenir, sentant frémir en vous des passions naissantes, vous cherchez un appui, un guide, un protecteur : regardez le jeune étudiant napolitain. Quelle réserve dans un âge si prompt aux entraînements! Piété solide, étude assidue : tel est le double rempart dont il entoure son âme contre les surprises du dehors, vous donnant ainsi une leçon salutaire pour franchir ce passage si périlleux de l'adolescence. Ah! si jamais la volupté venait à tendre ses pièges sous vos pas, vite un regard vers le glorieux athlète de la chasteté. Avec quelle vigueur il met en fuite l'ennemi de sa vertu, et mérite, après le combat, la visite de deux anges qui le ceignent d'un cordon mystérieux! Sa victoire excitera votre admiration, car votre âge s'émeut facilement au spectacle des actions héroïques. Déjà, je vous vois obéir à une salutaire inspiration : vous voulez suivre de si nobles traces entrer dans la Milice Angélique, *et porter*

ce cordon, qui est un préservatif puissant contre le plaisir.

Vous enfin, jeunes gens, que la grâce invite aux sublimes sacrifices du sacerdoce ou de la vie religieuse, et qui avez à subir de redoutables assauts, levez les yeux, prenez courage. L'héritier des seigneurs de Sommacle et d'Aquin foulant aux pieds honneurs, richesses, affections de la nature, et sortant vainqueur d'une persécution domestique de deux années, vous dira par quelle constance et quelle énergie de volonté on assure sa vocation. Et après que vous aurez offert à Dieu l'immolation de tout vous-mêmes, le Docteur Angélique vous servira encore de guide dans l'accomplissement de vos devoirs sacrés. Au flambeau de ses vertus sacerdotales et religieuses, vous verrez comment le zèle de la science ecclésiastique, l'amour de Notre-Seigneur et la charité pour les âmes font du Prêtre un Saint, et comment l'humilité, l'obéissance et le détachement conduisent le Religieux au sommet de la perfection.

Cet ouvrage se divise en trois livres. Le premier raconte la vie de saint Thomas *jusqu'à la dernière année de son enseignement.*

Le second comprend les Vertus de saint Thomas, *mises en lumière, autant que possible, par des traits nombreux. Ce second livre peut offrir des sujets de lectures pour les jours d'une Neuvaine ou d'un Triduum, en l'honneur du Saint.*

Le livre troisième est intitulé Mort et glorification de saint Thomas, *et fournit matière à une dizaine de*

chapitres. C'est que l'histoire de l'Angélique Docteur est loin de se terminer avec sa vie.

Dans la série des miracles obtenus par son intervention, nous avons choisi de préférence ceux qui nous ont paru plus capables d'intéresser la jeunesse à laquelle cet ouvrage est dédié.

Pour ceux de nos lecteurs qui désireraient les connaître, voici les sources auxquelles nous avons puisé:

1° *La* Vie de saint Thomas d'Aquin, *par Guillaume de Tocco, contemporain du saint Docteur, et son premier biographe. Elle est reproduite dans le 7me volume des Bollandistes, tome premier de mars, avec le procès de Canonisation.*

2° *Les* Vies des Saints de l'Ordre des Frères Prêcheurs, *par le P. Jean de Réchac, Religieux dominicain du* XVIIe *siècle.*

3° *L'*Année Dominicaine, *tomes de Janvier et de Mars, ouvrage également du* XVIIe *siècle, en ce moment réédité avec soin par les PP. Dominicains de Lyon.*

4° *La belle et savante* Vie de saint Thomas d'Aquin, *écrite au siècle dernier par le P. Touron, Dominicain français.*

Enfin, quelques auteurs modernes et des Revues savantes nous ont fourni plusieurs documents précieux.

Avant de clore ce Prologue, *oserions-nous formuler un désir ?*

En écrivant pour vous cet ouvrage, jeunes gens, notre seule ambition a été de vous faire connaître votre Patron, *afin que vous l'aimiez, l'invoquiez et*

cherchiez à l'imiter. Puisse cet humble travail trouver place à côté des Vies de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas de Kostka ! *Qu'il vous soit un cadeau d'étrennes; qu'il accompagne, comme prix, vos lauriers scolaires. Si la lecture que vous en ferez produit d'heureux fruits en vos âmes, nous estimons que nos efforts auront reçu ici-bas pleine récompense; et, à l'exemple d'anciens hagiographes, nous vous demandons en retour l'aumône de quelques* Ave Maria.





LIVRE PREMIER

VIE DE SAINT THOMAS D'AQUIN

CHAPITRE PREMIER.

LA FAMILLE D'AQUIN.

Elegit eum Dominus ex omni carne.
ECCL. XLV, 4.
Le Seigneur l'a choisi parmi toute chair.

SUR les confins de la Campanie, ancienne terre de Labour, dans une plaine baignée par le Garigliano, non loin d'Arpinum, patrie de Marius et de Cicéron, est assise la ville d'Aquin. Jadis colonie romaine, dont Tacite, Pline, Ptolémée parlent avec éloge, berceau de l'empereur Pescennius Niger et du poète Juvénal, elle fut plus tard érigée en comté à cause de son importance, et subsista dans sa splendeur jusqu'à l'année 1252.

Aujourd'hui bien déchue, réduite à une popula-

tion de trois mille âmes, et vivant des souvenirs de son passé, la petite ville d'Aquin ne laisse pas d'être un siège épiscopal. Ses chanoines jouissent même du privilège de porter la mitre et d'officier avec les insignes pontificaux.

Dans la première moitié du XIIIe siècle, on apercevait à une faible distance le château de Rocca-Secca. Placée sur un rocher abrupt, sa masse imposante se dressait en face de la célèbre abbaye du Mont-Cassin, éloignée d'environ deux lieues. C'était la résidence habituelle des comtes d'Aquin, puissants seigneurs qui possédaient de nombreux domaines. et prenaient aussi les titres de comtes de Lorette et de Belcastro, en Calabre.

D'après d'anciennes chroniques, ils descendaient des princes lombards, et s'étaient illustrés sous les drapeaux de Charlemagne, en combattant les Sarrasins.

Vers 1220, la famille d'Aquin avait pour chef Landolphe, fils ou petit-fils de Thomas, comte de Sommacle, ancien favori de l'empereur Frédéric Barberousse, et lieutenant-général de ses armées. Voulant récompenser d'importants services, ce monarque lui avait donné en mariage sa propre sœur, Françoise de Souabe, avec le comté d'Acerre pour apanage.

Landolphe avait épousé Théodora, fille du comte de Théate, de la famille des Caraccioli.

Théodora était issue de ces seigneurs normands qui avaient, par la valeur de leur épée, chassé de la péninsule les Sarrasins et les Grecs, et fondé le royaume des Deux-Siciles. Ils avaient fait hommage au Saint-Siège de leur conquête, et la possession leur en avait

été confirmée, à titre de fief, par les papes Léon IX et Nicolas II.

De plus, la famille d'Aquin était alliée aux maisons royales d'Espagne et de Sicile ; et même, elle avait, au témoignage du cardinal Duperron, des liens de parenté avec le Roi de France.

De cette lignée devait sortir le Saint dont nous entreprenons d'écrire l'histoire.

Dieu, « qui tire parfois le pauvre de la poussière pour le placer parmi les princes de son peuple », choisit pour le Docteur Angélique une des premières familles d'Italie, comme, cinquante ans plus tôt, il avait pris dans la plus haute noblesse d'Espagne saint Dominique, dont Thomas d'Aquin devait être, en Religion, le plus illustre fils.

Cette conduite de la Providence cachait un mystère. Saint Thomas était destiné à donner l'exemple d'une correspondance héroïque à l'appel divin dans la voie du détachement religieux. Sa naissance élevée allait entourer cet exemple d'un éclat sans pareil. En outre, il devait illuminer le monde par la supériorité incomparable de sa science et la splendeur de son génie ; or, qui ne sait combien l'influence d'une éducation exquise, commencée au berceau, favorise le développement des dons de nature et de grâce, là surtout où Dieu les a largement départis ?

Mais à la noblesse du sang, la famille d'Aquin joignait la noblesse plus précieuse encore d'une foi sans ombre et d'une vertu sans tache. Aux devoirs d'un loyal chevalier, Landolphe savait joindre ceux d'un généreux chrétien, et Théodora laissa une mé-

moire de piété que les historiens ont transmise avec bénédiction. « C'était, nous disent-ils, une dame de grande dévotion et d'une rigoureuse abstinence; la continuité de ses prostrations et de ses génuflexions lui avait durci les poignets et les genoux; elle n'eût pas mérité d'avoir un fils tel que saint Thomas, si sa prière n'eût été agréable à Dieu. »

Six enfants, dont trois filles, étaient le fruit de son union avec Landolphe. L'une des filles mourut en bas âge par suite d'un accident que nous raconterons plus loin; une autre, que certains historiens nomment Marietta, se fit Bénédictine au monastère de Sainte-Marie de Capoue, et y mourut dans les fonctions d'Abbesse, après avoir vécu très saintement. La troisième, appelée Théodora, comme sa mère, épousa Roger, comte de Salerne, auquel elle apporta en dot le comté de San-Severino. Sa vie au milieu du siècle fut celle d'une véritable Religieuse. Inépuisable dans sa charité, elle employait aux œuvres de miséricorde tout son superflu, parfois même une partie du nécessaire. Discrète, prévoyante, sévère pour elle-même, passant en prières et en austérités le temps que les autres accordent au sommeil, elle excellait en toute sorte de vertus. Quelques années après son heureux trépas, lorsqu'on voulut transférer ses restes dans l'église des Frères Prêcheurs de Salerne, son corps fut trouvé intact, exhalant un parfum dont tous les assistants furent embaumés.

Quant aux deux fils aînés du comte et de la comtesse d'Aquin, fidèles aux traditions chevaleresques de leur race, ils suivirent la profession des armes, et exercèrent des emplois distingués dans l'armée de

Frédéric II, leur parent. Mais, obéissant bientôt à la voix de leur conscience, ils abandonnèrent le parti de ce prince, devenu traître à l'Eglise. Cet acte de courageuse indépendance leur attira la plus cruelle persécution. Conrad, fils de Frédéric II, héritier de sa malice en même temps que de sa couronne, conçut contre eux une telle fureur qu'il mit à feu et à sang la ville d'Aquin, rasa le château de Rocca-Secca, bannit à perpétuité Landolphe, l'aîné, et fit périr le second, Raynald, dans les horreurs d'un cachot.

Malgré cette persécution et bien d'autres vicissitudes dans les âges suivants, la maison d'Aquin conserva durant cinq siècles l'éclat de son antique noblesse, grâce à d'illustres unions. Les deux derniers descendants directs furent un Dominicain et un Évêque, qui laissèrent à la maison du prince de Castiglione leurs titres et leurs biens. Mais, dit Mgr Salzano, cette branche finit en 1799, dans la personne de Vincente d'Aquin, épouse du duc Monfort-Laurito.

Maintenant que la famille d'Aquin nous est connue, étudions la vie de celui qui en a immortalisé le nom.





CHAPITRE II.

PREMIÈRE ENFANCE.

Puer eram ingeniosus, et sortitus sum animam bonam. SAP. VIII, 19.
J'étais un enfant bien-né, et j'avais reçu de Dieu une bonne âme.

SOUVENT Dieu se plaît à faire abonder les miracles dans la vie des Saints, et plus d'une fois leur naissance est accompagnée de signes merveilleux. Ainsi en fut-il pour le Docteur Angélique : les prodiges forment une auréole autour de son berceau.

Quelques chroniqueurs rapportent qu'en l'an 1220 un phénomène extraordinaire fut observé à Bévagna, ville d'Italie. Durant toute une nuit et une partie du jour suivant, trois météores apparurent dans les cieux, chacun portant en son disque l'image d'un Frère Prêcheur. A cet aspect, des enfants se mirent à parcourir les rues en criant : « A l'école, à l'école ! « voici des maîtres que le ciel nous envoie. »

De la bouche des tout jeunes enfants, dit le Psalmiste, *vous avez*, Seigneur, *fait sortir la louange, pour la confusion de vos ennemis.*

Dans le récit qu'on vient de lire, dût-on ne voir qu'une gracieuse légende, toujours est-il qu'à la même époque naissaient les bienheureux Jacques de Béva-

gna èt Ambroise de Sienne, l'un et l'autre, dans l'Ordre de Saint-Dominique, savants maîtres et éloquents prédicateurs, et, peu après, saint Thomas d'Aquin, Maître sans rival et Docteur incomparable.

Mais voici un fait plus certain.

Aux environs de Rocca-Secca, vivait avec d'autres solitaires un ermite appelé *Fra Buono*, Frère le Bon, meilleur encore, dit Guillaume de Tocco, par la pureté de sa vie que par son nom, et vénéré comme un saint des habitants de la contrée.

Un jour, poussé par l'Esprit de Dieu, Frère le Bon vint trouver Théodora. « Noble Dame, lui « dit-il, réjouissez-vous, vous aurez bientôt un fils « qui portera le nom de Thomas. Vous songerez, « ainsi que votre époux, à faire de lui un moine du « Mont-Cassin, espérant l'élévation de votre fils à « la dignité abbatiale. Mais Dieu en ordonnera autre- « ment. Cet enfant sera religieux dans l'Ordre des « Frères Prêcheurs. Telles seront la splendeur de « sa science et la sainteté de sa vie, qu'on ne pourra « trouver son pareil en ce siècle, dans le monde « entier. »

La châtelaine répondit humblement : « Je suis loin « de mériter l'honneur que vous m'annoncez, véné- « rable ermite ; mais que Dieu fasse selon son bon « plaisir. »

L'événement ne tarda pas à justifier la prédiction du solitaire : vers la fin de 1224, ou dans l'un des deux premiers mois de 1225, naissait au comte et à la comtesse d'Aquin un sixième enfant.

Honorius III exerçait alors le Pontificat suprême. Landolphe le pria de vouloir bien être le parrain du

nouveau-né. Le Pape y consentit volontiers, et se fit représenter par l'évêque d'Aquin. L'enfant reçut au baptême le nom de Thomas, plutôt en mémoire de son aïeul, le fameux comte de Sommacle, que par déférence pour la parole de l'ermite.

Ce nom, qui en hébreu signifie *abîme*, fut imposé par un secret dessein de Dieu. Il exprimait que cet enfant serait un jour un abîme de science, d'où les saints Conciles tireraient leurs décisions, et les Universités leurs plus purs enseignements.

On acquit bientôt une preuve nouvelle de la protection céleste dont notre Saint était l'objet. Une nuit d'été, l'orage le plus épouvantable se déchaîne au-dessus de Rocca-Secca; la foudre tombe sur la tour du château, y fait un dégât considérable, pénètre dans l'appartement où reposaient les enfants du comte, et tue dans son lit la plus jeune sœur de Thomas. A cet effroyable coup de tonnerre, la mère épouvantée s'élance vers le berceau dans lequel dormait l'enfant. Le trouvant sain et sauf, elle rend grâces à Dieu, et dès lors commence à espérer l'accomplissement de ce qui lui a été prédit touchant ce fils de bénédiction.

A quelque temps de là, la comtesse d'Aquin allait aux bains de Pouzzoles, près de Naples. Ne pouvant se résigner à être séparée d'un enfant devenu plus cher que jamais, elle l'emmena avec elle. Or, un jour qu'on se disposait à le baigner, Thomas aperçoit un morceau de papier, le prend et le tient fortement serré dans sa main. Vainement la nourrice essaie-t-elle de lui faire lâcher prise ; l'enfant serre toujours davantage et finit par éclater en sanglots. Touchée

de sa douleur, cette femme n'insiste pas ; mais soupçonnant quelque chose de mystérieux dans cet obstination, de retour au logis, elle en donne avis à la mère. Théodora prend la main de l'enfant, lui arrache le papier, malgré ses pleurs, et y voit écrit : *Ave Maria*... Thomas redouble ses cris, et à peine lui a-t-on rendu son trésor, qu'il le porte à sa bouche et l'avale aussitôt.

Les auteurs qui ont rapporté ce fait y voient présagée l'avidité spirituelle de Thomas d'Aquin pour les Saintes Ecritures. Ils disent aussi qu'il figurait la dévotion filiale que devait professer envers la très Sainte Vierge le plus grand des Docteurs.

Dès sa plus tendre enfance, le moyen infaillible d'arrêter ses pleurs était de lui présenter des livres ou des manuscrits; il prenait un singulier plaisir à les remuer et à les feuilleter. Une fois même, alors qu'il commençait à marcher, trouvant ouvert le coffre où étaient renfermés les papiers de famille, il les en tira un à un et les dispersa par la chambre.

Après de tels indices, on n'aura pas de peine à comprendre de quels soins le comte et la comtesse entourèrent l'éducation de leur dernier enfant. La pieuse mère surtout s'empressa de diriger vers Dieu l'exercice naissant de sa raison, et imprima dans sa jeune âme les notions élémentaires de la foi. C'est bien, en effet, sur les genoux d'une mère chrétienne, que le cœur de l'enfant doit s'épanouir au rayon de la vérité. C'est des lèvres de sa mère qu'il doit apprendre à connaître Dieu, et à balbutier avec amour les noms de Jésus et de Marie.

Heureux l'enfant à qui Dieu fait le don inappré-

ciable d'une mère vraiment chrétienne : elle est l'Ange visible qui protège son berceau, la lumière douce et sereine qui plus tard éclairera sa route à travers les obscurités de la vie, et le gardera des précipices qui bordent le chemin.

Telle fut Théodora pour Thomas d'Aquin. Nul doute aussi que le Saint-Esprit ne dirigeât intérieurement cette âme privilégiée et ne l'inclinât sans cesse vers le bien. Sous cette double influence, Thomas grandit en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Mille reparties fines, mille traits charmants révélaient la vivacité de son esprit et la bonté de son cœur. Les parents étaient les premiers à jouir de ces développements merveilleux, et les habitués du château, ravis d'admiration, empruntaient volontiers les paroles que les voisins et les proches de sainte Elisabeth disaient au sujet de Jean-Baptiste, le divin Précurseur: « Voici un enfant extraordi-« naire : que pensez-vous qu'il devienne un jour ? »





CHAPITRE III.

L'ÉCOLIER DU MONT-CASSIN.

Dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ. ECCL. XLV, 6.

Le Seigneur dirigea son cœur vers les préceptes, et la loi de vie et de doctrine.

THOMAS achevait sa cinquième année; les soins que réclame la première enfance ne lui étaient plus nécessaires, et le comte d'Aquin crut le moment venu de procurer à son fils une éducation plus virile et une instruction plus élevée, en dehors de la maison paternelle.

Mais à quels maîtres le confier? Le choix ne fut pas long. L'abbaye du Mont-Cassin, avons-nous dit, n'était qu'à deux lieues de Rocca-Secca. Fondée par saint Benoît, peu après la naissance de son institut à Subiaco, on la regardait comme la capitale de l'Ordre monastique en Occident. C'est là que le saint Patriarche avait fini sa carrière; c'est là qu'on vénérait son tombeau, avec celui de sainte Scholastique, sa sœur : tombeaux vides, il est vrai, depuis que les précieux corps en avaient été secrètement retirés l'an 647 et transportés dans les Gaules, à Floriacum, aujourd'hui Saint-Benoît-sur-Loire.

Au Mont-Cassin, de même que dans les autres

abbayes bénédictines, de jeunes enfants étaient admis à recevoir la culture de l'esprit et du cœur.

Les plus nobles familles y envoyaient leurs fils. Du temps même de saint Benoît, nous voyons le Patrice romain Tertullus lui confier le jeune Placide encore enfant, et le sénateur Equitius, son fils Maur, adolescent de bonne espérance, tous deux illustres parmi les premiers disciples du saint Patriarche.

Au terme seulement de leur éducation littéraire, ces jeunes gens regagnaient le foyer de la famille. Mais il n'était pas rare qu'épris des charmes de la solitude, et subjugués par la vertu de leurs saints maîtres, ils renonçassent pour jamais au monde. Aussi les écoles monastiques du moyen âge devenaient-elles pour la vie religieuse de riches et fécondes pépinières.

Est-il permis de voir dans ces institutions admirables le type de nos collèges ecclésiastiques et de nos Petits Séminaires? Sans aucun doute. Nos Petits Séminaires en particulier sont, dans la pensée de l'Église, des écoles de science et de perfection. Une jeunesse d'élite y reçoit d'hommes instruits et dévoués l'enseignement des lettres, en même temps que celui de la religion et des bonnes mœurs. Combien de prêtres vénérables, cachés dans l'obscurité d'une maison d'éducation, sacrifient chaque jour au service de l'enfance et de la jeunesse, comme jadis les moines Bénédictins, des talents et des vertus, qui auraient jeté un vif éclat au rang supérieur de la hiérarchie sacerdotale!...

Mais si nos collèges chrétiens sont établis sur le

modèle des institutions monastiques d'autrefois, les *Écoles apostoliques*, de fondation récente, en présentent une copie peut-être plus fidèle encore.

A quels élèves s'ouvrent ces écoles? A ceux que recommandent une naissance sans tache et une enfance sans souillure, et qui à une intelligence plus qu'ordinaire joignent le goût de l'étude et de la piété, avec le désir de se donner tout à Dieu. La fortune leur a-t-elle été refusée, ces enfants sont reçus gratuitement, ainsi qu'il se pratiquait dans les écoles monastiques. Des âmes dont la générosité est à la hauteur de leur foi, s'empressent de procurer, en totalité ou en partie, l'entretien d'un aspirant à la vie apostolique; et celui-ci, devenu prêtre, missionnaire, portera chaque matin à l'autel le souvenir des bienfaiteurs auxquels, après Dieu, il devra sa vocation, et qu'il rendra participants de ses mérites.

Soumis à une règle en rapport avec leur âge, formés peu à peu aux vertus religieuses et apostoliques, initiés, bien qu'en une mesure restreinte, à la psalmodie chorale, honorés de l'habit ecclésiastique, ou, à certaines heures, d'un vêtement de chœur non sans quelque ressemblance avec celui des religieux, ces jeunes gens sont comme des plantes choisies dans le parterre réservé de la sainte Église. Quelle préparation meilleure à l'épanouissement d'une vocation! Que ne peut-on pas attendre d'un jeune homme soustrait à l'influence délétère du mal, avant que le péché n'ait obscurci son intelligence et flétri son cœur! Et toutefois, c'est dans la plénitude de sa liberté, que l'*Apostolique*, écoutant l'appel de Dieu, sollicite la faveur de devenir le frère en Religion de

ceux dont il n'a été jusqu'ici que le disciple. Passant tranquillement de l'école au noviciat, il y transportera les premiers germes des vertus monastiques, et, fidèle à la grâce, il sera plus tard le modèle de ses frères, l'honneur de son Ordre, la consolation de l'Église.

Telle est l'idée que nous pouvons nous faire de l'école du Mont-Cassin, à l'époque où Thomas y fit son entrée.

En plaçant son fils dans cette maison, le comte d'Aquin eut-il l'intention arrêtée de le donner à l'Ordre, pourvu que l'enfant ratifiât plus tard cette consécration ? La déposition d'un témoin au procès de canonisation le ferait croire, et donnerait même à entendre que les pensées secrètes du comte avaient une plus haute visée. « Le père, dit Barthélemy de Capoue, chancelier et protonotaire du royaume de Sicile, le père présenta Frère Thomas tout enfant, présumant qu'il gouvernerait un jour l'abbaye du Mont-Cassin. »

Ce rêve d'ambition, qu'on pardonne à un père, Landolphe pouvait d'autant mieux le caresser, que Sinibald, qui tenait alors la crosse abbatiale, était l'oncle paternel de l'enfant. Cependant, il n'existe aucune preuve que saint Thomas ait jamais contracté un engagement quelconque avec cet Ordre illustre, ni même qu'il en ait porté l'habit, autrement qu'à titre d'élève de l'école monastique. Mais, chose certaine, il demeura constamment attaché de cœur aux fils de saint Benoît, et Dieu voulut qu'il vînt achever ses jours dans un monastère de l'Ordre de Cîteaux, qui est une branche du tronc bénédictin.

Le jeune seigneur d'Aquin quitta Rocca-Secca l'an 1229 ou 1230. La douleur du comte et de la comtesse, à cette séparation, ne leur permit pas de le remettre eux-mêmes aux mains de Sinibald ; ils le firent conduire avec escorte, et Guillaume de Tocco nous donne ce détail: que la nourrice de Thomas fut chargée de le présenter au nom des parents.

Instruits des particularités merveilleuses de sa première enfance, les moines du Mont-Cassin accueillirent leur élève avec une sainte fierté, et le confièrent aux soins d'un maître choisi.

Sous la conduite de ce digne Religieux, le nouveau Samuel ne tarda pas à faire de rapides progrès, et à montrer des vertus vraiment supérieures à son âge. Jamais on ne le vit s'abandonner, même quelques instants, à une conduite légère et dissipée. Posé, réfléchi, taciturne même, exempt de toute puérilité, il fuyait par goût les amusements et les conversations des autres petits gentilshommes, qu'on formait, comme lui, aux bonnes mœurs et aux nobles traditions. Toutefois il était à leur égard plein d'amabilité et de prévenances. Il restait de longs moments à l'église, réitérant ses prières, et tenant presque toujours un livre à la main. Son application à l'étude était remarquable ; il n'avait garde de manquer à la tâche des leçons qui lui étaient prescrites.

A mesure que la raison s'ouvrait dans cette âme d'élite aux plus magnifiques perspectives, une pensée devenait chaque jour plus dominante, la pensée de Dieu. Souvent Thomas demandait à son maître : « Qu'est-ce que Dieu ?... il faut le servir, l'honorer,

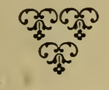
« l'aimer, et pourtant on ne le voit pas ! » Le maître lui répondait conformément à la capacité de son âge ; et ce charmant écolier, écoutant ce qu'on lui en disait, y prenait un singulier plaisir. Bien plus, poussé par un mouvement divin à connaître, préférablement à toute autre science, la science de l'Etre infini, l'enfant écrivait avec un soin empressé ce qu'il recueillait sur les lèvres de son professeur ou ce que Dieu lui-même daignait lui communiquer.

Un développement si rapide laissait entrevoir quels trésors allaient s'amasser dans cette intelligence, et la nouvelle des progrès de Thomas, portée à ses parents, les comblait de satisfaction. Le père ne se lassait pas d'exprimer hautement ses espérances pour l'avenir ; quant à la mère, renfermant dans son cœur tout ce qui lui était dit, elle songeait aux prédictions du vénérable ermite.

Vraisemblablement, ce fut au Mont-Cassin que l'enfant béni se nourrit pour la première fois du Pain des Anges. Comment se prépara-t-il à cet acte, d'une souveraine importance pour orienter la vie chrétienne ? Sur ce point l'histoire est muette ; mais il est aisé de comprendre quelles douces et suaves émotions goûta le futur chantre de l'Eucharistie, en s'asseyant au banquet ineffable où se donne en nourriture Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Depuis près de cinq ans, cette jeune plante, à l'abri dans la maison du Seigneur, y prenait de merveilleux accroissements. L'abbé Sinibald, surpris de l'avidité que montrait pour la science l'élève admiré et aimé de tous, remarquait en même temps les indi-

ces d'une future sainteté. Sentant la grave responsabilité qui lui incombait dans l'instruction d'un tel enfant, il manda le seigneur Landolphe, et, avec un désintéressement parfait, lui conseilla d'envoyer son fils à Naples, afin qu'il y continuât ses études en suivant les cours de l'Université.





CHAPITRE IV.

L'ÉTUDIANT NAPOLITAIN. — LES FRÈRES PRÊCHEURS.

Hanc amavi et exquisivi à juventute mea.
SAP. VIII, 2.

J'ai aimé la Sagesse et l'ai recherchée dès ma jeunesse.

Le XIII[e] siècle, siècle du Pape Innocent III et du Roi saint Louis, fut pour les Lettres l'époque la plus brillante du moyen âge. Les croisades, en faisant passer en Occident une partie des trésors scientifiques de l'Orient, avaient contribué à développer le goût des arts et de la littérature. Mettant à profit son influence puissante et salutaire, l'Église avait créé, d'accord avec les princes chrétiens, des Universités, qui ne tardèrent pas à devenir célèbres, et à réunir une nombreuse jeunesse autour des maîtres les plus distingués.

Ces maîtres, pour la plupart, appartenaient à la cléricature, et tel était le prestige de leur science, que le nom de clerc était alors synonyme d'homme lettré.

Les principaux Etats de l'Europe possédaient leurs Universités : la Grande-Bretagne citait au premier rang Oxford et Cambridge ; l'Allemagne, Cologne ;

la France, Paris; l'Espagne, Palencia; l'Italie, Padoue, Bologne et Naples.

L'Université de Naples n'était pas de date bien ancienne. L'empereur Frédéric II l'avait fondée en 1224, moins à cause de la protection qu'il accordait aux lettres, étant lui-même, paraît-il, littérateur de mérite, que par un sentiment hostile au Saint-Siège, contre lequel il était perpétuellement en lutte. Il se flattait que la réputation de l'école de Naples ruinerait l'influence de Bologne, ville qu'il détestait pour son attachement à la cause du Pape. Afin de mieux réussir dans son dessein, il avait attiré les plus savants professeurs par l'appât de larges rémunérations, et défendu à ses sujets d'aller étudier en toute autre Université.

Par suite de cette prohibition et aussi à raison de la proximité du lieu, le comte d'Aquin décida d'envoyer son fils dans la grande cité napolitaine.

Après un séjour de quelques mois au sein de la famille, à son retour du Mont-Cassin, l'enfant dut quitter de nouveau le manoir de ses ancêtres. La séparation fut douloureuse: parents et serviteurs avaient apprécié une fois de plus les rares qualités du jeune Thomas. En même temps, on redoutait les dangers inévitables qu'allait offrir à son innocence une ville où régnaient le luxe et le plaisir. Car, si la douceur du climat, la beauté du site, la magnificence des palais et des villas faisaient de Naples la première ville de l'Italie méridionale, la licence y étalait de toute part sa souveraineté. C'était, dit le P. Touron, un proverbe parmi les Italiens : *Naples est un paradis sur terre, mais un paradis habité par des démons.*

On comprend surtout les alarmes de Théodora; son cœur éprouvait les angoisses que ressent le cœur de toute mère chrétienne, en voyant s'éloigner le fils de sa tendresse, sur le point d'affronter les séductions les plus dangereuses. Mais la volonté du comte était formelle, et, au jour marqué, Thomas partit pour Naples, accompagné d'un gouverneur qui avait ordre de veiller sur lui. C'était vers la fin de 1234.

Le noble étudiant eut pour maître dans la grammaire, les humanités et la rhétorique, le plus savant professeur de la ville, nommé Martin. Deux ans après, ayant fourni la carrière des arts libéraux, il aborda la philosophie et les sciences naturelles, sous la direction d'un autre professeur, également distingué, qui s'appelait, du nom de son pays, Pierre d'Irlande.

A l'école de ces docteurs, Thomas fit preuve d'une profondeur de jugement, d'une perspicacité et d'une pénétration vraiment surprenantes. Il répétait la leçon avec plus de clarté que les maîtres n'en avaient mis à l'enseigner. Quand il attaquait une proposition, ou défendait quelque conclusion philosophique, on l'eût tenu pour maître, écrit un auteur, et non pour disciple, si sa taille peu élevée et son âge encore tendre n'eussent indiqué le contraire. Tels étaient les progrès de cet admirable jeune homme, qu'ils semblaient le fruit d'une intelligence plus qu'humaine, et jetaient dans la stupéfaction les professeurs eux-mêmes. Aussi sa renommée volait-elle de bouche en bouche dans toutes les écoles de la grande cité.

En même temps que son intelligence étendait chaque jour le champ de ses conquêtes par l'acquisition des connaissances les plus variées, son âme, loin de fléchir et de descendre au contact d'une jeunesse dissipée et volage, s'affermissait dans la vertu et gravissait les sublimes degrés de la perfection.

Jamais il ne tirait vanité ni de sa naissance, ni de ses talents. On le voyait facile dans son abord, simple en ses manières, affable pour tous ses compagnons d'études, mais non jusqu'au point de former liaison avec des camarades aux mœurs équivoques ou à la foi douteuse. Fidèle aux saintes pratiques de son enfance, tout le temps qui n'était pas employé à feuilleter Aristote ou à transcrire les enseignements de la classe, il le donnait soit à l'oraison, soit à l'exercice de la charité. Tandis que ses compagnons, durant leurs heures de délassements, couraient aux spectacles et aux plaisirs, le saint jeune homme pénétrait dans le réduit du pauvre, visitait quelque église ou monastère, et de préférence le couvent des Frères Prêcheurs.

La vie d'étudiant, au sein des grandes villes, a toujours été exposée à de tristes naufrages. Cette agglomération d'écoliers différant de mœurs et de caractères, la secrète jouissance d'avoir passé de la surveillance de la famille ou du collège à la période d'émancipation, l'effervescence d'un cœur de seize à dix-huit ans : autant d'éléments exploités par l'ennemi des âmes, pour tuer l'innocence du jeune homme chrétien.

L'Église, qui est la plus vigilante des mères, a constamment pris soin des étudiants, et à cette

époque en même temps qu'elle les recevait dans ses écoles, elle leur ouvrait tout à côté des asiles et des refuges pour affermir leur vertu et la retremper au besoin. Lorsque saint Dominique, fondateur d'un nouvel Ordre, dispersa ses Frères à travers le monde, en disant avec confiance : *On doit semer le grain*, il les dirigea tout d'abord vers les villes célèbres par leurs Universités, afin d'exercer une action bienfaisante sur la jeunesse des écoles. Dans la suite, les fils de saint Dominique, héritiers de l'affection de leur père pour les jeunes étudiants, continuèrent envers eux l'office charitable de leurs devanciers, et aujourd'hui, rapprochement providentiel ! quand reparaissent sur le sol français les Universités catholiques, chacune des villes qui en sont dotées : Paris, Lyon, Toulouse, Angers, Lille, possède son couvent Dominicain.

A Naples, les Frères Prêcheurs s'étaient établis, en 1231, dans les dépendances de l'église Saint-Archange, concédées par l'archevêque. Fort appréciés des fidèles, ils voyaient une foule nombreuse assister à leurs cérémonies. Thomas d'Aquin allait fréquemment prier dans leur église, il suivait assidûment les prédications ferventes de Frère Jean de Saint-Julien, alors en grande réputation, et même il s'était mis en relation avec plusieurs religieux, notamment avec le Prieur Thomas Agni de Lentino, homme en tout point digne d'éloges, qui devint archevêque de Cosenza et enfin patriarche de Jérusalem.

La vue de ces saints religieux, la gravité de leur maintien, le charme de leur conversation inspirèrent bientôt au jeune comte la pensée d'embrasser leur institut. Il se disait en lui-même que ce pourrait lui être

un sujet de damnation d'avoir enfoui dans les soucis d'une vie commune et séculière le talent qui lui avait été confié par la divine Providence, tandis qu'entrant dans un Ordre religieux, il pourrait aisément le faire fructifier.

Les Dominicains, de leur côté, chaque jour plus ravis de leurs rapports avec le fils du seigneur d'Aquin, souhaitaient secrètement le voir revêtir leur habit ; mais aucun d'eux n'osait aborder avec le noble jeune homme un sujet si délicat. Cependant ils priaient, et il leur sembla que le ciel se déclarait pour eux, le jour où un Frère protesta avoir vu très distinctement et par trois fois la face du jeune comte toute rayonnante, pendant qu'il priait à l'église.

Cette circonstance fit tomber toute hésitation : les Frères Jean de Saint-Julien et Thomas de Lentino se décidèrent à parler.

La première ouverture faite à leur aimable visiteur eut l'effet désiré. Thomas avoua sans détour que depuis longtemps son âme aspirait à ce bonheur : « mais hélas ! dit-il, mon âge n'est-il pas un obstacle « invincible ? »

Les Frères n'eurent pas de peine à dissiper son erreur, et ils le pressèrent doucement d'achever l'œuvre commencée par Dieu. Toutefois, il se passa plusieurs années avant que le projet fût mis à exécution, soit discrétion des Frères, qui craignaient d'influencer la décision d'un jeune homme appelé par sa naissance à occuper dans le monde une position brillante, soit opposition du comte d'Aquin, informé sans doute par le gouverneur des intentions de son fils, et n'ayant

en vue, si Thomas devait se faire moine, que l'Ordre de Saint-Benoît.

En dépit de ces lenteurs, le jeune postulant persista dans sa résolution, et les supérieurs, après avoir de nouveau consulté Dieu dans la prière, reconnurent qu'un plus long délai était inutile, et pourrait même devenir funeste. En conséquence, Frère Agni de Lentino, ayant pris conseil des plus anciens religieux, réunit la communauté dans l'église de Saint-Dominique, et conféra au noble héritier des comtes d'Aquin, de Lorette et de Belcastro, les livrées de *Religieux Mendiant*.





CHAPITRE V.

VOCATION. — ÉPREUVES.

Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patientur.
II Tim. III, 12.

Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus souffriront persécution.

Tandis que les enfants de saint Dominique se réjouissaient dans le Seigneur de voir un si illustre adolescent destiné à leur Ordre par la Providence, les grandes familles de Naples ne revenaient pas de leur surprise. Un jeune noble déserter ainsi la maison paternelle! mentir aux espérances d'élévation que présageaient ses brillants débuts, et aller dans un cloître revêtir l'habit de simple religieux mendiant! Cette nouvelle paraissait à peine croyable. Quelques-uns, il est vrai, admiraient le courage du saint jeune homme, tout en le taxant de témérité; la plupart blâmaient ouvertement son entreprise, accusant même les Prêcheurs de n'agir en cette circonstance que par des vues d'intérêt.

Voilà bien le monde, le monde en contradiction perpétuelle avec l'esprit de Jésus-Christ! Livrez-vous à lui, acceptez ses offres, contractez ses alliances : il n'a pas assez de voix pour vous exalter.

Méprisez ses trompeuses promesses, renoncez à ses joies éphémères pour choisir la sainte pauvreté et goûter l'âpre jouissance du sacrifice religieux: il n'est blâme qu'alors il ne vous inflige, à moins qu'il ne se contente de vous jeter son dédain. Mais la sagesse du monde est folie devant Dieu : aussi les saints ont-ils eu pour maxime constante de laisser dire le monde, et, sans nul souci de ses jugements, de suivre la voie que Dieu montrait à leur courage.

La nouvelle de l'entrée de Thomas en Religion, portée à Rocca-Secca, y répandit la consternation. Serviteurs et vassaux déploraient la perte d'un seigneur si accompli.

Pour Théodora, si nous en croyons Guillaume de Tocco, son impression fut différente. Femme de haute vertu, elle ne partageait pas les vues ambitieuses de son époux ; de plus, elle avait à l'esprit les paroles de l'ermite : « Vous voudrez faire de cet « enfant un Abbé du Mont-Cassin ; mais non, il « entrera dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. » L'oracle recevait donc son accomplissement. C'est pourquoi, prenant aussitôt le cortège indispensable à son rang, la comtesse se met en route pour Naples, afin d'affermir de ses encouragements maternels la vocation de son cher fils.

Telle est la version du premier biographe, lequel, contemporain de saint Thomas, a dû puiser aux sources, et semblerait, à ce titre, mériter toute créance. Autre cependant est le sentiment de la plupart des auteurs. Il sdéclarent, en s'appuyant sur les dépositions faites au cours du procès de canonisation, que, de la part de tous les membres de la famille

d'Aquin, l'irritation fut extrême, et le dessein immédiatement formé de ruiner cette prétendue vocation. Il faut bien l'avouer, la suite des événements n'autorise que trop cette opinion.

A dater de l'époque où nous sommes, la personnalité du comte disparaît. Se borna-t-il à une connivence secrète dans les vexations qui assaillirent le jeune novice pendant deux années ? C'est possible. Mourut-il sur ces entrefaites ? Plusieurs historiens l'affirment, et ajoutent qu'à la douleur de la veuve pleurant son époux se joignit la désolation de la mère gémissant sur la désertion de son fils. Seul Barthélemy de Capoue, parlant devant les commissaires pontificaux, rejette sur Landolphe tout l'odieux de cette persécution étrange, et va jusqu'à dire que le seigneur d'Aquin ne céda qu'aux instances de son épouse, en mettant fin à la captivité de Thomas. Le Bréviaire romain, dont l'autorité a sans doute un grand poids, accuse uniquement la mère et les frères.

Quoi qu'il en soit des premières dispositions de Théodora, le rôle principal lui est assigné par l'histoire dans les mesures de rigueur exercées contre notre Saint. Il semble qu'elle ait pris à tâche de soutenir le prétendu droit d'ingérence dévolu aux pères et aux mères dans une affaire de vocation.

Nous touchons une question qu'enveloppent bien des idées fausses : quelques notions exactes données en passant serviront, croyons-nous, à porter la lumière dans les esprits.

L'état religieux, étant par excellence l'état de perfection, demande un appel très spécial de Dieu. Résister à cet appel serait manifestement, pour celui

que la grâce sollicite, se rendre coupable et exposer son salut. Par une conséquence directe, chercher de parti pris à entraver, à détruire une vocation, serait s'opposer à Dieu même et se charger d'une grave responsabilité. Il importe donc à un jeune homme placé en face de son avenir et attiré vers la vie religieuse, d'interroger sans détour la volonté du ciel.

Pour connaître cette volonté, outre le directeur de la conscience et autres personnes compétentes, les parents et les proches doivent-ils être consultés ?

« S'IL Y A CONSEIL A PRENDRE SUR L'ENTRÉE EN RELIGION, IL FAUT ÉCARTER AVANT TOUT DE CETTE DÉLIBÉRATION LES PROCHES SELON LA CHAIR : *Ab hoc consilio primo quidem amovendi sunt carnis propinqui.* IL EST DIT, AU LIVRE DES PROVERBES : *Traite ta cause avec ton ami, et ne révèle point ton secret à l'étranger.* OR, DANS CETTE AFFAIRE, LES PROCHES SELON LA CHAIR NE SONT POINT DES AMIS, MAIS PLUTÔT DES ENNEMIS, SUIVANT LA PAROLE DE SAINT MATTHIEU : *Inimici hominis domestici ejus...* IL FAUT DONC, EN PAREILLE CIRCONSTANCE, ÉVITER PRINCIPALEMENT LES CONSEILS DES PROCHES SELON LA CHAIR : *Sunt præcipue vitanda carnalium propinquorum consilia.* »

Qui tient ce langage ?

Le Prince des théologiens lui-même, celui dont nous allons rapporter les luttes et le triomphe. Prêtons encore l'oreille.

Au jeune homme qui demandait la permission d'aller régler ses affaires avant de le suivre, Notre-Seigneur répond : *Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume des cieux.* — « OUI, dit l'Angélique Docteur, C'EST

REGARDER EN ARRIÈRE QUE DE PRENDRE DU TEMPS POUR CONFÉRER AVEC LES SIENS SUR L'AFFAIRE DE SA VOCATION. »

Une expérience de tous les jours vient appuyer cet enseignement. Combien de parents, même chrétiens, se laissent égarer par l'intérêt personnel, les faux préjugés, une excessive tendresse, au point de ne se faire nul scrupule d'entraver la vocation de leurs enfants ! Toutefois, dans un adieu qui ouvre d'ordinaire au sein de la famille plus d'une plaie douloureuse, la piété filiale doit user de grands égards.

Ces réflexions, en jetant du jour sur la suite du récit, serviront à justifier, au besoin, les précautions dont les fils de saint Dominique entourèrent la vocation si tendre encore du jeune seigneur d'Aquin. Si l'on adopte le sentiment favorable aux bonnes dispositions de la mère, il en résultera du côté des Religieux une simple méprise. Cette méprise se conçoit d'après le cours ordinaire des choses, et d'ailleurs elle ne tarde pas à devenir un acte de sage prévoyance, par la manière inqualifiable dont saint Thomas fut traité, pour le seul crime de s'être donné à Dieu.

L'orage était prévu : aussi, de concert avec ses supérieurs, le fervent novice avait-il pris le parti de s'y dérober par la fuite. Avant que la comtesse eût eu le temps de se rendre à Naples, Thomas, conduit par plusieurs Frères, s'était dirigé vers Terracine, puis Anagni, et était arrivé enfin à Rome, où l'attendait l'accueil le plus empressé.

Théodora éprouve une déception cruelle en ne trouvant plus son fils ; mais sa résolution n'en est

point ébranlée. Elle se met à la poursuite du fugitif, et, stimulée par son amour de mère, franchit avec une incroyable promptitude la distance de Naples à Rome. Elle se présente à Sainte-Sabine.

Là son espoir est trompé une fois encore. Vainement elle insiste, et proteste de ses bonnes intentions : Frère Thomas refuse de se prêter à une entrevue qu'il redoute pour sa vocation, et les Religieux eux-mêmes ont peine à croire qu'une dame d'un tel rang ne veuille user de son influence pour recouvrer l'objet de sa tendresse. Jaloux du trésor que le ciel leur a confié, ils exercent une garde vigilante autour du jeune novice, et lui ménagent une sortie facile de Rome et de l'Italie. Selon la chronologie la plus probable, on était alors à l'automne de 1242, et le Maître de l'Ordre, Jean le Teutonique, devait se rendre à Paris pour la célébration du Chapitre général de la Pentecôte suivante. Il hâta son voyage, emmenant avec lui Thomas et trois autres Frères.

A la nouvelle de ce départ, la colère de la comtesse ne connaît plus de bornes ; son irritation devient fureur. Blessée dans ses plus tendres affections par l'éloignement de son fils, piquée dans son amour-propre pour avoir vu sa sincérité mise en doute, elle conçoit dès lors contre les Frères un sentiment profond d'amertume, et jure en elle-même de leur arracher à tout prix leur conquête. Sans perdre un instant, elle dépêche un courrier à ses deux aînés, qui commandaient dans les troupes impériales, aux environs d'Aqua-Pendente, en Toscane, et leur signifie que, s'ils prétendent à sa béné-

diction, ils aient soin de faire arrêter Thomas, que les Prêcheurs ont affublé de leur froc et qu'ils envoient secrètement hors de l'Italie.

Empressés d'être agréables à leur mère en exécutant son mandat, les deux comtes obtiennent de l'empereur la permission d'aposter des soldats à tous les passages conduisant en France.

Le succès de pareilles mesures fut complet. Thomas avec ses compagnons de route se reposait près d'une fontaine et y prenait son repas, au milieu du jour, lorsque des gens armés fondent sur la petite caravane, se saisissent du jeune homme et essaient de le dépouiller de son vêtement dominicain. La résistance énergique du pieux novice rend leurs efforts impuissants. Remarquant alors le trouble dans lequel l'avait jeté cette brusque attaque, ils cessent leur violence, laissent en liberté les autres Religieux, entraînent leur captif, et le remettent aux mains des officiers, ses frères. Landolphe et Raynald les remercient de leurs services, et après avoir gardé Thomas un jour ou deux, l'envoient sous bonne escorte à Rocca-Secca.





CHAPITRE VI.

LA CAPTIVITÉ.

Qui amat patrem aut matrem plus quam me non est me dignus.
MATTH. x, 37.

Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi.

L'on ne saurait exprimer la joie de la comtesse d'Aquin à l'arrivée de son cher fugitif. Théodora se persuadait qu'elle ramènerait aisément son fils à des dispositions conformes à ses propres désirs ; dans ce but, il n'est sorte d'industries qu'elle n'employât. Mais Thomas demeura inflexible : promesses, artifices, tendres reproches ne purent faire brèche en son âme. Devant cette résistance inattendue, la comtesse résolut d'essayer une dernière tentative, et un jour, prenant le jeune homme à part, elle lui dit, les larmes aux yeux :

« Mon cher fils, comment avez-vous pu, sans con-
« sulter les auteurs de vos jours, vous résoudre à
« une décision qui engage toute votre vie ? Vous
« dont le respect, l'obéissance et l'affection, dès votre
« plus tendre enfance, ont été, pour votre père et
« pour moi, un si juste sujet de consolation, avez-
« vous donc oublié à ce point le précepte de la
« piété filiale ?... Ne vous ai-je donné la vie que

« pour recevoir de vous le coup de la mort ? Ne vous « ai-je élevé avec tant de soin que pour vous voir « m'abandonner ? Je m'étais flattée que vous seriez « le soutien de ma vieillesse, vous, le dernier de mes « enfants ; que vous resteriez près de moi, tandis « que vos généreux frères courent les hasards des « combats, et qu'un jour vous me fermeriez les « yeux !...

« Si votre attrait vous pousse vers le sacerdoce, ne « pouvez-vous pas du moins vous consacrer au ser- « vice des autels, sans vous ensevelir dans l'obscu- « rité d'un cloître ?... L'illustration de votre famille, « les qualités qu'il a plu à Dieu de vous départir, les « avantages d'une éducation vraiment exceptionnelle « vous permettent, mon fils, d'arriver aux plus « hautes dignités, et d'être une lumière pour toute « l'Église... Si même vous tenez à servir Dieu dans « la vie religieuse, que ne choisissez-vous un de ces « Ordres renommés qui, depuis des siècles, jettent « tant d'éclat sur le monde, au lieu d'embrasser un « institut qui ne fait guère que de naître, et n'est « établi que sur la pauvreté ?... N'oubliez pas, mon « fils, ce que vous devez au nom que vous portez, et « au sang qui coule dans vos veines. Il ne vous est « pas permis de ternir l'honneur de notre maison, en « faisant publiquement profession de mendicité.

« O mon cher enfant, écoutez le langage de la rai- « son : quittez cet habit indigne de votre naissance, « renoncez à un genre de vie bien au-dessus de vos « forces ; ne cédez pas à l'entraînement d'une fer- « veur indiscrète, et aux illusions d'un âge dépourvu « d'expérience.

« Faut-il, mon fils, me jeter à vos genoux ? Oh !
« je vous en conjure, par toutes les tendresses de mon
« cœur, ne restez pas insensible aux larmes d'une
« mère, ne soyez pas sourd à ses supplications ; et si
« vous aimez celle qui vous a donné le jour, aban-
« donnez pour jamais un dessein qui ne manquerait
« pas de la conduire au tombeau.... »

A cette explosion de la douleur maternelle, l'attitude du jeune homme fut celle d'un fils respectueux et aimant ; mais de son côté, le soldat du Christ ne transigea pas avec le devoir.

« Ma mère, répondit-il, Dieu sait combien je suis
« sensible aux marques de votre tendresse, et com-
« bien il m'en coûte d'affliger votre cœur. Après le
« précepte divin d'honorer Dieu, nul précepte ne
« m'est plus doux que celui de vous rendre l'affec-
« tion et le respect qui vous sont dus. Mais quand
« Dieu m'appelle, je ne puis résister à sa voix, sans
« me montrer indigne de ses miséricordes, et sans
« compromettre mon salut. Jésus-Christ n'a-t-il
« pas dit : *Quiconque aime son père et sa mère plus*
« *que moi n'est pas digne de moi* ? N'attribuez pas
« mon dessein à un enthousiasme de jeunesse, ni à
« une ferveur d'un moment ; il est le fruit de longues
« prières et de plusieurs années de réflexions.

« Gardez-vous de croire, ma mère, qu'en suivant
« de plus près Celui qui, étant la richesse même, s'est
« fait pauvre pour nous, j'imprime une flétrissure au
« nom que je tiens de mes aïeux.

« Serait-il moins glorieux de marcher sous l'éten-
« dard du Roi du ciel, que de servir dans les armées
« des princes de la terre ?

« Vous craignez pour moi les austérités de la règle. « Rassurez-vous. Dieu ne commande pas l'impossi- « ble ; il proportionne sa grâce aux obligations qu'il « impose, et quand il veut une âme dans l'état reli- « gieux, il lui fournit les moyens d'en soutenir le « poids. Quelque sévères que soient les constitutions « de l'Ordre, elles ne laissent pas d'être pleines « d'indulgence à l'égard des Frères, surtout des « jeunes Religieux.

« Quant à croire que ma retraite m'ôte la possibi- « lité d'être utile à l'Église, bannissez cette crainte. « Le religieux dans son cloître sert l'Eglise par ses « prières; il sert les âmes en leur communiquant « dans de pieux écrits le fruit de ses veilles; et « l'Ordre des Frères Prêcheurs n'a d'autre but que de « procurer le salut du prochain, par le ministère « de la prédication.

« O mère bien-aimée, loin de vous attrister, « réjouissez-vous. Dans la vocation que Dieu m'a « faite, daignez voir plutôt uue source de bénédic- « tions pour toute notre famille. Car, si Jésus-Christ « a promis le centuple à ceux qui quitteraient tout « pour le suivre, soyez sûre qu'il récompensera pa- « reillement au centuple les parents assez généreux « pour lui faire le sacrifice de leurs enfants. »

Ce langage, ferme mais pourtant si respectueux, ne fut point goûté. Voyant ses efforts impuissants, et croyant son autorité méprisée par ce qu'elle appelle de l'entêtement, Théodora passe des exhortations aux menaces, et se décide à chercher par la violence une victoire que la douceur n'a pu obtenir. Elle relègue son fils dans une tour du château, lui impose

des gardes qui ont défense de le laisser communiquer, même par lettre, avec qui que ce soit. Etrange conduite, qu'explique seul, sans la justifier, l'égarement de la passion dans une mère réputée pourtant femme de grande vertu !

La captivité fut dure, et se prolongea bien au-delà d'une année ; il ne manqua que les chaînes et les ténèbres, pour que Thomas d'Aquin, le descendant des Sommacle et des Caraccioli, fût traité dans la maison de ses pères comme le dernier des malfaiteurs !

Observé de près, il n'avait aucune liberté de sortir, et durant quelque temps, dit Thomas de Cantimpré, il endura la faim, le froid, et une disette générale des choses les plus nécessaires. Ses vêtements tombaient en lambeaux sans qu'il pût les renouveler, ne voulant pas, après avoir revêtu les livrées d'un pauvre de Jésus-Christ, prendre des habits de gentilhomme, les seuls qui fussent laissés à sa disposition.

Assurément, pareille épreuve eût ébranlé mille fois toute âme moins fortement trempée, et réduit à néant une vocation douteuse. Celle de notre Saint s'affermit au creuset de la tribulation. Le Seigneur descendit vraiment dans sa prison, comme autrefois en Égypte il était descendu dans la fosse du chaste Joseph ; il illumina l'âme du jeune captif des rayons de sa vérité et remplit son cœur d'un calme indicible. La solitude se changea pour lui en délices, la prison lui devint un paradis, et les heures s'écoulaient rapides dans un doux commerce avec Dieu.

Après une semaine, Thomas reçut la visite de ses

sœurs, envoyées par Théodora moins pour le consoler que pour reprendre l'attaque.

Dociles aux recommandations de leur mère, elles n'épargnèrent ni les remontrances, ni les prières, ni les témoignages de l'affection la plus vive, pour amollir son cœur, et le faire condescendre à des volontés qui leur semblaient si légitimes ; mais il leur justifia sa conduite par des raisons tellement fortes, que toutes deux ne tardèrent pas à s'avouer vaincues. Bientôt même les rôles changèrent, et les visiteuses venaient, non plus pour faire assaut à la constance du noble jeune homme, mais bien pour s'édifier auprès de lui. Thomas leur expliquait la sainte Ecriture, et les initiait aux secrets de la vie spirituelle. Il leur parla en termes si avantageux de l'état de perfection, qu'il en fit bientôt de solides chrétiennes. L'aînée, qui s'était montrée la plus ardente dans la lutte, se laissa persuader, et renonça aux vanités du siècle pour mériter par la profession religieuse les joies dont son frère l'avait entretenue ; l'autre, ainsi que nous l'avons dit au chapitre premier, vécut dans le mariage comme une véritable épouse de Jésus-Christ.

Profitant de leurs bonnes dispositions, le prisonnier les chargea d'informer de sa persévérance les religieux de son Ordre, avec prière de lui envoyer des livres et des vêtements.

Les Frères, qui s'étaient vu arracher des mains leur conquête, n'avaient pas attendu ce moment pour élever la voix. Ils étaient allés trouver sans retard Innocent IV, et se présentant à lui, comme à un nouveau Jacob, en gémissant sur la perte de leur Joseph, ils

s'étaient plaints humblement de ce que, par un mandat impérial, on se fût porté à un tel excès contre l'Ordre entier, en la personne d'un novice canoniquement admis. Le Pape se montra fort mécontent de cette violence exercée à son insu, dans ses propres domaines, et il en écrivit à l'empereur, en Toscane, pour qu'il fît justice, comme il convenait, de ce sacrilège attentat.

Frédéric, qui venait de rentrer en grâce avec le Pontife, craignit d'encourir son indignation en n'accueillant pas sa requête. Il arrêta les frères de Thomas, et informa les Dominicains qu'ils pouvaient venir exposer leurs griefs à son tribunal. Mais ceux-ci, craignant un scandale, renoncèrent à leurs poursuites, surtout quand ils apprirent la fermeté de leur novice, et sa fidélité à porter le saint habit. Ils s'empressèrent donc de le secourir, par l'intermédiaire des deux sœurs.

A des heures convenues, Frère Jean de Saint-Julien se tenait aux alentours du château, et remettait les vêtements dont Thomas avait besoin. En même temps, il lui faisait passer des livres pour rompre la monotonie de sa solitude.

Ces secours permirent au captif de Rocca-Secca d'attendre patiemment la fin de son épreuve. Il fit de sa prison une cellule monastique, et partagea son temps entre la prière et l'étude, aussi bien que l'eût fait un novice des plus réguliers. Comme, pour lui, selon la judicieuse remarque d'un de ses historiens, lire, comprendre et retenir n'étaient pas choses distinctes, il profita considérablement dans cette retraite forcée. Il apprit par cœur toute la Bible, les

quatre livres des *Sentences*, et commenta quelques traités philosophiques d'*Aristote*, tout particulièrement attiré par la logique de ce puissant génie.

Pour Théodora, sacrifiant ses plus douces jouissances de mère à un misérable amour-propre et à une aveugle passion, elle s'obstinait dans son inflexible rigueur, comptant, comme dernière ressource, sur la venue prochaine de ses fils Landolphe et Raynald.





CHAPITRE VII.

TRIOMPHE DE LA CHASTETÉ.

Certamen forte dedit illi ut vinceret.

SAP. x, 12.

Le Seigneur l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il remportât la victoire.

A PEINE arrivés au château paternel, les deux officiers allèrent visiter le captif, et mirent tout en œuvre pour lui faire quitter l'habit de Frère Prêcheur. Le trouvant de marbre et de bronze aux insinuations les plus adroites, comme aux exhortations les plus pressantes, ils pensèrent l'intimider par la hauteur de leurs paroles. « De leur bouche, dit un historien, sortaient les vociférations et les menaces, comme des éclats de tonnerre. » Leur courroux s'allumant devant l'impassibilité du courageux novice, ils en viennent aux voies de fait, et s'efforcent de lui arracher le vêtement dominicain qu'ils mettent en pièces. Mais le saint jeune homme en recueille les lambeaux avec un pieux respect. Quel pinceau pourrait retracer cette scène sublime? Combien ce spectacle dut réjouir les Anges! Qu'il est beau de contempler cet intrépide champion de la vie religieuse, aux prises avec l'ennemi de sa vocation, défendre son froc de

moine, comme le soldat blessé, mais non vaincu, serre dans ses mains crispées le drapeau confié à sa vaillance, et s'enveloppe de ses plis glorieux!

Obligés de céder, et voulant à toute force emporter la place, Landolphe et Raynald imaginent un genre d'attaque vraiment diabolique, « capable, dit Guillaume de Tocco, d'ébranler les tours, d'amollir les rochers et de briser les cèdres du Liban, genre d'attaque dans lequel on trouve des combattants nombreux, mais peu de vainqueurs, à cause des difficultés de la lutte. »

Ces indignes frères comprirent, et avec raison, que c'en serait fait d'une vertu qui avait résisté aux séductions, aux menaces et aux mauvais traitements, s'ils parvenaient à la traîner dans la fange; et que cette prétendue vocation, que rien n'avait pu jusque alors entamer, se dissiperait inévitablement aux charmes de la volupté. Renouvelant donc une scène dont l'ère des martyrs offre plus d'un exemple, ils introduisent furtivement dans la chambre de leur victime une misérable, chargée de lui ravir avec l'innocence l'honneur lui-même.

Aux premières paroles de la perfide visiteuse, le saint jeune homme a compris le danger : il frémit, lève les yeux au ciel, court au foyer, et, s'armant d'un tison, il poursuit jusqu'à la porte ce suppôt de l'enfer. Tremblant à la vue du péril auquel il vient d'échapper, et rapportant à Dieu l'honneur de sa victoire, il trace une croix sur la muraille, avec le tison encore fumant; puis, tombant à genoux, il fait cette prière, accompagnée de sanglots :

« Bien-aimé Jésus, je sais que tout don parfait,

« et plus encore celui de la chasteté, dépend de votre « seule grâce. Sans vous la créature ne peut rien. Je « vous prie, je vous supplie de conserver la pureté « de mon âme et de mon corps. Si jamais je recevais « quelque impression des sens capable de ternir cette « aimable vertu, vous, ô Maître absolu de mes puis- « sances, effacez jusqu'à la dernière trace de cette im- « pression maudite, afin que mon cœur pur et dégagé « s'élance vers vous, et que, chaste, tous les jours de « ma vie, je m'offre à chaque instant sur l'autel de « votre divine Majesté. »

A cette prière succède un sommeil extatique, pendant lequel deux Anges descendent du ciel, et ceignant le jeune athlète d'un cordon miraculeux : « Nous venons, disent-ils, de la part de Dieu te « mettre le cordon d'une chasteté perpétuelle ; cette « ceinture ne se détachera jamais. Dieu a exaucé ta « prière, et ce que la fragilité humaine ne saurait « mériter, Dieu te l'assure par un don irrévo- « cable. »

Ce ne fut point une simple vision, mais une réalité, et les Anges le serrèrent si fort que Thomas, revenant de son extase, poussa un cri involontaire, qui attira en toute hâte les serviteurs. Dissimulant la faveur qu'il venait de recevoir, le Saint les renvoya courtoisement, et garda son secret jusqu'à la mort. A cet instant suprême, il le fit connaître à son confesseur et ami, Frère Réginald, lequel, pour l'honneur de Dieu et la glorification du Docteur Angélique, révéla sous la foi du serment cette incomparable merveille.

Ecoutons maintenant les exclamations enthou-

SAINT THOMAS CEINT PAR LES ANGES



PRIÈRE DES ASSOCIÉS DE LA MILICE ANGÉLIQUE

Très chaste saint Thomas, choisi comme un lis d'innocence, vous qui avez toujours conservé sans aucune souillure la robe baptismale; vous qui, ceint par deux anges, avez été dans la chair un ange véritable, je vous prie de me recommander à Jésus, l'Agneau sans tache, à Marie, la Reine des vierges, afin que, portant, moi aussi, autour de mes reins le saint Cordon, je reçoive le même don que vous, et qu'après vous avoir imité sur la terre, je sois un jour couronné parmi les anges avec vous, ô grand protecteur de mon innocence ! Ainsi soit-il.

siastes que suggère au premier historien de saint Thomas ce triomphe de la chasteté :

« O heureuse prison, que les plus beaux rayons de l'intelligence ont illuminée d'une si grande splendeur ! O salutaires entraves, qui ont conféré la pleine liberté de l'esprit au contemplateur des choses célestes ! O épreuve qui a produit la force dans la lutte, et la suave ivresse après la victoire ! A l'heure où l'ennemi redoublait d'efforts pour écraser cette belle résistance, l'assistance divine en a procuré le triomphe. Marques infaillibles des mérites acquis par la sainteté : assailli par les délices et les injures, l'invincible athlète n'a pu être ni amolli, ni terrassé ! Vaillant champion, jeune soldat déjà aguerri, il a vaincu la chair, cet ennemi domestique, et remporté dans un rude combat une signalée victoire. Aussi mérite-t-il désormais de porter à son front la couronne. Encore voyageur, et hôte du siècle qui passe, Thomas s'est élevé par son triomphe à la hauteur des cieux ; le voilà digne de contempler ses immortels concitoyens, digne d'être honoré de la visite des Anges, accourus pour le ceindre du cordon de la chasteté. Après ce combat immortel en l'honneur de l'angélique vertu, il n'est plus un homme, mais un Ange !... »

Répondons ici à une question que n'auront pas manqué de se poser nos lecteurs.

Ce cordon apporté du ciel était-il un objet palpable et matériel ?

Aucun doute à cet égard, et l'insigne présent des Anges est resté l'une des principales richesses de la famille dominicaine.

Jean de Verceil, qui gouvernait l'Ordre à l'époque où mourut saint Thomas, donna la miraculeuse ceinture à son couvent ; elle y devint durant plusieurs siècles l'objet d'une vénération toujours croissante. Cette maison ayant été détruite en 1799 par les armées françaises, le cordon céleste fut transporté, avec d'autres reliques, au couvent de Chiéri, en Piémont, dont il est actuellement le plus précieux joyau. On l'a disposé autour d'une branche de corail, dans un reliquaire à forme ovale.

Il est blanc, long d'environ un mètre cinquante-cinq, composé de fils nombreux d'une finesse telle que les hommes les plus compétents n'en peuvent déterminer la nature. L'une des extrémités est munie de deux petites boucles dans lesquelles s'engage en glissant l'extrémité opposée, ce qui permettait à saint Thomas de porter toujours ce cordon. La partie destinée à entourer le corps est aplatie, dépassant un peu la largeur d'une paille. Le reste se sépare en deux cordonnets carrés, présentant à distance égale quinze nœuds, en l'honneur sans doute des quinze mystères du Rosaire.

Pour encourager la piété des fidèles, un fils de saint Dominique, le P. Cyprien Uberti, fit faire en 1580 de petits cordons semblables, qui ne tardèrent pas à se répandre dans toute l'Italie.

Un demi-siècle plus tard, le P. Deurwerders, Dominicain flamand, établit, à l'Université de Louvain, une confrérie sous le nom de *Milice Angélique*. Tous les docteurs, professeurs et élèves de la Faculté de Théologie s'y enrôlèrent, prenant l'engagement de porter sans cesse le cordon de saint Thomas,

exemple suivi bientôt dans toutes les Universités catholiques. En même temps, une foule de personnes de tout sexe et de tout rang, Evêques, Prêtres, Religieux, Princes du sang, entraient avec bonheur dans la Milice Angélique. Les Clercs réguliers et les Pères de la Compagnie de Jésus l'introduisaient dans leurs collèges.

Qui dira les innombrables grâces de chasteté dont cette dévotion devint la source ? Le P. Camille Quadrio, Jésuite, écrivait en 1664 qu'il aurait à remplir des volumes s'il voulait rapporter toutes les faveurs reçues par les fidèles, au moyen du saint cordon. Le bienheureux Louis de Gonzague, qui invoquait saint Thomas avec ferveur et avait son image dans sa cellule, portait aussi la ceinture de la Milice, au rapport du P. Masnieri, son historien, et la recommandait instamment à ses compagnons ; est-il téméraire de penser qu'il lui dut en partie la conservation de son innocence?

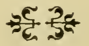
Les Souverains Pontifes Innocent XII, Grégoire XIII, Sixte-Quint, Benoît XIII, Pie VII, Pie IX, confirmèrent la pieuse confrérie de la Milice, en l'enrichissant d'indulgences. Benoît XIII, Pape Dominicain, lui assigna pour fête patronale la Translation du corps de saint Thomas, 28 janvier. Enfin, dans son Bref du 4 août 1880, notre Saint-Père le Pape Léon XIII mentionne le miracle du Cordon angélique et la faveur qui en fut la suite, comme un des motifs qui le déterminent à déclarer saint Thomas Patron tutélaire des étudiants.

Que la jeunesse de nos écoles soit attentive aux

enseignements des âges passés et à la voix des Souverains Pontifes. Les raisons qui engagèrent jadis les fidèles, et particulièrement les étudiants chrétiens, à vouer un culte spécial au Docteur Angélique pour s'assurer la conservation de l'aimable vertu, subsistent encore : elles sont même devenues plus pressantes que jamais. Les flots de la corruption montent sans cesse, et des séductions inconnues aux âges de foi assaillent de toutes parts l'âme de l'adolescent. Les secours puisés dans la *Confrérie de la Milice Angélique* seront une armure impénétrable aux traits de l'enfer.

Puissions-nous voir tous les élèves des collèges et des écoles catholiques se ranger sous la bannière de leur Angélique Patron, s'inscrire dans sa *Milice*, ceindre son cordon salutaire, et, semblables aux soldats d'une nombreuse et vaillante armée, soutenir triomphalement les luttes difficiles de la chasteté (1) !

(1) Comme il est d'expérience que, soit timidité, soit légèreté, les jeunes gens manquent d'initiative et ont besoin d'une parole qui les excite, ce serait aux parents et aux maîtres chrétiens de se faire les zélateurs de la pieuse Association. Le Cordon doit être bénit par un prêtre muni de pouvoirs spéciaux ; il se porte nuit et jour, et quand il est usé, on le remplace par un autre *également bénit.*





CHAPITRE VIII.

LA DÉLIVRANCE. — UN DERNIER ASSAUT.

Per fenestram in sporta dimissus sum per murum, et sic effugi.
II Cor. ii, 33.

On me descendit dans une corbeille par une fenêtre le long de la muraille, ainsi s'opéra ma délivrance.

Après la terrible épreuve rapportée au chapitre précédent, toute opposition, semble-t-il, devait cesser. Le jour était fait sur l'inébranlable fermeté du pieux novice ; il ne restait plus qu'à lui rendre sa liberté. Il n'en fut rien. Ses liens se resserrèrent, sa prison devint plus étroite, et pour terminer la persécution, il fallut une intervention à laquelle on n'aurait jamais songé. L'empereur Frédéric, informé des vexations que les seigneurs Landolphe et Raynald continuaient d'infliger à leur frère, en témoigna un vif mécontentement, et alla, dit-on, jusqu'à les menacer de mort, s'ils ne remettaient incessamment Frère Thomas entre les mains de ses supérieurs.

En les frappant de stupeur, cette menace produisit sur les deux comtes l'effet salutaire qu'aurait dû obtenir la seule crainte de Dieu. Ils avertissent promptement leur mère des volontés du souverain, et la prient d'élargir au plus tôt le prisonnier.

De son côté, Théodora n'espérait plus changer un cœur que la grâce rendait inflexible, et, la foi se réveillant en son âme, elle commençait à craindre de charger sa conscience, en résistant plus longtemps à une vocation manifestement inspirée d'en Haut.

Mais qu'il en coûte à l'amour-propre de s'avouer vaincu !

Pour simuler une évasion, à laquelle le consentement maternel resterait, en apparence, étranger, on imagine de faire descendre le captif dans une corbeille par la fenêtre du donjon. Avis en est donné à Frère Jean de Saint-Julien. Cet excellent Religieux conservait à son novice l'affection sainte qu'il avait conçue pour lui dès qu'il l'avait connu, et toujours il avait gardé l'espoir que tôt ou tard Frère Thomas serait rendu à son Ordre.

Au jour fixé, plusieurs Religieux venus de Naples se tiennent au pied de la tour témoin de tant de mystères, et assistent dans une anxiété muette à la périlleuse descente. La corbeille glisse lentement le long de la muraille, et dépose à terre Thomas, qui se trouve dans les bras de ses véritables Frères. Tous s'apitoient sur ses malheurs, le félicitent de sa constance, mêlent leurs larmes aux siennes, et bénissent en commun le Père des miséricordes d'une délivrance inattendue. C'est ainsi que le Docteur Angélique sortit de sa prison, comme autrefois le Docteur des nations sortit de Damas, où ses ennemis le tenaient enfermé.

Les Frères Prêcheurs s'en retournèrent à Naples. « Ils tressaillaient dans le Seigneur, dit la chronique, ayant recouvré leur Joseph, doué comme le fils de

Jacob de l'esprit d'intelligence, et plus sage mille fois que tous les sages de l'Égypte. »

Cette captivité, marquée par tant de luttes si vaillamment soutenues, fut jugée pour la vie religieuse une probation plus que suffisante, et Thomas, admis à la Profession, prononça ses vœux, dans l'église de Saint-Dominique, entre les mains du Prieur, Agni de Lentino, celui-là même qui lui avait donné le saint habit, deux années auparavant.

On conçoit sans peine avec quelle générosité notre Saint accomplit cet acte de consécration, que lui-même appelle un *second Baptême* : « consécration qui, en éloignant l'homme Religieux des périls du siècle et du tumulte d'un monde séduit, et souvent séducteur, le voue pour toujours au service des autels, lui fait obtenir le pardon de ses péchés, affermit sa volonté dans le bien, sans diminuer sa liberté, et le mettant dans l'heureuse nécessité de tendre sans cesse à la perfection, le rend en quelque sorte semblable aux Bienheureux. » Ces paroles sont du saint Docteur lui-même, dans la seconde partie de sa *Somme*, où il traite de l'état religieux.

Les Constitutions dominicaines veulent qu'après sa Profession, le jeune Religieux soit immédiatement appliqué aux sciences sacrées. Une nouvelle phase dans la vie de saint Thomas va donc s'offrir à nos regards. Mais avant de le suivre dans la carrière des études théologiques, qu'il doit parcourir avec tant d'éclat, rapportons ici, pour n'avoir pas à y revenir, le dernier assaut que subit encore cette vocation si rudement éprouvée.

Quelque temps après la délivrance de notre novice,

les deux comtes Landolphe et Raynald allèrent trouver Innocent IV, moins pour se justifier des rigueurs exercées par eux sur leur frère, que pour solliciter du Souverain Pontife la nullité d'un engagement qu'ils ne pouvaient se décider à croire irrévocable.

Père de tous les chrétiens, le Pape les écouta avec patience, et, malgré le peu de solidité qu'offraient leurs raisons, il voulut bien évoquer l'affaire à son tribunal. Un Bref apostolique obligea Thomas à venir dans la Ville éternelle exposer les motifs qui l'avaient poussé à embrasser la vie dominicaine, contre la volonté de ses parents.

Le fils de saint Dominique comparut devant la cour pontificale, et répondit à toutes les questions avec cette lucidité qui lui était propre. Il n'incrimina personne, et ne parla des vexations domestiques qu'il avait subies que pour les attribuer à ses péchés, lesquels, disait-il, demandaient cette épreuve. Découvrant toute son âme, encore illuminée des clartés surnaturelles qu'il avait puisées dans sa prison, au pied du Crucifix, il fit connaître que son unique ambition était de renoncer aux avantages du siècle, pour servir, pauvre et ignoré, un Dieu qui a voulu naître dans l'indigence et mourir dans l'opprobre. Son éloquence persuasive convainquit ses juges, et son émotion gagna tous les assistants. Les larmes coulèrent. Dans cette illustre assemblée de Cardinaux et de Prélats rangés autour du trône, on ne savait qu'admirer le plus de la piété du jeune Religieux, de la profondeur de son jugement et de la vivacité de son esprit, ou de cette noble candeur et de cette aimable simplicité qui brillaient dans son langage,

ses gestes et toute sa personne. On s'intéressait au jeune homme, on félicitait la famille et on la plaignait tour à tour ; on allait presque jusqu'à excuser en secret les efforts de la mère pour retenir auprès d'elle un fils si digne de son amour.

La cause était gagnée ; toutefois, par surcroît de condescendance pour l'illustre famille d'Aquin, et dans la haute opinion qu'il concevait de la vertu de Frère Thomas, le Pape lui offrit la dignité d'Abbé du Mont-Cassin, en ce moment vacante, sans exiger qu'il quittât son Ordre et cessât d'en porter l'habit. C'était lui faire un honneur considérable, car de toutes les abbayes bénédictines, celle du Mont-Cassin était la plus renommée, et pourvue des plus riches bénéfices : sept évêchés en dépendaient ; sans avoir le caractère épiscopal, l'Abbé marchait de pair avec les évêques, et officiait avec tous les insignes pontificaux. Mais Thomas, inaccessible à l'attrait des honneurs, fidèle à ce sentiment d'humilité qui lui fit mettre toute sa vie parmi les objets principaux de ses prières celui de n'être élevé jamais à aucun emploi honorifique, sortit victorieux de cette dernière épreuve. Avec une grâce exquise il remercia le Souverain Pontife de sa bienveillance, et le supplia de lui accorder faveur entière, en lui laissant la liberté de demeurer simple Religieux.

Grandement édifié d'un si rare désintéressement, Innocent IV encouragea le vertueux jeune homme à persévérer, et après lui avoir donné la bénédiction apostolique, le congédia, défendant qu'on l'inquiétât à l'avenir sur sa vocation. Saint Thomas d'Aquin était acquis pour jamais à l'Ordre de Saint-Dominique.



CHAPITRE IX.

LE MAITRE DU DOCTEUR ANGÉLIQUE.

Disputavit a cedro usque ad hyssopum... et veniebant de cunctis populis ad audiendam sapientiam Salomonis.
III Reg. iv, 33, 34.

Il discourut sur toutes choses à partir du cèdre jusqu'à l'hyssope, et on accourait de tous les pays pour recueillir la sagesse de Salomon.

La paix avait succédé à la lutte, le calme à la tempête : le nouveau profès, jouissant enfin d'un repos si chèrement acheté, allait poursuivre sa formation religieuse et achever son instruction de Frère Prêcheur dans une maison où les observances et les études atteignaient leur complet épanouissement.

A cette intelligence d'élite, en possession déjà de connaissances supérieures, il fallait une école de premier ordre, et, s'il se pouvait, un maître en tous points accompli. Les supérieurs crurent avoir trouvé cette école au couvent de Cologne, et ce maître dans un professeur regardé alors comme l'oracle du monde et le Salomon de son temps. Il se nommait en Religion Frère Albert, mais on ne l'appelait communément que le Philosophe. La postérité lui a décerné le titre de Grand, et l'Église l'a placé sur les

autels, en fixant sa fête au 15 novembre, jour de sa naissance au ciel.

Né à Lavingen, en Souabe, de l'illustre famille de Bollstadt, Albert le Grand, après une première éducation libérale et chrétienne, était allé terminer ses études dans les Universités de Padoue et de Paris. Dès sa plus tendre enfance, il avait ressenti une dévotion singulière pour la très sainte Vierge : aussi, quand vint pour lui le moment de choisir une carrière, pria-t-il cette tendre Mère de lui servir d'étoile et de guider ses pas. Marie daigna lui apparaître, et lui dit d'entrer dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, récemment fondé. Docile à cette voix, fortifié d'ailleurs par les prédications du Bienheureux Jourdain de Saxe, successeur de saint Dominique dans le gouvernement général de l'Ordre, le jeune Albert échangea les vêtements du siècle pour ceux de la Religion, en 1223, au couvent de Saint-Jacques, à Paris.

Mais l'ennemi de tout bien souleva contre sa persévérance une tentation violente. Albert avait la conception lente, le travail difficile, et, tandis qu'à ses côtés, de jeunes novices, à l'intelligence vive et brillante, progressaient rapidement dans les études philosophiques, lui seul se sentait arrêté à chaque pas par la pesanteur de son esprit. Cédant au découragement, il songea bientôt à quitter un Ordre dont la fin exigeait une science peu commune, et dans lequel, du reste, il n'avait pas encore fait profession.

Une nuit qu'il s'était endormi sous le poids de cette pensée, il se vit, en songe, franchissant la clôture à l'aide d'une échelle. Il allait descendre du côté opposé de la muraille, quand trois dames d'une

beauté incomparable le retinrent, et l'une d'elles lui dit : « Jeune homme, où allez-vous ? pourquoi fuir d'une façon si honteuse ? — C'est, répondit l'étudiant. que mes condisciples me laissent bien loin derrière eux, parce que j'ai l'esprit trop tardif : je ne puis endurer plus longtemps une pareille humiliation. » La dame, en qui Albert reconnut la Reine des Anges, releva son courage, lui donnant l'assurance qu'à l'avenir aucune difficulté ne l'arrêterait ; elle lui demanda même de quelle science en particulier il souhaitait avoir la clef. « De la philosophie », répondit avec empressement le jeune homme, préoccupé de l'objet actuel de ses études. — « Votre désir est exaucé, mon fils, reprit celle que l'Eglise appelle le *Siège de la Sagesse* ; mais parce que vous avez préféré une science humaine à la doctrine sacrée, vous perdrez tout à coup, vers la fin de votre vie, cette connaissance naturelle qui vous est infuse d'en haut. »

A son réveil, Albert reconnut qu'il n'avait pas été le jouet d'un songe trompeur. Il se trouva tout autre : pour son esprit, devenu prompt et clairvoyant, les sciences les plus obscures n'avaient plus de secret. Craignant toutefois l'écueil de l'amour-propre, il conjura sa divine Maîtresse de lui donner le contre-poids d'une foi parfaitement pure et intègre. Écoutant l'humble appel de son enfant, Marie lui apparut de nouveau, et lui déclara qu'il éclairerait l'Église de sa doctrine, et qu'au milieu des disputes et des subtilités de la scolastique, il conserverait jusqu'à la mort le précieux dépôt de la foi.

Cependant les supérieurs de l'Ordre, se rappelant cette parole de la Vérité même: *On ne place pas la*

lumière sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle brille pour tous, chargèrent Albert d'enseigner la philosophie et la théologie, d'abord à Cologne, puis en diverses autres villes de l'Allemagne. Plus tard, il vint à Paris, précédé d'une réputation telle que les écoles se trouvèrent trop petites pour contenir la foule de ses auditeurs. Il fallut qu'il tînt son cours sur une place publique, que les écoliers appelèrent place de Maître Albert, et qui, par corruption de langage, est devenue la *place Maubert*, nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

L'importance de ses leçons, qui durèrent, presque sans interruption, jusqu'au terme d'une très longue carrière, n'empêchèrent pas Albert le Grand de composer des ouvrages d'une érudition surprenante. On en publia au XVIIe siècle vingt et un volumes in-folio. Ce sont des traités ou des commentaires sur la Philosophie, la Théologie et l'Ecriture Sainte, des Sermons, douze livres de louanges à la Bienheureuse Vierge Marie, 230 questions en son honneur sur l'Évangile *Missus est*, et connues sous le nom de *Mariale*. Très versé dans les mathématiques, la physique et la mécanique, il fit faire à ces sciences des progrès considérables ; même il inventa, dit-on, une machine, ayant forme humaine, et disant par trois fois, quand on la touchait : Salut, salut, salut ! Effrayé de ce phénomène, ajoute-t-on, Thomas brisa cette statue, au grand désespoir de son maître, qui ne put retenir cette exclamation : « Frère Thomas, qu'avez-vous fait ? Vous avez détruit une œuvre qui m'a coûté trente ans de labeurs ! »

Des recherches récentes attribuent à notre Bien-

heureux une part d'influence considérable sur les arts en Allemagne, particulièrement sur l'architecture gothique. A Cologne, il éleva le chœur de l'église des Dominicains, « monument, dit une chronique, digne, par la parfaite application des lois géométriques, de servir de modèle à tous les architectes ».

Nos jeunes élèves, que les exigences des programmes modernes obligent à une étude plus étendue qu'autrefois des sciences naturelles, veulent-ils savoir quel jugement porte d'Albert, comme zoologue et botaniste, un savant d'autant moins suspect de partialité, qu'il n'eut pas le bonheur de partager notre foi ? Qu'ils lisent attentivement les appréciations suivantes du Docteur Pouchet, dans son *Histoire des sciences naturelles au moyen âge* :

« Il est incontestable qu'au moyen âge les sciences acquirent le plus magnifique développement. J'ai pris Albert le Grand comme type ; c'est évidemment le plus beau génie de l'époque, et celui qui lui imprime son plus indélébile cachet.

« Le moyen âge inaugure l'*expérimentation*. Ce sont deux hommes du XIIIe siècle, Albert le Grand et Roger Bacon, qui en conçoivent toute la puissance ; c'est à eux qu'il faut restituer la gloire de l'avoir indiquée.

« Aucun homme n'a peut-être joui d'une plus vaste intelligence qu'Albert : être privilégié, créature d'élite, pouvant à la fois embrasser les incommensurables conceptions de la métaphysique et les moindres observations des sens.

« La plupart des anatomistes ont commencé leur

traité d'ostéologie en décrivant le crâne : direction vicieuse, qui ne fut généralement réformée que par nos modernes zootomistes. Cependant, dès le XIIIe siècle, notre Dominicain avait tracé la marche philosophique que notre époque elle-même ne devait adopter qu'après beaucoup d'oscillations. En effet, il commence l'histoire du système osseux en décrivant la colonne vertébrale, qui en constitue rationnellement la base.

« De l'espèce humaine il passe à toutes les autres formes qu'offrent les séries zoologiques à mesure que les appareils vitaux se simplifient et s'effacent. En suivant cette voie, le Dominicain de Cologne descend graduellement du mammifère jusqu'à l'éponge, qui, pour lui comme pour les modernes, représente le dernier terme de l'animalité. Là, pour la première fois, se trouvent posées les bases de la série animale, idée vraiment gigantesque pour une époque où l'observation présentait d'insurmontables difficultés.

« Les travaux botaniques d'Albert ont été jugés avec une implacable sévérité par Haller et Sprengel. Un profond érudit, Mayer, confesse qu'en lisant l'ouvrage du Dominicain sous l'impression de ces jugements, il ne pouvait en croire ses sens; car, au lieu de cette ignorance, de cette superstition qui lui étaient signalées, il n'y trouvait que de vastes connaissances, une méthode rigoureuse et un jugement éprouvé. Mayer s'exprime ainsi : *Nous ne trouvons pas un seul botaniste qu'on puisse lui comparer, hormis Théophraste qu'il ne connaissait pas.*

« Parmi cette multitude d'organes qui concourent à la formation du végétal, la graine est un des plus

complexes et des plus difficiles à anatomiser. Véritable plante microscopique, on n'en pénètre la structure qu'avec le secours des instruments grossissants. Cependant Albert, à une époque où nos moyens d'investigation manquaient absolument, parvint à reconnaître la partie la plus essentielle de cet organe, l'embryon ; il expose avec exactitude sa situation et ses formes. Nonobstant cela, on en attribue généralement la découverte à Leuwenkock et à Malpighi, qui n'eurent que le mérite de décrire plus finement cette importante partie, en employant le microscope.

« En fait de physiologie végétale, on ne sait ce qui doit le plus étonner, ou du savoir de l'auteur, ou de l'audace avec laquelle il traite les plus délicates questions. On le voit tenter d'élucider, au XIIIe siècle, des phénomènes dont les botanistes de nos jours n'abordent qu'avec crainte l'explication.

« La plus belle gloire d'Albert est d'avoir terminé le cercle des connaissances humaines, en comblant son hiatus par la démonstration scientifique des rapports de l'homme et de Dieu. Ce grand principe une fois posé, cette grande intelligence s'est en quelque sorte concentrée sur la terre. Pour la première fois, les corps naturels reçoivent une description précise, et pour la première fois aussi, ils se trouvent rangés d'après leurs analogies et d'après leurs degrés d'organisation. Posées de cette manière, les sciences naturelles apparaissent avec leur caractère fondamental, l'utilité physique et l'utilité théologique (1). »

(1) Voir : *Études sur les temps primitifs de l'Ordre de Saint-Dominique*, tome II (appendice), par le R. P. Danzas.

Dans Albert le Grand, l'humilité du saint brillait à l'égal de l'érudition du savant. Le Bienheureux se regardait comme le dernier de ses Frères, cherchant partout des occasions d'être méprisé. Assidu aux exercices spirituels de la règle, il trouvait encore, en dehors de ses occupations prodigieuses, le temps nécessaire à la récitation journalière du Psautier et à de longues oraisons. Il remplit avec une rare prudence et un très grand succès plusieurs charges importantes de son Ordre, et diverses missions que lui confièrent les Souverains Pontifes. Mandé à Rome par le Pape Alexandre IV, et institué Maître du Sacré-Palais, il reçut l'ordre de répondre aux écrits de Guillaume de Saint-Amour, adversaire acharné des Religieux Mendiants. Les Pères du Concile général de Lyon n'admirèrent pas moins son éloquence et son énergie à combattre les erreurs. Elevé à la dignité épiscopale, malgré les résistances de son humilité, le Bienheureux fit briller sur le siège de Ratisbonne un zèle tout à fait apostolique, une inépuisable charité pour les pauvres, et une remarquable sagesse dans l'ordonnance de sa maison. Mais au bout de quelques années, ayant déposé le bâton pastoral entre les mains du Pape Urbain IV, il rentra dans son cloître, pour y vivre en simple Religieux et reprendre son enseignement.

Il avait atteint sa quatre-vingt-troisième année, lorsqu'un jour à Cologne, au milieu d'une leçon publique, il perdit tout à coup la mémoire. C'était l'avertissement que lui avait prédit la très sainte Vierge au temps de son noviciat. Le Bienheureux en prit occasion de s'humilier devant son auditoire, et

d'annoncer sa fin prochaine. Il ne songea plus dès lors qu'à s'y préparer, redoublant de prières et d'austérités, visitant chaque jour son sépulcre et récitant l'Office des Défunts pour lui-même, comme pour un trépassé. Enfin le 15 novembre 1280, à l'âge de 86 ans, Albert le Grand cessa de vivre sur la terre pour commencer à vivre éternellement au ciel. A quelque temps de là, le caveau où il avait été déposé ayant été ouvert, on trouva le corps sans corruption, exhalant une agréable odeur, et ayant pris la posture d'un homme en prières. De nombreux miracles attestèrent sa sainteté.

Tel est l'homme que Dieu avait prédestiné à être le Maître du Docteur Angélique. Nos jeunes lecteurs, que nous ne perdons pas de vue en écrivant ces pages, voudront bien nous pardonner les proportions faites ici au portrait d'Albert le Grand. Ils apprendront de ce chapitre comment l'intervention de la Mère de Dieu, invoquée avec amour, dissipe les obscurités de l'étude et montre à chacun sa voie.

Ils apprendront aussi de quel prix inestimable est pour l'adolescent la rencontre de maîtres chrétiens, au front desquels resplendit la double auréole de la science et de la vertu.

Les deux noms de Thomas d'Aquin et d'Albert le Grand se renvoient de mutuels rayons d'une lumière éclatante : la célébrité du Maître ajoute à la gloire du Disciple, et plus encore la gloire du Disciple grandit l'honneur du Maître.

Albert éclaira la jeunesse de Thomas par sa réputation justement acquise, et Thomas illumina la vieillesse d'Albert par la splendeur de sa renommée.

Le Philosophe servit d'introducteur au Théologien, et se vit sans amertume dépassé par lui dans la voie qu'il avait frayée. Après avoir prédit le succès de saint Thomas, il fut le premier à y applaudir. Il eut révélation de sa mort, et lui garda dans son cœur un impérissable souvenir. Plus qu'octogénaire, il n'hésita pas à quitter Cologne et à entreprendre un long voyage pour venger la mémoire de son cher disciple, outrageusement attaquée.

Tous les deux enfin, les plus vastes génies peut-être du XIIIe siècle et des âges suivants, comblés d'éloges par leurs contemporains et la postérité, ont pu être comparés à ces deux grands luminaires, dont il est parlé au premier chapitre de la Genèse, qui furent placés par Dieu au firmament pour éclairer le monde. Le premier, le plus brillant, est saint Thomas d'Aquin, Docteur de l'Eglise ; le second est le Bienheureux Albert le Grand.





CHAPITRE X.

LA MANIFESTATION DU GÉNIE.

Erumpet quasi mane lumen tuum.
Is. LVIII, 8.

Votre lumière éclatera comme l'aube du matin.

DÈS son arrivée au couvent de Cologne, Frère Thomas adopta la ligne de conduite dont il ne devait plus se départir jamais : joindre dans une mesure pour le moins égale la culture du cœur à celle de l'esprit.

Afin de progresser dans la perfection religieuse, obligation capitale de l'état qu'il avait embrassé, il s'adonna particulièrement à trois choses : l'oraison, le recueillement, l'humilité.

A l'oraison il consacrait un temps considérable, c'était le meilleur de la journée ; gardant sans cesse à la pensée le souvenir de Dieu et observant au dehors une retenue angélique, il se maintenait dans un recueillement tant intérieur qu'extérieur ; enfin, soigneux de pratiquer la plus profonde humilité, il s'effaçait volontiers, écoutait tous ses Frères avec attention et déférence, parlait peu, et fuyait tout ce qui pouvait ressentir la vanité.

D'autre part, il se livra aux études avec une ardeur

sans pareille, persuadé que dans un ministre des autels le défaut de science n'est pas moins funeste que le défaut de piété, et l'expose à cette terrible menace fulminée par Dieu lui-même, dans le prophète Osée : *Parce que vous avez rejeté la science, je vous rejetterai moi aussi de mon sacerdoce, afin que vous n'en remplissiez plus les fonctions. Car,* dit un autre prophète, Malachie, *les lèvres du Prêtre seront les dépositaires de la science, et c'est de sa bouche que l'on recherchera les connaissances de la Loi, parce qu'il est l'Ange du Seigneur des armées.*

Notre novice savait apprécier l'avantage d'avoir pour guide dans les sciences sacrées un maître tel que le Bienheureux Albert, et enfin il trouvait dans cette maison d'études la sainte émulation du bon exemple, entouré qu'il était de jeunes Religieux déjà d'une éminente vertu, et dont plusieurs ont mérité, comme lui, d'être placés sur les autels.

Silencieux et réservé par nature, Thomas demeura longtemps sans prendre part aux discussions scolastiques, sans proposer aucun argument, ni répéter une seule leçon ; mais, attentif aux explications et laissant parler les autres, il réfléchissait en son esprit, et, la classe terminée, se hâtait de regagner sa cellule, où il notait avec soin ce qu'il avait appris.

Cette taciturnité extraordinaire fut remarquée, et avec cette pointe de malice, qui de tout temps, paraît-il, a caractérisé les écoliers, plusieurs de ses rivaux, faisant allusion à sa stature, le surnommèrent le *Grand Bœuf muet de Sicile.*

Le Bienheureux Albert, à la perspicacité duquel n'avait pas échappé, sans doute, l'attitude singulière

de son nouveau disciple, suspendait son jugement. Thomas lui avait été confié par le Général de l'Ordre, Jean le Teutonique. Ce vénérable vieillard l'avait amené de Rome à Cologne, et, en le remettant aux mains de Maître Albert, avait fait l'éloge de sa haute intelligence, attestée par des succès éclatants à l'Université de Naples. Quelle déception pour l'illustre Docteur de ne rien rencontrer dans le jeune étudiant qui fît écho à ce que la renommée avait publié ! Une circonstance inattendue fit jaillir l'étincelle qui manifesta le génie.

On était arrivé à l'interprétation du livre de saint Denys l'Aréopagite sur les *Noms divins*. La leçon était difficile, les écoliers avaient peine à la suivre, et Thomas se montra d'une attention exceptionnelle. Un condisciple charitable, assis à ses côtés, pleinement convaincu que le pauvre Sicilien n'avait rien compris à une doctrine si relevée, s'offrit, au sortir de la classe, pour lui répéter la leçon. L'humble Thomas accepta l'offre, s'en tint fort obligé, et pendant quelque temps se prêta très assidûment à la prévenance de son compagnon. Mais voici qu'un jour l'officieux répétiteur s'embrouille dans une question obscure, qu'il ne saisissait qu'à demi, et, malgré ses efforts, ne peut achever sa démonstration. En ce moment, une lutte s'engage dans l'âme de notre Saint. L'humilité veut que Thomas pousse jusqu'au bout le rôle modeste d'un disciple qui apprend ; la charité réclame qu'il vienne en aide à un Frère animé des intentions les plus droites. Dans ce conflit d'un genre nouveau, la charité finit par triompher, et saint Thomas demande à son interlocuteur la permission

de lui dire ce qu'il croit avoir compris. Il le fait d'une façon magistrale, éclaircit le passage obscur, en tire des déductions, et montre dans son raisonnement une lucidité si parfaite, que l'étudiant, saisi d'admiration, demande à son tour que Frère Thomas veuille dorénavant lui servir à lui-même de répétiteur.

Le Saint, confus de cette prière qui choquait son humilité, s'en défend de son mieux ; il finit par consentir, mais à la condition expresse que personne ne le saura.

Le secret fut gardé par le trop consciencieux novice, bien qu'à certains moments il eût scrupule de tenir cachée, même aux supérieurs, sa précieuse découverte. Un jour, pourtant il s'en ouvrit au Maître des étudiants, lequel s'étant placé, sans être vu, près du lieu où se donnait la répétition, put se convaincre par lui-même de la réalité. Mais Dieu, qui se plaît à exalter les humbles, ménageait une révélation plus éclatante de ce génie avide d'obscurité.

Une feuille de papier, tombée par mégarde devant la cellule de Frère Thomas, fut ramassée par un condisciple, lue avec une véritable surprise et portée au Régent des études. Sur cette feuille était résumée une des questions les plus ardues du livre des *Noms divins*, avec une série d'arguments contre l'interprétation donnée en classe, et enfin la solution complète des objections proposées. Le tout était présenté d'une manière si relevée et si savante, qu'on eût dit que saint Denys lui-même y avait expliqué sa pensée.

Le Bienheureux Albert demeura stupéfait de la science profonde que révélait cet écrit. Voulant par

une épreuve décisive arriver à une certitude absolue, il enjoignit au Maître des étudiants d'avertir le jeune Religieux qu'il aurait le lendemain, en séance publique, à soutenir une thèse dont le sujet était d'une difficulté majeure. Sincèrement convaincu de son incapacité, Thomas eût volontiers paré le coup; mais contraint de céder, en vertu de la sainte obéissance, il recourut à l'oraison.

Le Père des lumières, qui découvre ses plus hauts secrets aux petits et aux humbles de cœur, exauça notre Saint au delà de sa demande. Le moment solennel arrive; après avoir réfuté, l'un après l'autre, divers arguments, non moins subtils que pressants, Thomas se mit à reprendre tout ce qui avait été dit, et expliqua le point en litige au moyen d'une distinction lumineuse qui ravit toute l'assistance. « Frère Thomas, dit Albert en interrompant, vous ne parlez pas à la façon d'un répondant, mais comme un docteur qui conclut. — Maître, reprit respectueusement le disciple, s'il est une autre manière de répondre, je ne la vois point. — Eh bien! poursuivit Albert le Grand, voyons si vous résoudrez avec la même assurance mes objections. » Et il lui en proposa quatre, telles qu'on pouvait les attendre de la part d'un si grand Maître, décidé à presser son adversaire jusqu'à lui faire rendre les armes. Saint Thomas répéta les quatre arguments, les réfuta l'un après l'autre, et finit par poser un principe qui ne laissait plus rien subsister des objections déjà résolues.

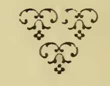
Aussi franc et généreux qu'il était humble, le bienheureux Albert, en voyant se lever comme un soleil qui allait éclipser la renommée de tous les autres

docteurs, ne put contenir sa joie. Il félicita son jeune disciple, et tourné vers les étudiants, il dit avec un accent prophétique : « Ah ! vous appelez Frère Thomas un *Bœuf muet !* Eh bien ! moi, je vous dis que les mugissements de ce Bœuf retentiront si haut, qu'on les entendra d'une extrémité de la terre à l'autre. »

Un pareil témoignage échappé d'une bouche si autorisée ne put enfler le cœur du jeune homme. Thomas s'empressa de rapporter à Dieu le mérite de son succès et ne changea rien de sa simplicité habituelle. Mais sa réputation était désormais fondée. Maître Albert recourait à lui pour reprendre le développement des questions les plus relevées de la scolastique. Ses propositions étaient sans réplique, ses explications sans obscurité; on l'écoutait comme un oracle, on le proclamait la merveille du siècle. Après le livre de saint Denys l'Aréopagite, le Bienheureux Albert ayant expliqué la morale d'Aristote, saint Thomas l'étudia fort avidement, en fit des commentaires, qu'il donna, par modestie, comme le résumé des leçons de son Maître. Il sut, en élevant les sentences du Stagyrite jusqu'aux maximes évangéliques, faire en quelque sorte du philosophe païen un philosophe chrétien.

Il n'y eut bientôt qu'une voix parmi les professeurs et les écoliers pour proclamer Frère Thomas digne d'aller étudier dans la première Université du monde. Sur ces entrefaites, les Docteurs de Paris ayant sollicité instamment Maître Albert de venir occuper une

des deux chaires réservées aux Frères Prêcheurs, le Chapitre de l'Ordre décida que saint Thomas l'accompagnerait dans la métropole des Lettres. C'était en 1245.





CHAPITRE XI.

COUVENT DE SAINT-JACQUES. — LE PROFESSEUR.

Ista sapientia quam sine fictione didici et sine invidia communico.
SAP. VII, 13.

Cette sagesse que j'ai apprise sans détour, je la communique sans jalousie.

Nos deux voyageurs se mirent en route, se conformant aux usages des pauvres, ou, disons mieux, aux coutumes inaugurées par saint Dominique lui-même et ses premiers disciples. Le bâton à la main,les épaules chargées du Bréviaire et de la Bible, — saint Thomas y ajoutait le livre des *Sentences*, — ils marchaient depuis l'aube jusqu'au milieu du jour. S'arrêtant alors au bord de quelque fontaine, ils mangeaient le pain qu'ils venaient de quêter. Le soir, ils allaient demander un gîte en quelque monastère, ou frappaient à la porte de quelque personne charitable, laissant, en échange de l'hospitalité dont ils étaient l'objet, des paroles de bénédiction, parfois même des grâces de salut ou de réconciliation avec Dieu.

Au bout de quelques semaines, Albert et son jeune compagnon arrivèrent à Paris, et se dirigèrent vers le couvent de Saint-Jacques, situé au sommet de

la montagne Sainte-Geneviève, rive gauche de la Seine.

Les Frères s'y étaient établis en 1218, envoyés par saint Dominique lui-même.

« En ce temps-là, écrit le P. Lacordaire, Jean de Barastre, doyen de Saint-Quentin, chapelain du roi et professeur à l'Université de Paris, avait fondé à l'une des portes de la ville, appelée la porte de Narbonne ou d'Orléans, un hospice pour les pauvres étrangers. La chapelle de l'hospice était dédiée à l'apôtre saint Jacques, si célèbre en Espagne, et dont le tombeau est l'un des plus grands pèlerinages du monde chrétien. Soit que les Frères espagnols s'y fussent présentés par dévotion ou de toute autre manière, Jean de Barastre vint à savoir qu'il y avait dans Paris des Religieux nouveaux qui prêchaient l'Evangile à la façon des Apôtres. Il les connut, les admira, les aima, et sans doute comprit l'importance de leur institut, puisque, le 6 août 1218, il les mit en possession de cette maison de Saint-Jacques, qu'il avait préparée à Jésus-Christ dans la personne des étrangers. Jésus-Christ, reconnaissant, lui envoya de plus illustres hôtes que ceux sur lesquels il comptait, et le modeste asile de la porte d'Orléans devint un séjour d'apôtres, une école de savants, et le tombeau des rois.

« Le 3 mai 1221, Jean de Barastre confirma par un acte authentique la donation qu'il avait faite aux Frères, et l'Université de Paris, à la prière d'Honorius III, abandonna les droits qu'elle avait sur ce lieu, en stipulant toutefois que ses docteurs, à leur mort, y seraient honorés des mêmes suffrages spirituels

que les membres de l'Ordre, à titre de confraternité. »

Le premier Prieur de Saint-Jacques fut Matthieu de France, homme docte, tout préparé à l'instruction des peuples, dit Etienne de Salanhac, et qui avait passé sa jeunesse dans les écoles de la capitale.

Dire combien d'étoiles dominicaines brillèrent en ce lieu par la science et la sainteté ne serait pas chose facile. « De la Maison de Saint-Jacques, écrit Touron, on vit sortir de célèbres écrivains, des prédicateurs zélés, plusieurs confesseurs de nos rois pendant trois ou quatre siècles, un grand nombre de prélats et de cardinaux, et le premier Religieux du même Ordre qui soit monté sur la chaire de Saint-Pierre, sous le nom d'Innocent V. »

La renommée du couvent de Saint-Jacques rejaillit sur tous les autres couvents du royaume, et le peuple désignait tous les Dominicains de France sous le terme de *Jacobins*, formé du nom latin du saint apôtre Jacques. Il en fut ainsi jusqu'aux jours néfastes où des hommes sanguinaires, transformant en club le séjour de la prière et de l'étude, marquèrent d'une flétrissure imméritée ce nom qu'avait entouré d'honneur, pendant près de six siècles, la vénération publique.

A peine installé dans sa nouvelle résidence, Frère Thomas commença par suivre les cours préparatoires au baccalauréat, qu'il avait ordre de recevoir. Ce ne fut point sous le fameux docteur franciscain Alexandre de Halès qu'il étudia, mais bien au collège même de Saint-Jacques. Les Pères de Réchac,

Touron, et autres historiens français de notre Saint, réfutent longuement l'opinion contraire.

« Le grand collège du couvent de Saint-Jacques, lisons-nous dans l'*Année Dominicaine*, était alors pour l'Ordre entier une sorte d'école normale. Là se recrutaient les nombreux Lecteurs, ou Professeurs, que nécessitaient, d'après le texte de nos lois, les cours publics de philosophie et de théologie ouverts dans tous ces couvents. Depuis une quinzaine d'années, les Frères possédaient dans leur maison de Paris deux chaires, faisant partie de l'organisation universitaire. Ces deux cours de théologie étaient appelés les grandes écoles — *magnæ scholæ* — par opposition aux petites écoles — *parvæ scholæ* — réservées aux commençants et aux novices du couvent de Paris. La première et la plus ancienne des deux chaires appartenait de droit aux Religieux de la Province de France. Les maîtres qui y enseignaient, les Frères qui la fréquentaient comme étudiants, étaient tous originaires des couvents de cette Province. On l'appelait l'école des Religieux du royaume de France — *Schola interna*. L'autre chaire était réservée aux Religieux des autres Provinces de l'Ordre. On l'appelait l'école des étrangers — *Schola externa*. »

Pourvu du titre de bachelier après le temps des études régulières, Thomas allait passer de la modeste place d'écolier à la chaire de Maître, et consacrer aux jeunes Religieux de l'Ordre les prémices de son enseignement. Rien n'était plus juste.

« Le fils de Jacob, observe Guillaume de Tocco, distribua gratuitement à ses frères le froment de

l'Egypte ; ainsi notre nouveau Joseph commença-t-il par nourrir ses frères en Religion du pain de la parole divine, afin de pourvoir ensuite sans jalousie l'Eglise entière des aliments de la céleste sagesse. »

Cependant ce ne fut point Paris, mais Cologne qui eut l'honneur de ses débuts. Citons encore, en l'abrégeant, le récit de l'*Année Dominicaine :*

« En 1248, le Chapitre général de l'Ordre avait pris une décision fort importante touchant le développement des sciences théologiques. Jusqu'alors, il n'y avait eu dans la famille de saint Dominique qu'une seule maison d'*Etude générale*, celle de Paris, et chaque Province dominicaine y envoyait ses sujets les plus distingués. De ce centre unique repartaient également les nombreux professeurs qui dans chaque couvent offraient au clergé un cours public de théologie.

« Or, quoique très vastes, les bâtiments du grand collège de Saint-Jacques étaient devenus insuffisants pour contenir une agglomération de Religieux dépassant alors le nombre de cinq cents.

« L'assemblée de 1248 vota donc la création de quatre nouvelles *Etudes générales :* Bologne pour les provinces d'Italie, Montpellier pour la province dite de Provence, Oxford pour la province d'Angleterre, et Cologne pour la province d'Allemagne. En même temps, elle désigna les Religieux qui devaient inaugurer l'enseignement dans chacune de ces maisons. Maître Albert fut tout naturellement choisi pour diriger la nouvelle *Etude générale* de Cologne, et, sur sa demande, on lui adjoignit comme *bachelier* son disciple de prédilection, Frère Thomas d'Aquin. »

Notre Saint repartit donc pour l'Allemagne, avec son maître, vers la fin de l'année scolaire 1248, pour ouvrir les cours au mois de novembre suivant.

Il fut chargé d'abord de *lire*, selon le terme d'alors, c'est-à-dire d'expliquer le *Maître des sentences*. On appelait de ce nom un cours de théologie fait par Pierre Lombard, docteur et évêque de Paris un siècle auparavant. Cet ouvrage, composé d'après les écrits des Pères, et divisé en quatre livres, sous le titre de *Sentences*, eut dès son apparition une très grande vogue, et, faute d'un meilleur recueil, devint pour les maîtres en théologie le thème en quelque sorte obligé de leurs leçons. Il était réservé à notre grand Docteur de fixer pour jamais l'enseignement théologique dans sa *Somme* immortelle. Mais n'anticipons pas.

Il dut, en outre, expliquer à ses élèves quelques traités d'Aristote et leur commenter l'Ecriture Sainte. En même temps il composait les fameux opuscules : *De l'être et de l'essence*, *Du principe de la nature*.

C'est à cette époque que Thomas fut promu aux Ordres sacrés, et bientôt au Sacerdoce. Il célébra sa première Messe avec les ardeurs d'un séraphin, et dès lors, remarquent tous ses biographes, son union avec Dieu devint plus intime.

Il y avait environ quatre ans que le jeune professeur enseignait à Cologne avec une réputation chaque jour croissante, lorsque le Chapitre général le désigna pour se rendre à Paris, afin de parcourir la carrière qui devait le conduire au doctorat. Trois grands personnages de l'Ordre prirent l'initiative de cette décision : Jean le Teutonique, Maître Géné-

ral, Albert le Grand, et Hugues de Saint-Cher, premier Dominicain honoré de la pourpre romaine.

L'ordre de ses Supérieurs fut un coup terrible pour l'humilité de notre Saint; mais, fils d'obéissance avant tout, il courba la tête, et quitta l'Allemagne au mois de septembre 1252. En traversant la Belgique, il s'arrêta chez Adélaïde de Bourgogne, épouse de Henri III, duc de Brabant. Cette vertueuse princesse fut si édifiée des entretiens spirituels qu'elle eut avec le saint Religieux, et des conseils qu'il lui donna pour la conduite de ses sujets, en particulier des Juifs, qu'elle le pria de les mettre par écrit. Saint Thomas ne put s'y refuser, et lui envoya, quelque temps après, un petit ouvrage, qui est rangé dans ses Opuscules sous ce titre : *Du gouvernement des Juifs.*

En suivant la trace de saint Thomas, nous le trouvons ensuite chez les Frères Prêcheurs de Louvain, remplissant la fonction de diacre à une Grand'Messe célébrée par le Bienheureux Albert. Le pupitre dont il se servit pour chanter l'Evangile a été soigneusement gardé, et pendant la tenue du Chapitre général de 1885, dans le nouveau couvent de Louvain, on le voyait placé au milieu du chœur. Les Mémoires de l'ancien couvent ajoutent que le Docteur Angélique fit aux Religieux quelques leçons. Ce renseignement n'a rien qui étonne : telle était déjà la réputation du docte professeur que, dans tous les monastères où il passait, on désirait l'entendre parler sur l'Ecriture Sainte ou la Théologie.

L'année suivante, il revenait dans le Brabant pour affaires concernant les chanoines de Thenens. Les

archives de leur Chapitre conservaient l'acte de cette visite, signé du serviteur de Dieu, à la date du vendredi 31 octobre 1253.

A Paris, Frère Thomas entra comme bachelier dans l' *Ecole des étrangers*, dirigée alors par Maître Elie Bruneti. Dès le début, ses succès furent tels que les vastes salles de Saint-Jacques ne suffirent plus à contenir la foule de ses auditeurs.

Guillaume de Tocco trace ainsi le caractère de son enseignement :

« Devenu bachelier et chargé d'un cours, Frère Thomas se mit à répandre en flots pressés les secrets de ses méditations. Dieu lui versa d'en haut une science si vaste, et mit sur ses lèvres une doctrine si ample, qu'il semblait surpasser tous les maîtres, et provoquer plus qu'aucun autre les écoliers à l'amour de la science, par la clarté de son exposition. Il savait en effet découvrir de nouveaux aperçus, trouver une manière neuve et lucide de définir, et amener des raisonnements inattendus. En l'écoutant présenter un enseignement nouveau, et éclaircir les difficultés par de nouvelles preuves, personne ne doutait que Dieu n'eût éclairé son esprit des rayons d'une lumière nouvelle, et n'eût donné assez de fermeté à son jugement, pour que sans hésiter il proposât et écrivît les opinions hardies qui lui avaient été inspirées du ciel. Au commencement de son professorat, il composa sur les *Sentences* un ouvrage élégant de style, profond de pensée, clair pour l'intelligence, développé par de nombreux articles ; et dans cet ouvrage, pour appuyer ses raisons, il va chercher les sciences humaines, et les conduit

comme des servantes devant le trône de la divine Sagesse, afin qu'elles rendent hommage à leur reine, et s'accordent en une harmonie parfaite avec les maximes sacrées. Que personne, ajoute l'auteur, ne trouve absurde cette méthode de recourir aux sciences du siècle pour soutenir les oracles de la Sagesse éternelle, puisque de la même intelligence divine émanent les objets de toutes les connaissances, tant les vérités de la souveraine Sagesse, que les principes du droit naturel, avec leurs conséquences acquises par le raisonnement humain. »

L'Université félicita l'Ordre des Prêcheurs d'avoir en Frère Thomas un si savant Religieux, et, par la bouche de l'un de ses chanceliers, fit instance auprès du Prieur de Saint-Jacques pour qu'il obligeât le jeune professeur à prendre la licence. Honoré ensuite du Doctorat, il pourrait enseigner avec pleine autorité, et servir plus avantageusement l'Eglise. Mais Thomas n'avait encore que vingt-huit ans, et pour le recevoir Docteur il fallait déroger aux règlements qui en exigeaient trente-cinq : chose qu'une misérable cabale devait retarder de quatre ans encore.





CHAPITRE XII.

LE DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

Rigans montes de superioribus tuis' de fructu operum tuorum satiabitur terra.

Ps. CIII. 14.

De vos sommets vous arroserez les montagnes, et la terre sera rassasiée du fruit de vos œuvres.

Au moment où notre Saint va se soumettre aux épreuves qui lui assureront la palme de Maître en théologie, une intéressante question se pose pour nous. Qu'était ce docte corps de professeurs qui se préparait à ouvrir ses rangs à l'humble Religieux ?

L'Université de Paris, fondée l'an 1200, dut en grande partie la prospérité qu'elle acquit au XIIIe siècle à la haute protection des rois de France et des Souverains Pontifes.

« En ce temps-là, dit un chroniqueur, l'étude des lettres était florissante à Paris, et nous ne voyons pas qu'il y ait eu jamais, ni à Athènes, ni en Egypte, ni en quelque autre partie du monde, une affluence comparable à celle que l'on trouvait alors dans cette ville. Les écoliers n'y étaient pas seulement attirés par l'admirable aménité du lieu et par l'abondance de tous les biens, mais aussi à cause de la liberté et du privilège d'immunité spéciale que le roi Philippe-

Auguste et son père leur avaient accordés. »

Ce nom d'*Université*, appliqué à l'ensemble des écoles, fut, d'après certains auteurs, mis en usage par extension du mot latin *universitas*, que portaient diverses bulles adressées par Innocent III au corps des Maîtres et à celui des écoliers. Suivant d'autres, il vient de l'universalité des sciences qu'on y enseignait.

L'Université se composait de quatre Facultés : Théologie, Droit canon et Droit civil, Médecine et Arts libéraux. Les Arts se subdivisaient en deux cours: l'un, appelé *trivium*, comprenait la Grammaire, la Logique ou Dialectique, et la Rhétorique, et conduisait au second, nommé *quadrivium*, ayant pour objet l'Arithmétique, la Géométrie, la Musique et l'Astronomie.

Par suite du grand nombre des étudiants et de leur diversité d'origines, la Faculté des Arts, à Paris, était distinguée elle-même en Quatre Nations : France, Angleterre, Picardie et Normandie. Chacune d'elles avait son Procureur, chaque Faculté son Doyen ; le chef de l'Université, choisi toujours parmi les Docteurs ès Arts, portait le titre de Recteur. Enfin deux chanceliers, résidant l'un à Notre-Dame, l'autre à Sainte-Geneviève, étaient chargés de l'expédition des affaires.

Les principales écoles universitaires étaient celles du cloître Notre-Dame, de Saint-Victor-l'Abbaye et de Sainte-Geneviève. En 1253, ou peut-être 1256 seulement, d'après un manuscrit récemment découvert, la Maison de Sorbonne était fondée par le Docteur Robert de Sorbon, confesseur du roi, à l'intention

principalement des étudiants pauvres. C'est à la Sorbonne que se conférèrent dans la suite les grades théologiques. Enfin les réguliers établis dans la capitale agrégèrent leurs écoles conventuelles à l'Université, et purent jouir dès lors de toutes ses franchises.

Au collège de Saint-Jacques, le Religieux muni du titre de Bachelier par le Supérieur de l'Ordre ou par le Chapitre général devait expliquer d'abord le *Maître des Sentences*, dans l'école de quelque Docteur, et à la fin de la première année, sur la recommandation de son Prieur, il obtenait du chancelier de l'église de Paris la *licence*, c'est-à-dire, selon l'étymologie même du mot, la permission d'enseigner comme Maître.

« Le nouveau licencié inaugurait son enseignement par une leçon solennelle qu'il donnait dans la salle des audiences de l'évêché. C'était ce qu'on appelait, dans le langage du temps, tenir sa cour. Tous les docteurs étaient présents, ainsi que l'évêque et le chancelier de l'Eglise de Paris.

« Pendant la seconde année, le licencié continuait ses leçons. Il avait alors une école à lui; mais, comme l'année précédente, il devait encore commenter le texte des *Sentences*; car, s'il était Maître de droit, il ne l'était pas encore de fait.

« Enfin, pendant la troisième année, le professeur, affranchi de toute direction, était libre de choisir le sujet de ses leçons. On lui adjoignait un bachelier, qui, sous ses auspices, s'exerçait à son tour sur le livre des *Sentences*. A la fin de l'année, le Maître lui rendait bon témoignage, et, de concert avec le Prieur

de Paris, il le présentait à la licence. Au bout de ces trois ans d'enseignement, le Religieux cédait sa place. Mais il conservait dès lors jusqu'à la fin de ses jours le titre, si glorieux au moyen âge, de Maître en théologie de l'Université de Paris. »

Un détail curieux nous fait mieux connaître la physionomie de ces écoles universitaires. Les professeurs ne dictaient point de cahiers : ils préparaient leurs leçons avec soin, et les débitaient comme des harangues. Les écoliers, assis à terre sur des coussins de paille, ou debout, retenaient ce qu'ils pouvaient, et souvent rédigeaient en leur particulier dans quel ques courtes notes les points les plus essentiels.

A cette époque où l'imprimerie n'existait pas, les livres, étant tous manuscrits, devenaient par suite fort rares. Le roi saint Louis, ami et protecteur des lettres, entreprit de combler cette lacune. Il avait entendu dire en Syrie qu'un sultan faisait recueillir en une bibliothèque ouverte aux savants de ses Etats, les livres conformes à la religion musulmane. Pour imiter cet exemple, il commanda de transcrire à ses frais tous les manuscrits que l'on y put trouver, et fit ranger ces précieux exemplaires dans une salle voisine de la Sainte-Chapelle.

Le soin en fut confié au Dominicain Vincent de Beauvais, lecteur du roi et précepteur des enfants de France, homme fort érudit, auteur d'une sorte d'encyclopédie, intitulée le *Triple Miroir*.

Lorsque saint Thomas apprit de ses Supérieurs l'invitation que lui faisait l'Université de se préparer au Doctorat, il apporta, pour s'en défendre, toutes les raisons que l'humilité pouvait suggérer.

Une vision céleste le fit triompher de sa répugnance. D'après les usages, il fallait présenter un texte de l'Ecriture, comprenant, avec les discours préliminaires, tout le sujet de la discussion. L'application de chaque mot du texte à la matière proposée donnait au candidat les moyens de faire valoir la finesse de son esprit et la profondeur de son jugement. Dans cette circonstance, saint Thomas, défiant de lui-même et plein d'anxiété, eut recours à l'oraison.

Accoutumé à tirer des Livres Saints la formule de ses prières, il commence le psaume XI : *Salvum me fac, Domine... Seigneur, sauvez-moi, parce que le Saint fait défaut sur la terre, et que les vérités diminuent parmi les enfants des hommes.* Au milieu de ses soupirs, il s'endort, et voit en songe un Religieux de l'Ordre, à l'aspect vénérable. « Frère « Thomas, lui dit le messager céleste, pourquoi « priez-vous avec tant de larmes? — C'est, répond « le jeune homme, que l'on m'impose l'obligation « de recevoir le Doctorat, et ma science ne peut « suffire à cette tâche ; je ne sais même quel sujet « de thèse présenter. » Le vieillard reprit : « Ne « craignez rien, mon fils ; prenez le grade de Doc- « teur, Dieu est avec vous. Et pour sujet de thèse « vous choisirez ce verset du Psaume CIII : *Rigans « montes de superioribus tuis, de fructu operum « tuorum satiabitur terra. De vos sommets vous « arroserez les montagnes, et la terre sera rassasiée « du fruit de vos œuvres.* »

La vision disparut, et Thomas, se réveillant, rendit grâces à Dieu. Le texte qui venait de lui être divi-

nement indiqué offrait matière aux plus heureux développements. Il était facile d'en faire l'application au Verbe incarné, Jésus-Christ, Roi des Anges et des hommes, lequel, du trône de sa Majesté, arrose des torrents de sa gloire les montagnes célestes, c'est-à-dire les Esprits bienheureux, et rassasie en même temps l'Eglise militante, c'est-à-dire la terre des vivants, du fruit de ses travaux et de sa mort. Mais aussi, ces paroles se rapportaient prophétiquement à l'Ange de l'école, qui, des hauteurs du Doctorat, déversant ses enseignements comme une pluie féconde, arroserait les montagnes, c'est-à-dire les esprits éminents, sans laisser pour cela de nourrir les âmes simples de la clarté de sa doctrine et de l'efficacité de ses exemples.

Notre Saint allait donc paraître dans la chaire du Docteur, lorsqu'éclata une tempête soulevée par l'envie. Certains maîtres et régents de l'Université, voyant les étudiants déserter leurs écoles, pour suivre les cours des réguliers, en furent outrés de dépit, et ne purent pardonner à ces derniers la supériorité de leur science et de leur enseignement. De là, mille chicanes, tracasseries odieuses, actes même d'insolence brutale contre les Religieux. La situation s'aggrava d'un incident fortuit.

Un soir de carnaval, les soldats du guet, garde nocturne chargée dans ces temps-là de veiller à la sûreté publique, surprirent des écoliers tapageurs au faubourg Saint-Marceau. Un des jeunes gens fut tué, trois autres furent blessés et conduits en prison.

Dès le lendemain, l'Université réclama, au nom

de ses franchises, l'élargissement des captifs et le châtiment des meurtriers. En attendant que justice fût faite, les professeurs séculiers s'engagèrent par serment à suspendre leurs cours, et ils tinrent parole. Les réguliers, mus par d'autres motifs, continuèrent d'enseigner dans leurs couvents. De là nouveaux griefs et nouvelles vexations. Un arrêté des Régents exclut bientôt Frères Prêcheurs et Frères Mineurs des chaires et des écoles de l'Université.

Plainte fut portée auprès du Souverain Pontife, arbitre suprême de pareils différends. Innocent IV avait essayé vainement jusqu'alors de pacifier les esprits, par ses lettres, ses bulles, ses délégués extraordinaires. Il mourut sur les entrefaites ; mais son successeur, Alexandre IV, réussit à opérer une réconciliation momentanée, et à faire réintégrer les religieux dans leurs fonctions et dans la jouissance de leurs prérogatives.

Tandis que cette affaire se concluait à la cour du Pape, saint Thomas, étant à Paris, en eut révélation. Il priait la Reine du ciel pour le rétablissement de la paix, quand il vit en esprit un grand nombre de ses Frères, accablés de tristesse et faisant monter vers Dieu des supplications mêlées de sanglots. Il les considérait attentivement, et voici que devant ses yeux se déroule une banderole portant en lettres d'or : *Dieu vous a délivrés de vos ennemis, et des mains de ceux qui vous haïssent.*

Ce ne fut néanmoins qu'une éclaircie pendant l'orage ; la tempête reprit bientôt, comme nous le dirons dans l'un des chapitres suivants, et Thomas

se trouva retardé encore pour la réception d'un grade qu'il méritait à tant de titres.

Enfin l'agitation cessa, grâce à l'intervention du Pape et à celle du roi de France. Notre Saint fut alors prié de se présenter de nouveau. En présence d'une brillante assemblée qu'il ravit d'admiration, il reçut le bonnet de Docteur, le 23 octobre 1257. Un Religieux d'un autre Ordre, qui devint le Docteur Séraphique, saint Bonaventure, partageait la gloire de cette journée.





CHAPITRE XIII.

UNE SAINTE AMITIÉ.

Stemus simul.
Is. L. 8.
Tenons-nous unis.

Le nom de saint Bonaventure vient de se rencontrer sous notre plume : nos jeunes lecteurs nous sauront gré de consacrer ce chapitre à la sainte amitié qui unit, de leur vivant, deux des plus grands docteurs de l'Église.

On peut lire au chapitre VIe de l'Ecclésiastique l'éloge de l'amitié, et la différence que le sage établit entre le faux ami et l'ami véritable.

Le premier est *ami pour un temps ; il ne demeure pas au jour de la tribulation. Compagnon de la table, il se retire quand vient l'épreuve, change alors ses sentiments en inimitié, et met à nu sa haine, sa rancune et ses invectives.*

Bien autre est l'*ami fidèle, auquel ni l'or ni l'argent n'ont rien de comparable ; qui est une protection puissante, un préservatif de vie et d'immortalité. Celui qui l'a trouvé, a trouvé un trésor.* Bienheureux celui-là !

Le Saint-Esprit ajoute que *la possession d'un tel*

ami est le partage de ceux qui craignent Dieu.

C'est assez dire qu'il n'y a pas d'amitié, digne de ce nom, en dehors de la vertu ; tout païen qu'il était, Cicéron avait trouvé, par les seules lumières naturelles, la même notion de l'amitié.

Mais, si l'amitié suppose de telles assises, elle ne requiert pas moins, pour être parfaite, des similitudes de talents, de goûts, de mœurs, de condition sociale, et même, s'il se peut, l'égalité d'âge. Aussi le Créateur, qui répartit, selon la libre disposition de sa providence, les dons de nature et de grâce, apanage de chacun, peut-il seul préparer en deux êtres privilégiés l'idéal de l'amitié.

Le Docteur Angélique et le Docteur Séraphique offrent dans leurs personnes ces qualités multiples, cette ressemblance parfaite, principe d'une liaison aussi pure qu'inaltérable.

L'un et l'autre ont la même patrie terrestre. Thomas vient à la lumière sous le ciel enchanteur du pays napolitain; Bonaventure, plus âgé de trois ans, voit le jour à Bagnorea, en cette belle province de Toscane qu'un historien appelle la *fleur de l'Italie*. Son père, Jean de Fidenza, et sa mère, Marie de Ritelli, sont tous deux de noble race, comme les parents de Thomas d'Aquin.

A quatre ans, il est préservé du trépas par la bénédiction de François d'Assise, auquel sa mère est venue le présenter, en demandant un miracle. Cette femme reconnaissante promet de consacrer son fils à Dieu, dans l'Ordre des Frères Mineurs, et le saint Patriarche, entrevoyant dans une extase prophétique la future destinée de cet enfant, s'écrie : « *O buona*

« *ventura, O bonne aventure !* » Dès lors *Bonaventure* devient son nom, en s'ajoutant à *Jean*, celui qu'il tient de son baptême.

L'enfant grandit sous l'œil de sa pieuse mère. Ainsi que son émule de Naples, il prime dans les écoles ; par une attention spéciale de la Reine des anges, son adolescence immaculée, comme celle de saint Thomas, ne connaît point les luttes qui affermissent la vertu du jeune seigneur d'Aquin.

Parvenu à sa vingt-deuxième année, se rappelant le vœu fait par sa mère à la suite de sa miraculeuse guérison, il vient demander à Frère Haymon, Général des Mineurs, la robe de bure et le cordon de saint François. Après sa profession solennelle, il est envoyé terminer ses études théologiques dans cette ville de Paris, alors en si grand renom à cause de son Université.

Pendant trois ans, Frère Bonaventure recueille les leçons d'Alexandre de Halès, religieux de son Ordre, homme de science et de vertu, surnommé le Docteur Irréfragable. Les regards du maître s'arrêtent avec complaisance sur le disciple, dont l'air de candeur lui arrache cet éloge, si enviable pour tout jeune homme chrétien : « *Il semble qu'Adam n'a point* « *péché en lui* ! »

Son amour des saintes Écritures le porte à copier deux fois la Bible tout entière, et, sous le titre de *Carquois*, il compose, avec d'innombrables extraits des Pères, un livre dont chaque ligne est, au dire de l'un de ses traducteurs, une flèche meurtrière pour l'erreur, le vice ou l'hérésie.

Dans la foule des étudiants qui remplissent les

écoles, le jeune Frère Mineur a distingué un jeune Prêcheur, vers lequel son âme se sent attirée, comme l'âme de David s'attachait à l'âme de Jonathas. Le Docteur Angélique et le Docteur Séraphique se sont rencontrés : le baiser de saint Dominique et de saint François se retrouve sur leurs lèvres, et leur inaltérable amitié rappellera l'union toute sainte de Basile et de Grégoire de Nazianze à l'école d'Athènes.

Les destinées de ces deux hommes semblent désormais s'unir, sans toutefois se confondre. Dans les similitudes de leur existence, et jusqu'en ses contrastes, le même souffle les anime, le même esprit les meut : nous voulons dire le souffle du génie et l'esprit de la sainteté.

On dirait deux fleuves majestueux roulant, dans des lits parallèles, vers le même océan, leurs eaux limpides et fécondes.

Élevés à la même époque au grade de bachelier, ils reçoivent des supérieurs de leur Ordre la mission d'enseigner leurs Frères ; ils le font avec un égal succès. Même méthode d'exposition, même élévation de pensées, même clarté de développements, même distinction de langage. L'Université revendique l'honneur de les voir monter dans ses chaires, et, à raison de leur mérite, elle consent à devancer l'âge fixé par ses règlements. Les mêmes vexations retardent leur triomphe, les mêmes interventions leur obtiennent justice. Ils reçoivent ensemble le bonnet de Docteur, et cette circonstance fait naître un rare conflit d'humilité et de mutuelle affection. C'est à qui des deux s'effacera pour laisser à son ami la primauté de réception. Ici encore se réalise la parole des Livres saints :

L'aîné servira le plus jeune. A force d'instances, l'ancien obtient de céder le pas : saint Bonaventure ne prend place qu'après saint Thomas.

Dans les luttes pour la liberté de l'enseignement théologique, et la liberté des Ordres mendiants, les deux Saints sont des premiers sur la brèche, et le traité du Docteur Séraphique *Sur la pauvreté de Jésus-Christ* forme un digne pendant à celui du Docteur Angélique *Contre les adversaires de la vie religieuse.*

Les productions de leur génie sont d'une fécondité qui dépasse les forces naturelles de l'esprit humain ; on ne tarde pas à en pénétrer le mystère. Tandis qu'on entend des esprits célestes conférer avec Thomas d'Aquin touchant les plus hautes vérités, Bonaventure, interrogé sur la source où il puise sa prodigieuse science, répond en montrant son crucifix : « Voilà le livre qui m'instruit. »

Aussi a-t-il un talent merveilleux pour toucher les âmes. « Saint Bonaventure, dit la Bulle qui le déclare Docteur de l'Église, émeut le lecteur, en l'instruisant ; pénètre jusqu'aux plus intimes replis de son âme ; traverse son cœur de ses aiguillons séraphiques, et y répand l'admirable douceur de sa dévotion. »

C'est ici peut-être que l'on trouverait la distinction spécifique entre les œuvres de nos saints Docteurs. Les écrits de saint Thomas sont avant tout rayons de lumière, éclairant les intelligences ; ceux de saint Bonaventure sont plutôt rayons de chaleur, embrasant les âmes. Les uns et les autres partent du même foyer : Dieu, qui est tout ensemble Vérité et Amour.

Que dire de leurs communes vertus ?

Mêmes élans d'amour, mêmes effusions de larmes dans la contemplation de Jésus crucifié et de Jésus Eucharistie ; mêmes divines caresses de la part du Sauveur.

On les surprend l'un et l'autre soulevés de terre aux temps de leurs extases. Du tabernacle sort une voix qui rend témoignage à Thomas d'Aquin sur l'exactitude de sa doctrine ; l'hostie sainte s'échappe de l'autel, et, portée par un Ange, va se reposer sur les lèvres de Bonaventure.

Même piété filiale envers la Vierge Marie. La dévotion précoce de saint Thomas pour l'*Ave Maria* nous est connue ; la dévotion de saint Bonaventure pour la même prière lui inspire, lorsqu'il est devenu Général des Franciscains, d'instituer dans tous ses couvents l'*Angelus* du soir.

A l'égard des fondateurs de leurs Ordres, saint Dominique et saint François — sur les tombeaux desquels, selon la délicieuse pensée du Père Lacordaire, *fleurirent ensemble* nos deux saints Docteurs — leur dévotion fut celle de fils très aimants. Saint Thomas ne passait aucun jour sans étudier les actions de saint Dominique, et saint Bonaventure a laissé couler toute son âme dans la *Vie* qu'il a écrite de son séraphique Père saint François.

Un jour, absorbé dans cette douce occupation, son ami venant le visiter l'aperçoit, à travers les fentes de sa pauvre cellule, en extase et élevé de terre. Il s'arrête, sans oser frapper à la porte : « Laissons, « dit-il, un saint travailler pour un autre saint. »

Faut-il rappeler la modestie, la douceur, la charité envers leurs ennemis, dont firent preuve Bonaven-

ture et Thomas d'Aquin ? Il plaît à Dieu de manifester leur humilité par un contraste. Thomas demande assidûment la grâce de n'exercer jamais aucune charge, ni dans le cloître, ni dans l'Église : sa prière est exaucée. Bonaventure fuit les honneurs, et les honneurs vont à lui. Le suffrage de ses Frères en Religion le place à leur tête ; pendant dix-huit ans, il dirige l'Ordre séraphique avec ce tempérament de force et de suavité dont la sagesse divine nous offre le mélange parfait dans le gouvernement du monde. Il a refusé l'archevêché d'York ; l'injonction formelle du Souverain Pontife lui confère, avec la pourpre romaine, le titre d'évêque d'Albano, l'un des sept suffragants de la Ville éternelle. Les deux nonces, chargés de lui porter les insignes de sa dignité, arrivent au couvent de Mugello, non loin de Florence. Ils trouvent Maître Bonaventure humblement occupé à laver la vaisselle, conformément à la règle de saint François, et ils suspendent le Chapeau à une branche de cornouiller, attendant que le Religieux, ayant achevé sa modeste besogne, vienne, nouveau prince de l'Église, les recevoir avec les honneurs dus à leur rang.

Pour achever un parallèle qui s'impose, il ne reste plus qu'à voir nos saints Docteurs réalisant dans la fin de leur trop courte carrière cette parole des saintes Lettres : *Leurs âmes aimables et belles durant la vie n'ont pas été divisées même en la mort.*

Le Pape Grégoire X a convoqué à Lyon un Concile général, pour remédier aux maux de la Chrétienté. Il a fait un appel spécial au Docteur Angélique. Attaqué par la maladie presque au sortir de

Naples, saint Thomas succombe à l'abbaye de Fossa-Nuova. Saint Bonaventure arrive à Lyon, mais ne paraît à ce Concile, dont il est l'âme, que pour laisser à tous un plus vif regret de sa perte.

Pris d'une défaillance après la quatrième session, et mis dans l'impuissance de communier en viatique, par suite de vomissements continuels, il demande la consolation d'adorer la sainte Eucharistie. L'hostie consacrée est déposée sur son cœur : par un prodige inouï de la toute-puissance divine, elle pénètre dans sa poitrine. Il reçoit l'Extrême-Onction des mains mêmes du Pape, et rend sa belle âme à Dieu, le 14 juillet 1274, quatre mois seulement après son saint ami.

En apprenant cette mort, Grégoire X ne peut retenir ce cri : « Une colonne de la Chrétienté est tombée ; Frère Bonaventure n'est plus ! » Aux obsèques, un Prêcheur, le V. Pierre de Tarentaise, tire des larmes de tous les yeux, en commentant du haut de la chaire ces paroles de l'Ecriture : *Je pleure sur toi, Jonathas, mon frère.* Les restes mortels du cardinal d'Albano sont déposés dans l'église des Cordeliers ; des miracles s'opèrent à son tombeau, et la cité lyonnaise le choisit pour patron. Bientôt mille voix s'élèvent sollicitant pour le serviteur de Dieu l'honneur des autels. Après un procès juridique, Sixte IV, comme lui fils de saint François, l'inscrit au catalogue des saints Confesseurs. Enfin, Sixte-Quint, également Franciscain, le couronne de l'auréole du Docteur, le 14 mai 1587, vingt ans après qu'un pape Dominicain, saint Pie V, a décerné la même gloire à saint Thomas.

Tels furent, dans les nœuds de la plus sainte affection, les rapports du Docteur Angélique avec le Docteur Séraphique, bien dignes l'un et l'autre d'être proposés en exemple à la jeunesse studieuse, et de servir de modèles à ces touchantes amitiés de collège, que le temps n'efface pas, mais qui réclament indispensablement la vertu pour base, et la divine charité pour ciment.



CHAPITRE XIV.

LE DÉFENSEUR DES ORDRES MENDIANTS.

Quis consurget adversus malignantes ?
Ps. XCIII, 16.

Qui se lèvera pour dissiper les complots de l'envie ?

Le Moyen Age, qui vit éclore avec les Croisades les Ordres religieux militaires, assista pareillement à la naissance des Ordres mendiants.

Différentes sectes d'hérétiques, appelés Cathares, Vaudois, Albigeois, Frérots, infestaient alors l'Europe, et, à la faveur d'une apparente austérité de mœurs, semaient parmi les foules des erreurs grossières. Ces faux réformateurs dénonçaient comme un scandale les revenus des églises et les richesses des monastères ; richesses qui étaient moins un gage de la piété, ou de la reconnaissance des peuples pour de réels services, que le fruit de la vie sobre des moines et de leurs travaux d'exploitation. Le faste d'un trop grand nombre de clercs, contrastant avec le détachement affecté de ces hypocrites, discréditait, d'autre part, le ministère de la parole de Dieu. Il fallait donc, tant pour convertir ces fanatiques que pour prémunir les fidèles contre leurs séductions,

des hommes au cœur d'Apôtre et à la vie manifestement pauvre et mortifiée. Telle fut la pensée qui conçut et enfanta les Ordres mendiants.

Ne possédant point de terres, et vivant d'aumônes, les Religieux de ces Ordres s'adonnèrent au soin des âmes ; par l'exercice de la prédication et de la confession, ils devinrent d'utiles auxiliaires pour le clergé séculier, en même temps qu'ils éclairaient l'Église par leur enseignement et par leurs écrits.

Les plus anciens Ordres mendiants : Carmes, Augustins, Frères Prêcheurs et Frères Mineurs, ne tardèrent pas à se concilier l'estime et l'affection des fidèles par leurs vertus et leurs travaux apostoliques. Les Papes leur accordèrent des faveurs spirituelles nombreuses, et les Princes chrétiens une honorable protection. Saint Louis, non content de les assister de ses royales aumônes, admettait parfois à sa table quelques-uns de leurs membres et s'inspirait de leurs conseils. Enfin il plut à Dieu d'illustrer leurs berceaux par une pléiade d'hommes éminents en savoir et en sainteté.

Cette prospérité, ce renom alluma bientôt le feu de l'envie. Des clercs séculiers, d'un mérite inférieur à celui des réguliers, ourdirent contre eux une persécution intestine, au grand scandale des fidèles, et au détriment de la justice non moins que de la charité. Ne nous étonnons point outre mesure de cette conspiration des passions humaines, en des ministres mêmes des autels ; le divin Maître a pris soin de nous apprendre, par une ingénieuse parabole, que l'homme ennemi vient nuitamment semer l'ivraie

parmi le bon grain, dans le champ du Père de famille.

L'opposition qui, dès 1243, avait commencé à gronder sourdement, comme les roulements d'un tonnerre lointain, devint plus retentissante à partir de 1250, sous forme de railleries, chansons injurieuses, libelles diffamatoires, et finit par éclater, avec le fracas de la foudre, en 1255, dans un livre intitulé : *Les périls des derniers temps.*

Ce livre avait pour auteur Guillaume de Saint-Amour, docteur de Paris. On y soutenait que les Religieux mendiants, en laissant de côté le travail des mains, étaient en voie de damnation ; qu'il ne leur était point permis de vivre d'aumônes, et qu'on ne pouvait même leur en donner sans pécher mortellement ; que ni le Pape, ni les Évêques ne pouvaient les admettre à entendre les confessions ou à prêcher, sans l'agrément du clergé paroissial ; enfin qu'ils étaient positivement ces faux prophètes, précurseurs de l'Antechrist, dont parlent les Livres saints.

Sur dix-sept Docteurs que comptait alors l'Université de Paris, quatre seulement adhérèrent à ce pamphlet. C'était une minorité infime ; mais, comme de tout temps l'arrogance d'une poignée d'audacieux a su prévaloir sur la réserve des honnêtes gens, ce groupe hostile, cette réunion d'incendiaires, selon l'expression de Thomas de Cantimpré, déchaîna une foule d'écoliers libertins et désœuvrés, à l'effet de dénigrer les Religieux, et de porter jusqu'aux nues le nouvel écrit.

Sous le couvert des Ordres mendiants en général, l'ouvrage était dirigé contre les Frères Mineurs et

les Frères Prêcheurs. Ces derniers surtout, sans être nommés, étaient désignés si clairement qu'on ne pouvait s'y méprendre.

Les fils de saint Dominique recoururent d'abord à l'assistance divine : des prières publiques furent faites dans les églises de l'Ordre. Mais, se voyant expulsés de leurs chaires d'enseignement, et plus que jamais entravés dans l'exercice de leur saint ministère, ils en appelèrent au Souverain Pontife. De son côté, saint Louis, récemment arrivé de Palestine, dépêcha au Vicaire de Jésus-Christ deux Docteurs, pour lui dénoncer le livre des *Périls des derniers temps*.

Alexandre IV reçut très paternellement les délégués du roi, et nomma pour examiner l'ouvrage une commission de quatre cardinaux. En même temps il chargea le Général des Frères Prêcheurs de le soumettre à l'examen des meilleurs théologiens de son Ordre.

Un Français, Humbert de Romans, gouvernait alors la famille dominicaine ; il manda près de lui Thomas d'Aquin.

Déjà saint Bonaventure et Albert le Grand avaient, sur l'ordre de leurs supérieurs et le désir du Pape, répondu par quelques écrits aux attaques des adversaires ; mais, de l'aveu des contemporains, c'est à l'Ange de l'école qu'échut principalement la gloire d'être le *Défenseur des Ordres mendiants*.

La Cour pontificale se tenait à Anagni, et, selon un usage dont on comprend assez la raison, les Généraux d'Ordres y avaient transféré leur résidence. Frère Thomas, âgé seulement de trente-deux ans,

fut introduit dans le Chapitre où siégeaient les plus graves Pères de l'Ordre, sous la présidence de leur Maître général. « Mon fils, dit le vénérable Humbert, « vous savez dans quel livre infâme sont attaqués « les Religieux, et spécialement ceux de votre Ordre. « C'est à vous que nous confions le soin de venger « l'honneur de vos Frères, et de confondre leurs « ennemis. » Thomas reçut cette honorable commission, avec larmes, et conjura les vénérables Pères de l'assister auprès de Dieu. Lui-même se mit à prier, et parcourut ensuite le livre avec la plus minutieuse attention.

Il eut bientôt reconnu la mauvaise foi de l'auteur et démêlé les erreurs dont ces pages étaient pleines.

Le lendemain, les Religieux étant de nouveau réunis par ordre du Maître général, Frère Thomas, comme inspiré d'en Haut, leur dit : « Mes Pères et « mes Frères, ayez confiance au Dieu qui vous a « appelés à son divin service. J'ai lu le livre accusa- « teur : je l'ai trouvé sans aucun fondement théolo- « gique,et nullement étayé par les autorités qu'il in- « voque. A ce libelle je répondrai, avec le secours « de l'Esprit-Saint, par un ouvrage qui démasque « l'erreur et dévoile le mystère d'iniquité. »

En peu de jours, Thomas d'Aquin eut conçu, ordonné, rédigé le traité : *Contre les adversaires de la vie religieuse.*

Il débute par ces versets du Psalmiste : *Voici, Seigneur, que vos ennemis ont fait grand bruit et que ceux qui vous haïssent ont levé la tête. Ils ont formé contre votre peuple un conseil plein de malice, et conspiré contre vos Saints. Ils ont dit :* « *Venez,*

exterminons-les du milieu des nations, et qu'on ne se souvienne plus à l'avenir du nom d'Israël. »

Après avoir appliqué ce passage aux attaques présentes, il annonce la division de l'ouvrage en trois parties.

Dans la première, saint Thomas explique succinctement l'origine, l'essence, la perfection de la vie religieuse, et les différentes fins pour lesquelles l'Église peut établir ou approuver un Ordre nouveau.

Dans la seconde, d'une assez grande étendue, il répond aux raisons de Guillaume de Saint-Amour et donne le vrai sens des Écritures et des Pères, dont l'adversaire avait voulu s'appuyer.

Pour procéder avec plus de méthode, le saint auteur réduit la matière à six questions principales :

1° Est-il permis aux Religieux d'enseigner ?

2° Peuvent-ils entrer dans un corps de Docteurs séculiers ?

3° Peuvent-ils prêcher et confesser sans avoir charge d'âmes ?

4° Sont-ils obligés de travailler de leurs mains ?

5° Est-il permis aux Religieux de quitter tous leurs biens sans se rien réserver, ni en particulier, ni en commun ?

6° Peuvent-ils vivre des aumônes des fidèles ?

La troisième partie est une réfutation complète de toutes les accusations injurieuses lancées contre les Religieux mendiants. On leur reprochait la pauvreté de leurs habits, les voyages qu'ils entreprenaient pour les besoins du saint ministère, les affaires dont ils se chargeaient quelquefois par charité, leurs observances claustrales et leurs pénitences, la résistance qu'ils oppo-

saient à leurs adversaires, une satisfaction trop marquée pour le succès de leurs travaux, les visites qu'ils faisaient à la cour des princes. Saint Thomas met à jour la malice qui fait retomber sur les nouveau-venus les malheurs prédits pour les derniers temps, et qui essaie de soulever les multitudes contre eux, en les présentant comme des loups rapaces, de faux prophètes, des envoyés ou des précurseurs de l'Antechrist. Il conclut en ces termes : « Par ce que nous venons de dire avec l'aide de la grâce, pour repousser les reproches des méchants, il demeure prouvé qu'il n'y a point de condamnation à craindre pour ceux qui ont l'esprit de Jésus-Christ, et qui vivent, non selon la chair, mais dans la pratique du bien, en portant la croix du Sauveur. Il serait aisé de faire retomber sur nos détracteurs les coups qu'ils veulent nous porter. Mais nous les réservons au jugement de Dieu, leur malice étant assez manifeste par tout ce qu'elle leur a fait vomir de venin, selon cet oracle évangélique : *Comment pouvez-vous proférer de bonnes paroles, mauvais comme vous êtes ? Car la bouche parle de l'abondance du cœur*. Si quelqu'un refuse de participer à leur iniquité, il sera un vase d'honneur, sanctifié, propre au service de Dieu, et préparé pour toute sorte de bonnes œuvres. Quant à ceux qui consentent à leur dérèglement, et suivent en aveugles ces maîtres aveugles, ils tomberont avec eux dans la fosse. Afin de nous en préserver, il suffira de remarquer ce que nous avons dit, avec le secours du Seigneur, auquel soit honneur et action de grâces dans les siècles des siècles. »

Ce livre, observe un ancien auteur, semble moins une production de l'esprit humain, que l'œuvre du

Saint-Esprit remise à l'Angélique Docteur par la droite du Très-Haut. « Il a toujours passé, dit Fleury, pour l'apologie la plus parfaite des Ordres religieux. »

Ajoutons une simple réflexion : que de préjugés répandus encore aujourd'hui contre la vie religieuse s'évanouiraient infailliblement, et que de haines gratuites tomberaient d'elles-mêmes, si l'on prenait soin de consulter loyalement ce traité magistral !

On entrevoit sans peine quelle fut l'issue du procès. Le livre de saint Thomas, présenté au Souverain Pontife, acheva de porter la conviction dans son esprit. Mais, avant de rendre son arrêt, le Chef de la famille chrétienne, en père équitable et en juge impartial, voulut entendre les parties. Guillaume de Saint-Amour et ses défenseurs essayèrent de soutenir leurs propositions; les réponses des Docteurs orthodoxes achevèrent de mettre la vérité en pleine lumière. Le libelle, déclaré inique, criminel, exécrable, fut livré aux flammes sur la place publique d'Anagni, et eut plus tard à Paris un pareil sort devant la multitude universitaire.

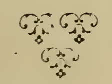
En même temps, Alexandre IV expédia une Bulle qui ordonnait à quiconque aurait un exemplaire de l'ouvrage condamné, de le brûler dans les huit jours, et cela sous peine d'excommunication. Peu après, le même Pontife adressa une lettre aux Prélats français, pour assurer contre quelques récalcitrants l'exécution de son décret.

Des quatre docteurs qui s'étaient montrés les plus chauds partisans de Guillaume, deux se rétractèrent sincèrement, et devinrent amis des Religieux, au point de choisir l'église des Frères Prêcheurs pour le lieu de

leur sépulture. Il s'appelaient Chrétien de Beauvais et Laurent d'Angleterre.

Quant à l'auteur des *Périls des derniers temps*, source de tout le mal, il s'obstina dans son erreur et fut, par ordre du Pape, dépouillé de son canonicat, dépossédé de sa chaire, et enfin banni du royaume. Il se retira, croit-on, à Saint-Amour, lieu de sa naissance, en Bourgogne, et y mourut dans l'obscurité et l'oubli.

L'Ange de l'école, plus humble que jamais, après sa victoire divinement obtenue, revint en France ; sa récompense devant les hommes fut d'être admis, l'année suivante, au grade de Docteur de l'Université de Paris, fait que nous avons dû rapporter plus haut pour l'enchaînement du récit.





CHAPITRE XV.

LA LUMIÈRE DE L'ÉGLISE MILITANTE ; L'ANGE EXTERMINATEUR DES HÉRÉSIES.

Illuminans tu mirabiliter à montibus æternis, turbati sunt omnes insipientes corde. Ps. LXXV, 4.

Des montagnes éternelles vous versez des torrents de lumière, et le trouble a saisi tous les insensés.

PARFOIS il arrive qu'après un radieux lever, le soleil disparaît tout à coup sous une épaisse brume ou de sombres nuages. Mais, en parvenant à son midi, il dissipe toute obscurité jalouse, et, brillant désormais dans un ciel sans tache, remplit jusqu'à son coucher l'univers de ses feux. Tel nous apparaît le Docteur Angélique, au point où nous en sommes de son histoire. Il vient d'atteindre « la plénitude de l'âge du Christ » : il est dans ses trente-trois ans. Le rayonnement de son génie, voilé d'abord par son humilité, puis arrêté quelque temps par les ombres de la malice humaine, se dégage et prend tout son éclat. Nouveau soleil au firmament de l'Église, Thomas d'Aquin dissipe les vapeurs malsaines, et chasse toutes ténèbres devant lui.

Ici la métaphore n'a rien d'outré. Le soleil est en

effet le symbole que la postérité lui a donné, et que l'iconographie place sur sa poitrine. Bien plus, la liturgie sacrée autorise ce rapprochement, et met sur nos lèvres, dans l'office propre du Saint, la strophe suivante :

> Joyeux de cœurs et de visages,
> Chantons un triomphe si beau !
> De l'erreur ont fui les nuages,
> Aux rayons d'un soleil nouveau.

Pendant une période de vingt années, saint Thomas est, à la lettre, suivant la parole d'Albert le Grand, la *Lumière de l'Église militante ;* il est encore, et sera toujours, au témoignage du Pape Paul V, l'*Ange exterminateur des hérésies*. C'est donc avec raison que l'Art chrétien, s'emparant de cette pensée, le représente sous la figure d'un Chérubin, d'une main tenant l'Eucharistie, de l'autre brandissant un glaive flamboyant pour en frapper sans pitié les hérésies abattues.

Après le livre des *Périls*, le Saint-Siège eut à condamner un autre écrit, l'*Évangile éternel*, composé par un auteur anonyme, d'après la doctrine erronée de l'abbé Joachim, fondateur, au siècle précédent, du monastère de Fiora, en Calabre.

Ce livre partageait la durée du monde en trois états : le premier, sous l'Ancien Testament, avait été le règne du Père Éternel ; le second était le règne de Jésus-Christ ; le troisième, le plus parfait de tous, devait être le règne du Saint-Esprit, sur le point de commencer.

La vie contemplative pure allait remplacer la vie active, et une Église toute spirituelle succéder à l'Église

visible. La conséquence pratique de cette doctrine était l'abrogation prochaine des institutions de Jésus-Christ, en présence d'un nouveau sacerdoce, de nouveaux sacrements, d'une nouvelle morale.

L'Angélique Docteur exerça son zèle contre ces fanatiques, appelés plus tard *Fratricelles* et *Béguins*. Après avoir opposé à leurs rêveries les vérités catholiques, il prouve péremptoirement que la Loi de grâce est l'état par excellence, établi par Jésus-Christ pour préparer la gloire de l'éternité, et qu'il n'y aura jamais d'autre Évangile.

Sur divers points de l'Europe chrétienne, et spécialement dans la haute Italie, restaient encore des traces de manichéisme. Cette hérésie remontait au IIIe siècle, et admettait deux principes éternels : l'un bon, créateur des substances invisibles ; l'autre mauvais, créateur des choses sensibles, par conséquent de la terre, des cieux, du corps humain. Peu d'années auparavant, un fils de saint Dominique, Pierre de Vérone, travaillant en Lombardie à l'extinction de cette erreur, était tombé sous le glaive d'un sicaire, et l'on avait vu le saint martyr tremper son doigt dans le sang de sa blessure, et tracer sur le sol sa profession de foi catholique : « *Je crois en un seul Dieu, créateur du ciel et de la* « *terre.* »

Pour venir en aide à ses Frères, qui continuaient avec plus d'ardeur que jamais la lutte contre le manichéisme, saint Thomas employa son génie à trouver des arguments capables de convaincre et d'éclairer les hérétiques.

Or, dans le temps que son esprit était absorbé par ces questions, dînant un jour à la table de saint Louis,

avec le Prieur de Saint-Jacques, il lui arriva tout à coup de frapper du poing, en s'écriant : « *Argument péremptoire contre les Manichéens !* » Son supérieur, mortifié d'un tel oubli en pareille circonstance, le tira par son habit pour le faire revenir de sa distraction. L'humble Religieux se confondit en excuses ; mais le pieux roi, loin de se croire offensé, loua bien haut son zèle pour l'honneur de Dieu et voulut qu'un secrétaire notât, sans tarder, un si précieux argument.

Au delà des Pyrénées, dans les provinces reconquises sur les Maures par les rois de Castille et d'Aragon, le savant canoniste Raymond de Pennafort travaillait avec succès à la conversion des Musulmans et des Juifs. Convaincu de l'utilité d'un écrit opposé aux erreurs et aux superstitions des infidèles, il recourut à son Frère Thomas d'Aquin, et fit appuyer sa demande par le Maître de l'Ordre, Humbert de Romans.

Notre Docteur répondit par la *Somme philosophique* ou *Somme contre les Gentils*, chef-d'œuvre trop peu lu, servant en réalité d'introduction et d'explication à la *Somme théologique*, dont la splendeur seule éclipse l'éclat de la première.

Divisée en quatre livres, la *Somme contre les Gentils* est une démonstration complète du Christianisme : Dieu, ses attributs et ses opérations ; l'homme, sa chute, sa réparation : l'Eglise, les destinées de l'âme et du corps, l'état définitif du monde : tout y est passé en revue, et exposé principalement d'après la raison, et avec des arguments dirigés contre les erreurs orientales.

A la même époque, vivait un philosophe, nommé

Averroës, fils d'un médecin arabe, chrétien en apparence, mais pratiquement athée. A son jugement, la religion chrétienne était *une religion impossible*, à cause du mystère de l'Eucharistie; le judaïsme, *une religion d'enfants*, à cause de ses observances légales, et le mahométisme, qui ne regarde que le plaisir des sens, *une religion de pourceaux*. On pouvait juger de ses véritables sentiments par cette formule qu'il répétait souvent : « *Que mon âme meure de la mort des Philosophes.* »

Ce prétendu disciple d'Aristote soutenait l'opinion insensée d'une intelligence unique existant dans l'univers, et dont les âmes individuelles n'étaient, au fond, que des modifications ou des manifestations diverses. Un tel système favorisait les passions humaines, et attaquait la vertu des Saints, en laissant conclure qu'il n'y avait aucune différence dans les mérites. C'est ainsi que raisonnaient des gens peu éclairés, et qu'on vit à Paris un soldat condamné à mort pour ses crimes, refuser l'assistance du prêtre, en disant : « Si l'âme de saint Pierre est sauvée, la mienne le sera pareillement, car n'ayant qu'un même esprit, nous ne devons avoir qu'une même fin. »

Contre cette doctrine perverse, l'Ange de l'école composa le traité de l'*Unité de l'intelligence, en réponse aux Averroïstes* : merveilleux ouvrage, dit un auteur, dans lequel, après avoir exposé les preuves fournies par la raison et par la foi, saint Thomas renverse le système de l'adversaire par les paroles mêmes d'Aristote, qu'Averroës avait mal comprises, et il démontre l'individualité de l'âme et sa responsabilité morale.

Tandis que notre grand Docteur foudroyait une à une les erreurs de son temps, il éclairait l'Eglise par de lumineux écrits sur le dogme, la morale, le sens des Ecritures.

Il donnait de pieuses et savantes explications de *l'Oraison Dominicale*, de la *Salutation Angélique*, du *Symbole des Apôtres*; des expositions sur *la Foi*, *le Décalogue*, *le Précepte de l'amour de Dieu et du prochain*, *les Sacrements*; des traités sur divers ouvrages de *Boëce*, sur le livre *des Noms divins*, sur *les Vices et les Vertus*; des commentaires sur *la Genèse*, *Job*, *les Psaumes*, *Isaïe*, *Jérémie*, *Daniel*, *les Evangiles de saint Matthieu et de saint Jean*, *les Epîtres de saint Paul*.

A Frère Réginald, son compagnon intime et son confesseur, il dédie sous le titre modeste de *Compendium*, *Résumé de Théologie*, un ouvrage qui ne comprend pas moins de deux cent cinquante-six chapitres; à bon nombre de personnes, ecclésiastiques, religieuses ou séculières, parfois de très haut rang, qui lui ont proposé leurs doutes ou l'ont consulté sur les sujets les plus variés, il répond par des *Opuscules*, dont plusieurs offrent la matière de trente et quarante pages in-folio. Citons les traités *de la Pensée*; *de la Différence entre la parole divine et la parole humaine*; *des Substances séparées*, *ou de la Nature des Anges*; les traités : *des Sorts*; *des Astres*; *de l'Éternité*; *du Destin*; *de l'Essence de la matière et de ses dimensions*; *du Mélange des éléments*; *des Secrets de la nature*; *du Mouvement du cœur*; *du Gouvernement des Princes*; *de la Perfection de la vie spirituelle*; le traité *Contre la doctrine blâmable de ceux qui veulent*

empêcher l'entrée en Religion, et bien d'autres, dont le dénombrement nous entraînerait trop loin.

Par ordre du Pape Urbain IV, et en vue de préparer la réunion de l'Église grecque à l'Église latine, saint Thomas composa le traité *Contre les erreurs des Grecs*.

Dans cet ouvrage, il se montre semblable à un habile capitaine, qui, méditant un plan d'attaque, considère les moyens de défense de son ennemi, pour le combattre avec la même tactique et des armes pareilles. Notre intrépide athlète de la vérité oppose à ses adversaires l'autorité même de leurs anciens docteurs, et les convainc de schisme et d'hérésie par les témoignages des Athanase, des Basile, des Grégoire de Nazianze et Grégoire de Nysse, des Cyrille, des Ephrem et des Chrysostome. On comprend quelle impression dut produire un écrit de cette nature, et comment il devint un arsenal pour les Docteurs catholiques dans leurs disputes avec les Orientaux, aux Conciles de Lyon et de Florence, et jusqu'au sein de Constantinople, où, dans deux discussions publiques, le savant Dominicain Barthélemy de Florence confondit Marc d'Éphèse, lequel en mourut de honte et de chagrin.

Saint Thomas couronna son œuvre de polémique, en écrivant, à la prière du Chantre de l'Église d'Antioche, un nouveau traité *Contre les Grecs, les Arméniens et les Sarrasins*.

Tandis qu'il enseignait à Paris, surgit dans les écoles une controverse demeurée célèbre au sujet des *accidents eucharistiques*, c'est-à-dire des espèces du pain et du vin après la consécration. Ces accidents

subsistent-ils réellement, sans substance pour les supporter, ou n'y a-t-il qu'illusion des sens ?

Sur cette question, les Docteurs parisiens étaient fort divisés. Après bien des discussions et des conférences, où toutes les subtilités scolastiques avaient été épuisées sans résultat, ils convinrent de consulter Maître Thomas, et de s'en tenir à sa décision. Ils avaient remarqué qu'en d'autres questions épineuses, le savant professeur atteignait la vérité plus sûrement et l'exposait avec plus de clarté qu'aucun autre.

Ce choix révélait une distinction bien flatteuse ; mais notre Religieux avait une humilité trop profonde pour s'arrêter à cette pensée.

Il chercha dans la prière et le jeûne les lumières dont il avait besoin pour ne rien avancer qui ne fût entièrement conforme à la foi. Puis, ayant pris connaissance de ce qui avait été écrit sur la matière, et s'étant recueilli en lui-même, il se mit à formuler son propre sentiment.

D'abord il distingue entre l'*être naturel* du corps de Jésus-Christ, assis dans la gloire, à la droite du Père, et l'*être sacramentel* de ce même corps, présent partout où se trouvent des espèces consacrées. De là il conclut à la *réalité* des apparences ou accidents eucharistiques, c'est-à-dire de la quantité, de la forme, de la couleur, de la saveur du pain et du vin, bien que *toute la substance* du pain et du vin ait été changée en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ. C'est là le grand miracle que l'Église appelle *transsubstantiation*.

Toutefois, notre saint Docteur ne voulut pas prendre sur lui de proposer sa doctrine comme règle d'ensei-

gnement dans l'école, sans avoir consulté Celui qui était l'objet même de la question. Il s'approche de l'autel, y dépose son cahier, comme un disciple présente son travail à son maître, et, les mains élevées vers le crucifix, il fait cette prière : « Seigneur Jésus, « véritablement présent dans ce Sacrement admi- « rable, et auteur des merveilles qui y sont renfermées, « de vous seul j'attends la connaissance de la vérité « que je dois enseigner aux autres. C'est pourquoi, je « vous en supplie très humblement, si mes sentiments « contenus en ces feuilles sont l'expression de la vérité, « accordez-moi de les faire clairement entendre. Si, au « contraire, j'ai écrit quelque chose qui soit en oppo- « sition avec la foi et la réalité de cet adorable mys- « tère, ne me laissez pas aller plus avant, et dire rien « de préjudiciable à la doctrine catholique. »

Pendant que le saint Docteur priait ainsi, son compagnon et plusieurs Frères qui l'observaient virent tout à coup Jésus-Christ se placer sur le cahier, en face de saint Thomas, et lui adresser cette parole : « Oui, « Thomas, tu as bien écrit du Sacrement de mon « corps et de mon sang ; tu as résolu et traité cette « question, autant qu'elle peut être comprise en cette « vie par une intelligence humaine. » La vision disparut ; mais le Saint, poursuivant son oraison, tomba dans un ravissement, durant lequel il fut soulevé de terre à la hauteur d'une coudée, par l'attraction de la divine Bonté.

A l'annonce de ce prodige, le Prieur du couvent et d'autres Religieux accoururent ; ils purent de leurs yeux constater le miracle, et en rendre témoignage.

Assuré désormais de l'exactitude de ses conclusions, Thomas d'Aquin les proposa en présence des Maîtres de l'Université, qui les accueillirent avec pleine déférence et entière satisfaction.



CHAPITRE XVI.

LE CHANTRE DE LA DIVINE EUCHARISTIE.

Egregius Psaltes Israël.
II Reg. XXIII, 1.

Il chanta les plus belles hymnes d'Israël.

Par la manifestation glorieuse dont on vient de lire le récit, il demeure avéré qu'une grâce toute particulière préparait le Docteur Angélique à traiter le Mystère de l'amour, et à devenir *le Chantre de la divine Eucharistie.*

L'an 1264, à Orviéto, le pape Urbain IV immortalisait son pontificat par l'institution de la fête du Très-Saint-Sacrement.

Outre la nécessité de confondre des hérétiques dont les blasphèmes attaquaient spécialement, depuis deux siècles, la présence eucharistique du Sauveur, trois causes influèrent sur la détermination du Vicaire de Jésus-Christ :

La première fut l'occurrence de plusieurs miracles relatifs à la sainte Eucharistie.

Au temps où les Maures désolaient le royaume de Valence, six officiers de l'armée chrétienne voulurent, avant de livrer bataille, recevoir le Pain des forts. Pen-

dant qu'ils entendaient dévotement la Messe, les trompettes sonnèrent l'alarme, et nos braves capitaines de sortir en toute hâte pour se mettre à la tête de leurs troupes. Quelques heures après, ils revinrent, en possession de la victoire, et le prêtre, pour satisfaire leur piété, se mit à déployer le corporal dans lequel il avait serré les saintes hosties. Grande fut sa surprise de les trouver ensanglantées et tellement adhérentes au corporal qu'il ne put les détacher. Le camp était à égale distance de plusieurs églises. Comme on ne savait dans laquelle conserver le linge sacré, objet du miracle, on le plaça sur une mule, la laissant aller où la Providence la conduirait. La mule s'en vint droit à Daroca, et entrant dans la cour de l'hôpital, fléchit les genoux et expira, comme étant incapable désormais de servir à un usage profane.

La Sainte-Chapelle, à Paris, fut le théâtre d'un miracle plus célèbre.

Un jour de l'année 1258, à l'Elévation, on aperçut, au lieu de l'hostie, l'Enfant-Dieu, ravissant de beauté et tout éclatant de lumière. Le prêtre, tremblant d'émotion, n'osait baisser les mains, de crainte de voir l'apparition s'évanouir. On lui soutint les bras, afin que le roi saint Louis, dont le palais attenait à la Sainte-Chapelle, pût venir contempler le prodige. Mais le Saint s'y refusa, en disant : « Que ceux qui « ne croient pas à la présence réelle de Jésus-Christ « aillent voir ce miracle. Quant à moi, je n'ai pas « besoin d'un tel témoignage pour affermir ma foi. »

Un troisième miracle, arrivé à Bolsena, ville de l'Etat pontifical, eut plus de retentissement encore.

Un prêtre, célébrant dans l'église de Sainte-Christine,

eut après la consécration un doute sur la présence de Jésus-Christ. Tout à coup le vin consacré prend la forme et la couleur du sang, il bouillonne, s'élance par-dessus les bords du calice, couvre le corporal de larges taches de sang, et tombe jusque sur les dalles du marche pied de l'autel. Le prêtre s'enfuit épouvanté. Il raconte le fait, on accourt, on prévient le Souverain Pontife, qui était alors non loin de là, à Orviéto. Le Pape envoie un Légat et plusieurs prélats pour constater le prodige ; dans une procession solennelle on apporte à la cathédrale d'Orviéto ce corporal divinement ensanglanté, que l'on y vénère encore aujourd'hui.

L'institution de la fête du Très-Saint-Sacrement semblait déjà provoquée par ces faits merveilleux ; elle avait toutefois une raison plus profonde dans le cœur d'Urbain IV.

N'étant encore qu'archidiacre de Liège, Jacques Pantaléon avait connu particulièrement une Religieuse Bénédictine Hospitalière du couvent du Mont-Cornillon ; elle se nommait Julienne.

Cette sainte fille avait eu toute sa vie une dévotion singulière au Saint-Sacrement, et dès l'âge de seize ans, chaque fois qu'elle se mettait en oraison, il lui semblait voir la lune en son plein, mais échancrée dans une partie de son disque. Après de longs efforts pour écarter ce qu'elle croyait être une illusion du tentateur, Julienne pria Dieu de lui donner le sens de cette vision. Il lui fut révélé que cette lune mystérieuse représentait l'Église, à laquelle manquait une fête pour honorer le Corps du Seigneur. En même temps lui était intimé l'ordre de faire connaître au monde les

divines volontés. Vingt ans s'écoulèrent sans que l'humble vierge pût s'y résoudre. Elle s'ouvrit enfin à Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin-du-Mont, homme d'une rare vertu. Celui-ci en conféra sans délai avec l'archidiacre et plusieurs doctes théologiens, parmi lesquels se trouvaient Hugues de Saint-Cher, alors Provincial des Frères Prêcheurs, et trois autres Dominicains, professeurs à Liège. Tous furent d'avis qu'il était juste et utile de rendre de nouveaux hommages au très auguste Mémorial de la Passion du Sauveur.

Comme toutes les œuvres divines, le projet rencontra des contradictions sans nombre, jusqu'au sein du clergé. On traita la Sainte de visionnaire et de fausse dévote ; on trouvait plus que suffisante la mémoire de l'institution eucharistique, qui se fait chaque année le Jeudi Saint, et chaque jour dans l'action même du divin Sacrifice. Mais l'évêque Robert de Torote en jugea autrement, et, par décret synodal ordonna, pour tout son diocèse, le jeudi après la *Sainte Trinité,* la célébration annuelle d'une fête en l'honneur du Saint Sacrement, avec abstention d'œuvres serviles et jeûne préparatoire.

La mort le surprit avant que son ordonnance fût mise à exécution ; et seuls les Chanoines de Saint-Martin commencèrent, en 1247, à célébrer la fête du *Corps du Seigneur.* L'office en avait été composé, à la prière de la bienheureuse Julienne, par un jeune Religieux de son Ordre, nommé Jean, d'une science assez commune, mais d'une grande vertu.

Cinq ans après, Hugues de Saint-Cher, devenu cardinal, et Légat du Saint-Siège pour l'Allemagne et les Pays-Bas, fut appelé à Liège par les devoirs de sa

charge. On était aux jours consacrés à honorer le Corps du Seigneur. Il voulut donner l'exemple, en célébrant avec solennité la Messe du Saint-Sacrement, et il y prêcha. Ensuite, il adressa une lettre aux évêques et aux fidèles de sa Légation, pour ordonner la célébration annuelle de la nouvelle fête.

Julienne n'eut pas la joie de voir la pleine extension d'une œuvre qu'elle avait tant à cœur; elle mourut, mais en laissant comme confidente de ses pensées une recluse, nommée Ève, connue elle aussi du Pape Urbain. Sous le nom de recluses, le Moyen Age désignait de pieuses femmes qui, par un motif de pénitence ou de dévotion, s'enfermaient pour le reste de leurs jours dans une excavation, qu'on murait ensuite, à l'exception d'un étroit soupirail par lequel elles recevaient la lumière et la nourriture.

Apprenant l'exaltation de l'ancien archidiacre au trône pontifical, Ève obtint, sur les instances des Chanoines de Saint-Martin, que le successeur de Robert, Henri de Gueldres, sollicitât du Pape la célébration de la fête du Saint-Sacrement dans l'Église universelle.

La demande parvint au Vicaire de Jésus-Christ presque en même temps qu'avait lieu le miracle de Bolsena, et qu'une puissante intervention allait, selon de graves auteurs, être la troisième cause déterminante des résolutions du Pontife. Cette intervention n'était autre que celle de saint Thomas lui-même.

Voici ce que porte un vieux manuscrit : « Saint Thomas ayant, par ordre du Pape Urbain IV, composé sur les Evangiles un commentaire intitulé *la Chaîne d'Or*, le Pontife lui offrit pour récompense un évêché. Mais il

ne voulut pas l'accepter, et pria seulement le Pape d'instituer la *Fête du Corps du Seigneur*, en l'honneur de Jésus-Christ, et comme prix de son travail. Ce qui fut fait, et le saint Docteur composa cet Office admirable que l'on récite par toute l'Eglise. D'où l'on peut dire en vérité que la fête du Saint-Sacrement est la fête de saint Thomas et des Frères Prêcheurs. »

Cette dernière conclusion cessera de paraître suspecte de partialité, quand on saura comment, en dehors même de l'influence du Docteur Angélique, l'Ordre de Saint-Dominique a su rendre cette fête particulièrement sienne. Nous avons vu plusieurs de ses Docteurs approuver le pieux projet, et son premier Cardinal étendre, avant tout autre, au delà des bornes d'un simple diocèse, la touchante solennité. En inscrivant à son cycle liturgique la fête du *Corps du Seigneur*, l'Ordre de Saint-Dominique lui a donné un rang égal à celui des fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte. Renchérissant même sur la liturgie romaine, qui, durant l'Octave, exclut seulement les fêtes du rit semi-double ou d'un rit inférieur, la liturgie dominicaine rejette toute autre fête que celles de saint Jean-Baptiste et des bienheureux Apôtres Pierre et Paul, si elles tombent dans cette octave, qui est *solennissime*. Enfin, pour ne rien omettre d'important, citons encore un témoignage de haute valeur.

Dans une Constitution Apostolique, le Pape Benoît XIII, après avoir rappelé que « le très illustre fils du bienheureux Dominique, Frère Thomas d'Aquin, a, par des hymnes et des cantiques *incomparables et presque divins*, exalté et éternisé dans l'Eglise catholique la gloire du Très-Saint-Sacrement », recom-

mande « un Ordre qui a tant mérité pour son zèle à propager et accroître le culte rendu au Corps du Seigneur ».

Ce fut le 8 septembre 1264 que le Saint-Père signa la bulle *Transiturus* ; et pour exciter la piété des fidèles, il ouvrit le trésor des indulgences en faveur de ceux qui assisteraient dévotement à la Messe et aux différentes Heures canoniales de la Fête et de son Octave. Il n'est point question de la Procession, qui ne s'établit en effet qu'au siècle suivant.

Le Pape adressa sa bulle expressément à Eve, la pieuse recluse, avec une lettre de sa main, dans laquelle on lisait ces mots : « Nous vous envoyons le cahier qui contient l'Office de la fête, et nous voulons que vous en laissiez prendre copie à toutes les personnes qui le désireront. » Cet Office était celui qu'il avait fait composer par saint Thomas. Les auteurs ecclésiastiques remarquent que l'Eglise de Liège abandonna aussitôt les formules liturgiques dont elle se servait, et rivalisa dès lors avec toutes les églises du monde pour ne chanter à l'avenir que l'Office composé par saint Thomas. « Il était juste, dit Antoine de Warthe, historien de l'Ordre de Cîteaux, que ce fût le Docteur Angélique qui nous apprît les merveilles et nous expliquât la vertu divine du Pain des Anges. »

Denys le Chartreux et quelques historiens après lui avancent que Urbain IV avait donné commission séparément à saint Thomas et à saint Bonaventure de travailler sur le même sujet, et qu'à la lecture que fit de son œuvre notre saint Docteur, saint Bonaventure, ravi d'admiration et inondé de larmes, déchira une à une les pages de son manuscrit.

C'est là, selon toute apparence, une légende, dont la gloire de saint Thomas n'a nul besoin.

Que le Docteur Séraphique, dont l'âme toute suave se fondait au feu de l'amour divin, n'ait pu retenir ses larmes devant un tel chef-d'œuvre, rien n'est plus vraisemblable ; mais l'hommage rendu par lui, dans cette circonstance, à son illustre ami, n'est-il pas suffisant ? Comment d'ailleurs accorder cette opinion, dont la première trace ne s'aperçoit qu'après plus de cent cinquante ans, avec le témoignage positif des contemporains, qui se bornent à attribuer à saint Thomas l'office publié sous son nom ?

L'admiration qui accueillit dès son apparition ce monument impérissable à la gloire de la sainte Eucharistie, n'a cessé de grandir avec les siècles, et un simple coup d'œil sur la contexture de ses parties suffit pour découvrir l'empreinte du génie, inspiré par la piété la plus tendre.

Les *Antiennes* sont une appropriation d'un verset des psaumes à la divine Eucharistie, sauf la dernière de toutes, l'*O Sacrum Convivium*, qui « est un cri prolongé de reconnaissance pour le banquet sacré de l'union divine, mémorial vivant des souffrances du Sauveur, où l'homme est rempli de grâce en son âme, et reçoit dans son corps même le gage de la gloire future ».

Les *Répons* offrent un parallélisme saisissant entre l'Ancien et le Nouveau Testament, entre l'oracle des Prophètes et la parole du Christ, promettant ou donnant le pain qui est son Corps, et le vin qui est son Sang. En regard de l'Agneau figuratif des Hébreux, le Docteur Angélique met le *Christ immolé*, *notre véri-*

table Pâque ; à la manne du désert, il oppose l'aliment céleste *qui donne la vie au monde ;* au pain qui réconforte le prophète Elie dans sa marche vers Horeb, le *Pain des Anges, devenu nourriture de l'homme voyageur.*

Les *Hymnes*, presque divines, au jugement d'un Pape, sont à peu près les seules auxquelles Urbain VIII, dans sa réforme liturgique, défendit de toucher, à cause de leur perfection et du respect dû à leur auteur. Le *Pange lingua* résume le mystère de la foi dans une doctrine profonde et concise. C'est l'hymne que l'Eglise choisit de préférence pour chanter le divin Sacrement. « Dans le *Sacris Solemniis* se déroule en noble poésie le récit de la dernière Cène, et l'énoncé des grands biens conférés à la terre en cette nuit précieuse », qui nous procura l'Eucharistie. L'hymne des Laudes est célèbre par l'admirable strophe, la quatrième, qui résume si complètement dans sa brièveté gracieuse le mystère du Christ-Jésus, *compagnon, nourriture, rançon* et *récompense* de l'homme. Le poète du Bréviaire de Paris, Santeuil, en témoignait tant d'admiration, qu'il aurait, disait-il, donné volontiers pour elle toutes ses compositions liturgiques. Que dire enfin de la Prose ou Séquence *Lauda Sion ?* Là, dans une succession de strophes magistrales, l'exposition substantielle du dogme le plus consolant fait suite aux élans d'un enthousiasme vraiment lyrique, et ne s'arrête qu'en face de l'adoration et de l'humble prière.

Tel est l'Office dont l'Ange de l'École a enrichi la liturgie sacrée. Avant de le porter au Pape, il le déposa devant le saint Tabernacle, et le Christ, renouvelant le miracle fait au sujet des *Accidents eucharistiques,*

rendit une seconde fois témoignage à son Docteur. On vénère encore dans l'église de Saint-Dominique, à Orviéto, le Crucifix qui prit la parole, en cette circonstance mémorable

Une remarque trouve ici sa place. Ces hymnes, ces antiennes, ces psaumes, ces répons ne prêtent pas seulement leur utile concours à la solennité des divins Offices; mais ils fournissent encore aux fidèles, pour l'adoration silencieuse du Très-Saint-Sacrement, « le meilleur thème de contemplation qui puisse éclairer leurs intelligences et embraser leurs cœurs ».

Aussi adhérons-nous pleinement à l'invitation adressée aux fidèles par le continuateur de l'*Année liturgique*, auquel appartiennent plusieurs des réflexions et citations qui précèdent : « Durant les heures fortunées qu'un industrieux amour saura dérober aux occupations ordinaires, qu'ils choisissent donc de préférence l'expression de leurs sentiments dans les formules consacrées par l'Église elle-même, sous l'inspiration de saint Thomas, à chanter l'Époux en son divin banquet : non seulement ils y trouveront la poésie, la doctrine et la grâce, habituelle parure de l'Épouse en présence du Bien-Aimé ; mais ils auront fait vite aussi l'heureuse expérience que, comme le mets céleste lui-même, ces formules sanctifiées se prêtent à toutes les âmes, et deviennent en chaque bouche l'expression la plus opportune et la plus vive des besoins et désirs de tous. »

Sublime destinée faite par la Providence à l'œuvre de saint Thomas ! Ce n'est pas assez que chaque année, au retour de la *Fête du Corps du Seigneur*, retentissent dans nos cathédrales, comme dans nos

églises de hameaux, les hymnes incomparables dont il est l'auteur. Ce n'est pas assez que leur chant triomphal, associé à une pluie de roses et à des nuages d'encens, marque, à travers les rues de la grande cité, et sur les chemins ombragés de l'humble village, le cortège pacifique du Roi des rois ; chaque semaine, ou, pour mieux dire, chaque jour, quand l'Hostie sainte sort du tabernacle pour recevoir les adorations de la foule et pour la bénir, elle est saluée par deux des plus magnifiques strophes du Docteur Angélique. Ainsi en sera-t-il toujours. Aussi longtemps que durera le monde, jusqu'à l'heure solennelle où le dernier prêtre, quittant la terre, emportera dans sa poitrine la dernière hostie, saint Thomas d'Aquin, nouveau David, *illustre chantre d'Israël*, restera, au sein de l'Eglise catholique, le *Chantre immortel de la divine Eucharistie !*





CHAPITRE XVII.

DERNIÈRE PÉRIODE D'ENSEIGNEMENT.

Illuminans per omnia respexit.
ECCLI. XLII, 16.

Dans sa course lumineuse, son regard a tout pénétré à fond.

TROIS contrées de l'Europe avaient été marquées de Dieu, pour servir tour à tour de théâtre au rôle providentiel du Docteur Angélique.

L'Italie lui avait donné naissance, et, après l'avoir initié aux lettres humaines et engendré à la vie religieuse, l'avait vu s'éloigner, en possession d'une vocation vaillamment défendue.

L'Allemagne avait assisté à la manifestation de son génie, et, quelques années plus tard, avait entendu de nouveau *les doctes mugissements du Bœuf de Sicile.*

La France lui était devenue comme une seconde patrie. Jeune étudiant, elle lui avait ouvert les bras; elle l'avait acclamé professeur au collège de Saint-Jacques, docteur en la première Université du monde, l'oracle d'une foule prodigieuse de disciples, l'arbitre des maîtres eux-mêmes, et la lumière de l'Europe chrétienne, sur laquelle, sans quitter les principaux foyers universitaires, il avait projeté les rayons de la vérité.

Saint Thomas devait encore, il est vrai, poser le pied sur le sol anglais, mais pour quelques jours à peine; et l'Italie, sa patrie, allait recueillir ses enseignements, pendant la dernière période de cette trop courte carrière.

Alexandre IV étant mort, le Patriarche de Jérusalem, ancien archidiacre de Liège, fut élevé à la papauté, et prit le nom d'Urbain IV. Dès le commencement de son pontificat, il voulut que Frère Thomas vînt résider près de lui, afin d'être à même de rendre à l'Eglise de plus importants services. Docile à cet appel, notre saint Docteur quitta Paris, et arriva dans la Ville éternelle. Là, il acheva quelques-uns des traités commencés en France, et mit la main à plusieurs nouveaux écrits, dont il a été fait mention au quinzième chapitre.

Le Saint-Père lui demanda un commentaire sur les Evangiles. Saint Thomas composa la *Chaîne d'Or*, œuvre miraculeuse, selon Guillaume de Tocco; œuvre plus resplendissante que le soleil, au jugement du cardinal Bellarmin.

Dans cet ouvrage, d'une érudition prodigieuse, l'auteur a réuni tout ce qui a été dit de plus sublime et de plus édifiant dans une infinité de volumes, par les saints interprètes grecs et latins. « Il parle avec tous, dit un biographe; tous parlent et s'expliquent par lui. » Les textes sont rapportés dans un si bel ordre qu'ils semblent émaner d'une seule et même pensée.

« Il a plu à Votre Sainteté, dit-il lui-même dans son Epître dédicatoire au Pape Urbain, de me confier le soin d'expliquer l'Evangile de saint Matthieu; je me suis appliqué à ce travail, et j'ai recueilli de nombreux passages des Pères. Mon intention a été non seule-

ment de faire ressortir le sens littéral, mais d'exposer le sens mystique, de réfuter l'erreur et de prouver la vérité. »

Le Souverain Pontife fut tellement ravi de ce commentaire, d'un genre tout nouveau, qu'il voulut élever l'auteur à l'épiscopat, et même, on peut le conjecturer d'après certains documents, à la dignité cardinalice. L'humilité du saint Religieux fut une barrière que le Pape n'osa franchir. Du moins il le chargea d'enseigner la philosophie et l'Ecriture sainte aux prélats et aux clercs de la Maison pontificale.

Attaché par ses fonctions à la cour du Pape, saint Thomas enseignait et prêchait partout où se rendait le Vicaire de Jésus-Christ. De la sorte, Viterbe, Orviéto, Fondi, Pérouse, et plusieurs autres villes moins importantes encore, entendirent cette grande voix que sollicitaient les principales cités de l'Europe.

En 1264, Jean de Verceil, Général de l'Ordre de Saint-Dominique, institua Frère Thomas Régent des études à Sainte-Sabine.

Le couvent de Sainte-Sabine, près de l'église élevée sur le mont Aventin à la mémoire d'une martyre du second siècle, avait été donné par Honorius III au bienheureux Patriarche des Prêcheurs. Le souvenir du Saint y était toujours vivant. C'est là qu'il avait revêtu des livrées de l'Ordre saint Hyacinthe et le bienheureux Ceslas, deux jeunes Polonais, destinés par Dieu à semer des couvents dominicains dans les régions du Nord. C'est là que Dominique avait planté, en un coin du jardin, un oranger que le temps a respecté, et dont le tronc, six fois séculaire, a poussé tout à coup une tige nouvelle, l'année où le P. Lacordaire

prenait à Rome le froc monastique. Coïncidence gracieuse dans laquelle on a voulu voir un symbole de la renaissance de l'Ordre dominicain en France, au souffle de l'illustre conférencier de Notre-Dame !

Quand, en 1273, le Maître Général transporta sa résidence dans le couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, au centre de Rome, Sainte-Sabine ne cessa point d'être habitée par les fils de saint Dominique. Aujourd'hui cette maison est, hélas ! aux mains du gouvernement piémontais, à la réserve d'un bâtiment qu'occupent quelques Religieux, chargés de desservir la vieille basilique.

Saint Thomas, installé dans sa nouvelle chaire, déploya les rares talents qu'il avait montrés précédemment à Paris et à Cologne. Toute la ville contemplait non plus un astre naissant, mais un soleil en son midi — ce sont les expressions d'un historien, — tant il brillait par la profondeur admirable de ses conceptions, la netteté de ses pensées, la clarté de ses raisonnements et la ravissante méthode de ses leçons. Il passa de la sorte plusieurs années, écouté de ses Frères comme un interprète inspiré de l'Ecriture et de la Tradition, estimé du peuple, auquel il annonçait la parole de Dieu, vénéré et honoré par les cardinaux et le Vicaire de Jésus-Christ.

Clément IV, successeur d'Urbain, avait en singulière affection notre saint Docteur. Le siège archiépiscopal de Naples étant venu à vaquer, il en pourvut aussitôt Thomas d'Aquin. C'était faire honneur tout ensemble et à l'élu, à cause de l'importance du siège, et à la capitale d'un royaume dont saint Thomas était le plus illustre citoyen. La bulle en fut expédiée à

l'humble moine, qu'elle remplit de douleur, et qui, à force de prières et de larmes, obtint que Dieu changeât les dispositions de son Vicaire. Par un de ces faits assez rares dans l'histoire des Papes, Clément IV retira sa bulle, laissant au saint Religieux l'entière liberté de sa vie humble et laborieuse. A partir de cette époque, en effet, il n'est plus trace de nouvelles tentatives pour élever saint Thomas aux honneurs ecclésiastiques

Bien qu'exempt pareillement de toute prélature dans le cloître, il ne laissait pas, en dehors même de l'enseignement, d'avoir sur son Ordre une très utile action.

Des documents authentiques rapportent plusieurs fondations importantes, faites à sa considération ou d'après ses désirs. De ce nombre fut le couvent de Sainte-Marie de Salerne, où, plusieurs années après la mort du saint Docteur, une de ses mains fut apportée, et conservée dans l'église, avec le corps de sa sœur, la comtesse de San-Severino.

Sauf de rares exceptions, chaque année le retrouvait éclairant des conseils de sa prudence l'assemblée capitulaire, et l'édifiant par le spectacle de ses vertus.

En 1267, le Chapitre se tint à Bologne, et saint Thomas y fut appelé. Les habitants en profitèrent pour s'assurer un maître si capable de relever l'éclat de leur Université, jadis la plus florissante de l'Italie.

Il y avait juste un demi-siècle que Bologne avait vu venir à elle un des trois premiers essaims de l'Ordre naissant. Elle avait donné aux Frères l'église Saint-Nicolas-des-Vignes, et c'est là que Dominique avait été arrêté par la mort, dans la cinquante et unième année

de son âge. Circonstance providentielle! à l'occasion de ce Chapitre, on transporta son corps du tombeau sans sculpture où il reposait, dans un tombeau plus riche et plus orné. Saint Thomas assista donc à cette translation, faite solennellement en présence de plusieurs évêques, du podestat de Bologne et d'une foule considérable; et il eut, avec les Evêques et les Religieux, la consolation de baiser le chef sacré de son bienheureux Père.

Après quelques jours consacrés uniquement aux effusions de la piété, il commença ses leçons de Théologie. « On vit dès lors, à Bologne, écrit Touron, ce qu'on était accoutumé de voir dans tous les lieux où Thomas enseignait: je veux dire, une nouvelle ardeur pour l'étude, le concours des citoyens, et des étrangers, qui venaient de loin pour l'entendre, l'admiration et l'applaudissement de tous ceux qui avaient le bonheur ou d'écouter ses discours, ou de recevoir ses décisions. »

Cependant la France devait encore revoir son Docteur. Un vieux manuscrit, conservé longtemps dans la Bibliothèque Saint-Victor, à Paris, nous révèle la présence de Thomas d'Aquin dans cette capitale, pour le Chapitre de 1269. Il eut alors des entretiens fréquents avec saint Louis, qui était à la veille de s'embarquer pour ces rivages africains, où l'attendait la mort d'un héros et d'un martyr. Les instances du roi décidèrent Thomas à reprendre sa chaire de Saint-Jacques; l'on croit qu'il y enseigna encore pendant deux ans. Il revint ensuite à Bologne.

L'antiquité avait vu les villes de la Grèce se disputer la gloire d'être la patrie d'Homère ; ainsi

voyait-on les plus fameuses Universités rivaliser entre elles pour posséder notre saint Docteur. Plusieurs cités le demandèrent aux Supérieurs de l'Ordre, assemblés à Florence, en 1272. Bologne craignait de perdre son Régent, et mettait tout en œuvre pour le garder. Paris faisait valoir des droits anciens sur celui qui avait reçu dans son Université le grade de Docteur. Rome comme capitale du monde chrétien, le réclamait instamment, et Naples, sa patrie, qui n'avait point encore joui de sa présence, voulait entendre sa voix.

Ce royaume venait de changer de maître. Le Saint-Siége, duquel il relevait à titre de fief, en avait conféré l'investiture à Charles d'Anjou, frère du roi de France ; et la dynastie des Hohenstauffen, qui avait causé tant de mal à l'Eglise, s'était éteinte, en la personne du jeune Conradin, défait dans une bataille, et décapité sur le Marché de Naples, par ordre du vainqueur.

Le roi des Deux-Siciles favorisa les vœux de sa capitale, au sujet de Thomas d'Aquin ; et l'auteur d'une histoire de Naples déclare, en propres termes, que ce furent ses prières qui prévalurent auprès des Supérieurs dominicains Saint Thomas quitta Bologne, et, après un court séjour à Rome, se dirigea vers le lieu que l'obéissance lui assignait. Son entrée fut un triomphe. Les Grands et le peuple, les habitants même des campagnes firent éclater des transports de joie. L'Université remercia son Souverain de l'honneur qu'il lui avait procuré, et le Prince fixa une pension considérable pour l'entretien du saint Docteur.

Le pèlerin qui visite, à Naples, le couvent de Saint-

Dominique, s'arrête à l'entrée d'une grande salle, devant l'image d'un Frère Prêcheur, couronné de l'auréole des Saints. Au-dessous il peut lire l'inscription suivante, gravée sur le marbre : *Avant que d'entrer, vénérez cette image, et cette chaire, d'où le célèbre Thomas d'Aquin fit entendre autrefois ses oracles à un nombre infini de disciples, pour la gloire et la félicité de son siècle ; le roi Charles Ier procura cet avantage à son royaume, et assigna une once d'or de pension pour chaque mois.*





CHAPITRE XVIII.

LA SOMME THÉOLOGIQUE.

Ut sapiens architectus fundamentum posui. I Cor. III, 10.

Comme un sage architecte j'ai posé le fondement.

L'ordre chronologique, aussi bien que la gradation dans les œuvres de saint Thomas, nous amène en face du monument grandiose, dont les précédents ouvrages de l'angélique Docteur ne sont, pour ainsi dire, que les degrés splendides et le péristyle princier.

Nous avons nommé la Somme théologique.

Son étude sommaire servira de conclusion à ce premier livre.

Qu'est-ce qu'une Somme théologique ?

L'assemblage parfait, harmonieux, de toutes les parties dont se compose la Théologie, c'est-à-dire l'étude de Dieu, de l'homme et des rapports de l'homme avec Dieu.

Matériaux immenses ! disséminés dans les Ecritures, la Tradition, écrite et non écrite, les Conciles, les Actes pontificaux, auxquels s'ajoute encore, comme élément utile, sinon nécessaire, le vaste trésor des sciences humaines.

Les anciens Docteurs et les Pères de l'Eglise avaient, en de nombreux et lumineux ouvrages, élucidé le dogme chrétien. « Toutefois, nul d'entre eux n'était parvenu à élever l'édifice total de la Théologie. Après douze cents ans de travaux, leurs écrits épars dans le passé ressemblaient aux ruines d'un temple qui n'a pas été bâti, mais à des ruines sublimes, attendant avec la patience de l'immortalité la main de l'architecte. L'architecte devait sortir des cendres de saint Dominique, et, ce que nul n'aurait jamais prévu, l'homme de la Providence, dans cette œuvre incomparable, fut un grand seigneur...

« A l'âge de quarante et un ans, et n'en ayant plus que neuf à vivre, saint Thomas songea au monument qui était le but encore inconnu de sa destinée. Il se proposa de rassembler dans un corps unique les matériaux épars de la Théologie ; et de ce qui pouvait n'être qu'une compilation, il fit un chef-d'œuvre dont tout le monde parle, même ceux qui ne le lisent pas, comme tout le monde parle des pyramides d'Egypte, que presque personne ne voit. »

Nos jeunes lecteurs ont remarqué, sans doute, la spirituelle saillie tombée, avec la citation qui précède, de la plume du Père Lacordaire. Qu'ils nous permettent de souhaiter à un grand nombre d'entre eux de parler, après les avoir vues et étudiées à loisir, des pyramides de la science sacrée, nous voulons dire des trois Parties de la *Somme Théologique*, afin que, devenus par le sacerdoce docteurs dans l'Eglise, ils soient à même d'instruire les fidèles *selon la doctrine irréfragable de saint Thomas*.

En attendant, nous les invitons à contempler les

grandes lignes architecturales du monument immortel

Au frontispice est, pour ainsi dire, inscrit le but du savant ouvrier.

« Le Docteur catholique ne doit pas seulement éclairer les esprits déjà versés dans la connaissance de la vérité, mais instruire les commençants, selon cette parole de l'Apôtre : *Comme à de petits enfants dans le Christ, je vous ai donné le lait à boire, et non la nourriture des forts*. C'est pourquoi notre intention, en composant cet ouvrage en faveur de la religion chrétienne, est-elle de livrer ce qui convient à l'instruction des commençants. »

L'auteur se propose de le faire clairement et brièvement, autant que la matière le comporte, en élaguant mille questions inutiles, lesquelles, avec le défaut de méthode, sont, à ses yeux, une cause de sérieuses entraves pour les jeunes étudiants.

Le but a-t-il été atteint ?... La postérité n'a qu'une voix pour l'affirmer. Si certains articles de la *Somme* nous paraissent superflus, disons, avec un écrivain du dernier siècle, qu'au temps de saint Thomas ils étaient vraiment nécessaires. Nombreux sont les commentateurs de la *Somme* : aucun n'a surpassé le Maître en clarté, et un auteur dominicain a pu sans témérité intituler un de ses ouvrages : *Saint Thomas interprète de lui-même*.

La Somme théologique se divise en trois parties, dont chacune se subdivise en questions, et chaque question en articles.

La première partie, écrite à Rome, sous le pontificat de Clément IV, a pour objet l'être incréé et les êtres créés : Dieu, l'ange et l'homme.

Etudiant la nature divine, saint Thomas scrute ses profondeurs, explore son immensité, recherche ses attributs essentiels. Il expose dans un style d'une transparence merveilleuse, quelle est cette Bonté souveraine, vaste océan qui ne connaît ni fond, ni rivages ; cette Immutabilité que rien n'altère ; cette Justice qui s'épanouit en Miséricorde ; cette Providence à laquelle rien n'échappe ; cette Puissance, cette Sagesse qui agissent de concert dans l'universelle harmonie des êtres.

Puis, comme l'aigle de l'Apocalypse, le Docteur des docteurs s'élève jusqu'aux plus hautes cimes du monde divin, il plane majestueusement autour du soleil de la Trinité, mystère par excellence. Egalité, distinction, noms des divines personnes, processions ineffables... le Prince des théologiens sonde toutes ces merveilles et pénètre en quelque sorte l'impénétrable lui-même.

Au-dessous du monde divin, se trouve placé le monde invisible des anges. Le Docteur angélique entre, comme en pays connu, dans ces régions des purs esprits. Il parcourt tous les rangs de la milice céleste, et son regard si perspicace ne rencontre nulle part complète ressemblance.

Au front de chaque citoyen de l'invisible patrie il aperçoit une beauté distinctive, il remarque un signe spécifique qui n'appartient qu'à lui. C'est la plus prodigieuse variété au sein de ces myriades d'êtres privilégiés, miroirs de la divine essence.

L'aigle abaisse son vol ; le voici descendu jusqu'à la créature corporelle, jusqu'à l'homme, résumé de la création. Avec quelle pénétration saint Thomas fait l'examen de ce « monde en petit », découvre tous

les secrets de sa constitution intime ! Comme il analyse délicatement le composé humain, affirme et démontre son unité substantielle! Comme il étudie avec une exquise finesse et le ciel de l'âme et le limon du corps !

Dieu, l'ange et l'homme ! Dieu qui attire à lui, comme à leur fin dernière, et l'ange et l'homme ; mais qui les attire avec un souverain respect de leur liberté. Saint Thomas étudie ce retour à Dieu de la créature, invisible et visible. L'Ange, d'un seul bond, atteint le terme de sa course ou s'en détourne ; l'homme s'y achemine par une succession d'actes qui procèdent de son libre arbitre dirigé par la loi, soutenu par la grâce. La Seconde Partie est ainsi consacrée à la morale. Le saint Docteur pose les grands principes sur les *actes humains*, étudie les conditions qui les modifient : passions, habitudes, vertus, vices, péchés ; il aborde ensuite les lois qui les régissent : loi naturelle, humaine, divine, loi ancienne, loi nouvelle ; cette dernière le conduit à parler de la grâce, source de la justification.

Aux considérations générales succèdent les applications particulières, lesquelles diffèrent encore suivant que les actes regardent tous les hommes sans distinction, ou chaque individu, dans la condition spéciale que Dieu lui a faite.

Sous le premier aspect se rangent les questions traitant des *Vertus théologales*, *cardinales* et des *Vices opposés ;* sous le second, le détail des *devoirs de chaque état,* tracé par le saint Docteur avec une admirable précision.

Le vol de l'Ange s'élève de nouveau avec la Troi-

sième Partie de la Somme, consacrée à *l'Incarnation* du Verbe, aux mystères de ses anéantissements, de ses humiliations, de ses triomphes, et à l'application de ses mérites par les *Sacrements*. L'auteur se propose d'étudier à part chacun des sept sacrements. Après avoir traité du Baptême et de la Confirmation, il arrive à l'Eucharistie. Son exposition est un chef-d'œuvre ; elle est le couronnement de l'édifice, s'il ne convient pas plutôt de dire que l'œuvre gigantesque est privée de son couronnement !

Saint Thomas commençait les thèses sur la Pénitence, lorsque sa main fut arrêtée par la mort. La *Somme* eut le sort de ces immenses cathédrales gothiques de Paris, Strasbourg, Cologne et autres, contemporaines du grand monument théologique, lesquelles demeurèrent inachevées pendant des siècles, et dont quelques-unes le seront probablement toujours. En frappant le sublime architecte avant qu'il eût mis la dernière main à son ouvrage, dans la plénitude du génie et la vigueur de l'âge, Dieu montra une fois de plus que toute œuvre humaine est marquée par quelque endroit au coin de l'infirmité, que, seules, ses œuvres à lui sont parfaites.

Dans la suite toutefois, un disciple zélé, Pierre d'Auvergne, membre de la Sorbonne, ou Henri Gorrichen, docteur de Cologne, ajouta au travail du Maître un *supplément* tiré mot pour mot du commentaire de saint Thomas sur le quatrième livre des *Sentences*.

Ainsi, considérée dans ses grandes lignes, la Somme de théologie contient *six cent douze questions*, plus de *trois mille articles*, au delà de *quinze mille arguments* ou éclaircissements sur les points de dogme et

de morale agités dans les écoles ; le tout enrichi des maximes des Philosophes et des autorités des saints Pères.

Veut-on connaître maintenant la méthode d'exposition de notre Docteur ?

En tête de chaque question, l'auteur pose la thèse qu'il s'agit d'établir ou de démontrer dans chacun des articles. Puis il émet le *contraire* de son sentiment, avec plusieurs objections, soutenues de citations, qui souvent ne sont autres que les attaques, nullement atténuées, des adversaires. Vient alors la proposition vraie, qu'appuie un argument d'autorité, fourni par l'Ecriture ou les Pères, et que corrobore la démonstration rationnelle du Théologien, commençant ainsi : *Je réponds qu'il faut dire.* L'article se termine par la réfutation des objections émises auparavant.

Telle est, du premier au dernier article, la marche de la *Somme*, où tout est ramené au syllogisme, formule rigoureuse de la *déduction*.

Cette méthode, en si grand honneur au moyen âge, est dédaignée de notre époque qui, eu égard à la tournure des esprits, préfère remonter par *induction* des effets à la cause. Elle ne laisse pas pourtant d'avoir de précieux avantages, à la condition de n'être considérée que comme un art, une sorte de gymnastique rationnelle, servant à mieux fixer les idées et à en régulariser la marche, en procédant toujours du principe à la conséquence, de même qu'en un traité de géométrie, les théorèmes se déduisent d'autres théorèmes précédemment démontrés.

On croira peut-être qu'un ouvrage de l'importance de la *Somme*, écrit tout entier en un pareil style, doit

engendrer la fatigue et l'ennui. Il n'en est rien. L'ordre qui règne dans toutes les parties soulage l'esprit, et un homme sérieux trouve, avec des connaissances nouvelles, d'indicibles délices à parcourir les galeries de ce merveilleux palais.

C'est le jugement qu'en ont porté les siècles. Pour abréger, contentons-nous d'un seul témoignage, celui d'un savant Jésuite, le P. Possevin : « L'ouvrage, dit cet auteur, est en tout sens achevé, et il ferme la voie à quiconque tenterait de faire quelque chose de plus beau, de plus précis et de plus complet. Aussi le Pape Jean XXII était-il vraiment inspiré, lorsqu'il s'écriait : « *Comment objecter que saint Thomas n'a pas fait de miracle pendant sa vie ? Chacun de ses articles est un miracle.* »

Presque aussitôt après son apparition, la *Somme* devint le fondement de l'enseignement théologique, et comme le manuel des maîtres et des étudiants. La preuve en est dans les décisions des Universités d'alors, et les décrets des Généraux d'Ordres, dont on peut lire dans Touron une énumération détaillée.

Voici comment s'exprimait, en 1615, un grand cardinal, parlant devant l'assemblée générale du Royaume : « La *Somme* de saint Thomas a toujours été regardée comme l'oracle de la théologie, toujours lue publiquement et, s'il est permis de parler ainsi, toujours *adorée*, dans l'école de Paris. »

Faut-il ajouter que, pendant très longtemps aussi, l'on vit dans le clergé, tant séculier que régulier, une éclosion merveilleuse de savants théologiens ?

Depuis un siècle ou deux jusqu'à ces derniers temps, la *Somme* de saint Thomas cessa d'être expliquée dans

nos chaires de théologie. Cet abandon regrettable n'a-t-il aucunement abaissé le niveau de la science ecclésiastique? Nous manquons de compétence pour en juger. Mais nous serions heureux de saluer le retour universel à la doctrine de saint Thomas, retour déjà insinué par Pie IX, de sainte mémoire, et si vivement recommandé par son successeur, notre Saint-Père le Pape Léon XIII, disciple lui-même et grand admirateur de l'Ange de l'Ecole.

Quant à l'Ordre de Saint-Dominique, est-il besoin de dire qu'il est resté constamment fidèle aux enseignements de son Docteur? Personne n'oserait en douter. Cet attachement pour un patrimoine à jamais inaliénable est une tradition de famille. « Du vivant même de saint Thomas, remarque le P. Echard, ceux qui, après avoir étudié sous lui, enseignaient ensuite dans les Universités de Paris, d'Oxford, de Cambridge, de Bologne, de Naples, de Cologne, se bornaient presque à expliquer les écrits de leur commun maître. »

Quelques Frères Anglais, cédant à une pression étrangère à l'Ordre, s'étaient écartés des opinions du grand Docteur. Il y avait quatre ans seulement que Thomas d'Aquin avait cessé de vivre. Le Chapitre de Milan nomme aussitôt deux Religieux pour aller faire une enquête, avec plein pouvoir de punir les coupables. A la suite de cet incident, vingt-trois Chapitres généraux édictent ou renouvellent des ordinations, en vertu desquelles tout Frère se posant en adversaire du saint Docteur sera privé à perpétuité de toute charge ou dignité dans l'Ordre.

D'après un article des Constitutions dominicaines, nul n'est admis au titre de Maître, Bachelier,

Lecteur en théologie, Prédicateur général, qu'il n'émette le serment de tenir toujours pour sienne la doctrine irréfragable de saint Thomas, exemple suivi jadis par les Docteurs de la fameuse Université de Salamanque.

Que de grands personnages et de saints, malgré d'incessantes occupations, lisaient la *Somme* avec non moins d'assiduité que de respect ! Citons saint François de Sales, saint Philippe de Néri, saint Charles Borromée, saint Pie V, saint Antonin, saint Vincent Ferrier.

Le grand Bossuet avait étudié saint Thomas au collège de Navarre ; il conserva, toute sa vie, l'amour de sa doctrine.

Le savant Erasme déclarait ne connaître aucun théologien qui pût être mis en parallèle avec saint Thomas, pour la rectitude du jugement et la solidité de la doctrine.

Le Cardinal Bessarion, le plus illustre des représentants de l'Eglise grecque au Concile de Florence, professait pour la *Somme* une admiration sans réserve, et se plaisait à en proclamer l'auteur *le plus saint des savants, et le plus savant des saints.*

Est-ce un faible titre d'honneur pour l'Ange de l'Ecole que la traduction de sa *Somme théologique*, non seulement en la plupart des langues européennes, mais encore en *grec*, et, par les soins d'un missionnaire de la Compagnie de Jésus, jusqu'en *chinois* ?

Ce n'est pas ici le lieu de rapporter la tradition du Siège Apostolique en faveur de la doctrine de saint Thomas ; nous aurons plus tard occasion d'y revenir. Mais, si le Pape Jean XXII a pu répondre comme

nous l'avons vu plus haut, à quelqu'un qui objectait que saint Thomas n'avait pas fait de miracles, nous ajouterons : combien de miracles de grâce, c'est-à-dire de conversions la *Somme théologique* n'a-t-elle pas opérés, en portant la lumière et la conviction dans les esprits !

Au XVe siècle, un savant rabbin, Paul de Burgos, se met à la lire, et voici qu'aussitôt tombe le voile qui couvrait ses yeux ; il reconnaît Jésus-Christ, il devient catholique, prêtre, évêque, et meurt Patriarche d'Aquilée.

Un siècle après, Théobald Thamer, zélé disciple de Mélanchton, ouvre la *Somme* dans le dessein de la combattre. Il est écrasé sous le poids des arguments qui confondent à l'avance les erreurs protestantes, et il abjure l'hérésie.

Dans le même siècle, en France, le calviniste Duperron demande à la *Somme* de saint Thomas l'éclaircissement de ses doutes. Il découvre la vérité, il l'embrasse, se consacre au service de Dieu, et mérite que l'Eglise l'honore de la pourpre romaine et de la dignité archiépiscopale.

De même qu'en un tableau les ombres font ressortir les lumières, faut-il opposer à ces conversions d'hérétiques de bonne foi la rage d'autres hérétiques endurcis dans le mal ? Il n'est sorte d'injures que Luther ne dirigeât, en paroles ou en écrits, contre la doctrine de saint Thomas. Martin Bucer, apôtre fanatique de la Réforme, s'écriait avec dépit : « Supprimez Thomas, et j'anéantirai l'Eglise. »— « *Vaine était l'espérance*, dit à ce propos Léon XIII, *mais le témoignage n'est pas vain.* »

Au rapport de témoins parfaitement véridiques, le

saint Concile de Trente, ayant à formuler ses décrets contre le Protestantisme, ne chercha point ses inspirations ailleurs qu'en saint Thomas ; et, par un honneur sans égal, au milieu de la salle conciliaire, se voyaient sur une même table l'Ecriture sainte, les Actes pontificaux, et la *Somme de saint Thomas !* « Après cela, dirons-nous encore avec le P. Lacordaire, Dieu seul pourra louer ce grand homme dans le concile éternel de ses saints. »

Mais Dieu n'a pas attendu au dernier jour du monde pour parler en faveur de la *Somme de Théologie.*

Ecoutons Guillaume de Tocco.

« Merveilleuse est la vision qu'eut, au sujet de notre Docteur, Frère Dominique de Caserte, sacristain du couvent de Naples, homme d'une oraison fervente, d'une activité remarquable et d'une vertu éprouvée. Remarquant que Frère Thomas descendait toutes les nuits pour se rendre à l'église, et se hâtait de regagner sa cellule un moment avant Matines, afin de cacher sa dévotion en paraissant en sortir pour la première fois, il l'observa une nuit avec plus d'attention. Retiré au fond de la chapelle de Saint-Nicolas, où Frère Thomas demeurait en oraison, Frère Dominique vit son corps soulevé de deux coudées. Tandis qu'il admirait ce prodige, il entendit tout à coup du côté vers lequel notre Docteur était tourné, priant avec larmes, l'image du Crucifix prononcer ces mots : « *Thomas, tu as bien écrit de moi : quelle sera ta récompense?* » Le Saint répondit : « *Seigneur, pas d'autre que vous-même.* »

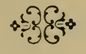
C'est le troisième témoignage rendu par la Vérité

même à la doctrine de saint Thomas; c'est aussi le mieux attesté. Les Souverains Pontifes l'ont rappelé plus de vingt fois dans leurs Bulles; Pie V a enrichi d'indulgences l'autel miraculeux; Sixte-Quint a fait représenter cette scène sur une toile du Vatican, et la liturgie en consacre la mémoire dans l'Office du saint Docteur.

L'historien que nous avons cité ajoute qu'à partir de cette vision, saint Thomas écrivit fort peu, par suite des merveilles que Dieu lui avait révélées. « En lui demandant quelle récompense il souhaitait, le Seigneur lui faisait assez comprendre que sa tâche était accomplie. Et la récompense qu'il sollicita, toute en rapport avec son noble travail, était de pouvoir être rassasié, dans la patrie, de cet adorable Tout, dont il avait publié ici-bas les grandeurs avec tant de jouissance. »

Bientôt, en effet, nous le verrons descendre prématurément au tombeau, laissant derrière lui le monde éclairé de ses écrits immortels; comme en un beau soir d'été, l'astre du jour disparaît à l'occident, quittant le ciel encore empourpré de ses derniers rayons.

Mais arrêtons-nous; l'heure n'est pas venue de recueillir les élans suprêmes de la sainteté et du génie. Jusqu'ici nous avons admiré dans sa course le soleil de la théologie; demandons-lui maintenant l'aliment de nos cœurs, dans la contemplation des vertus dont il fut le foyer; après le Docteur, étudions le Saint.





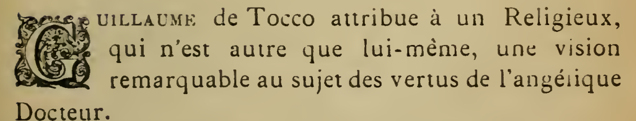
LIVRE SECOND (1)

VERTUS DE S. THOMAS D'AQUIN

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES ET MAXIMES SUR LA VIE SPIRITUELLE.

> *Sitis perfecti in eodem sensu et eâdem sententiâ.* I Cor. I, 10.
>
> Soyez parfaits en adoptant les mêmes sentiments et les mêmes maximes.



GUILLAUME de Tocco attribue à un Religieux, qui n'est autre que lui-même, une vision remarquable au sujet des vertus de l'angélique Docteur.

« Un Frère très dévot à saint Thomas se demandait comment il arriverait à retracer convenablement une

---

(1) Les chapitres du livre second peuvent servir de lectures pieuses pour une *Neuvaine* ou un *Triduum* en l'honneur de saint Thomas.

vie que relevaient tant de miracles et recommandait l'éclat d'une juste renommée. Il conjura Dieu, par l'intercession du bienheureux Thomas, de lui accorder les qualités nécessaires pour raconter avec fruit l'heureuse naissance du Saint, les événements de sa vie, ses progrès dans la science et sa précieuse mort. Après avoir prié, il s'endormit vers l'aurore, et vit en songe un filet aux mailles d'argent, enrichies de pierres précieuses. Les pierres étaient attachées à chaque nœud avec une admirable variété. Comprenant que le réseau orné de pierreries signifiait spécialement la vie et les vertus du saint Docteur, le Frère, toujours dans le sommeil, se demandait de quelles vertus ces pierres étaient exactement le symbole. Ayant joui longtemps de cette vision, il se réveilla, et reprit sans peine son travail commencé. De cette apparition il résulte, pensons-nous, que la vie tout entière de notre Docteur peut être comparée à l'argent. Elle en a la blancheur par la pureté des intentions ; la netteté, par la simplicité des actions, et la sonorité, par le retentissement de la doctrine. De plus, elle ressemble à un filet, parce que la trame de cette vie sainte fut toujours un enchaînement parfait des actes les plus louables. Les pierres précieuses désignent les vertus infuses que Dieu déposa dans cette âme, riche de tous les dons du ciel. »

Ainsi parle dans sa simplicité le pieux chroniqueur.

Avant d'étudier cette trame mystique des vertus de saint Thomas, une exposition sommaire de ses PRINCIPES ET MAXIMES SUR LA VIE SPIRITUELLE nous semble conforme à la logique,

D'après l'oracle de la Vérité même, *la bouche parle*

de l'abondance du cœur. Les paroles recueillies sur les lèvres du saint Docteur révèlent, on n'en saurait douter, le trésor amassé au fond de son cœur dès l'âge le plus tendre. Ces paroles, ces maximes, ces réflexions ne sont, il est vrai, qu'un atome, en regard des pages où l'Ange de l'Ecole développe magistralement les principes de la vie spirituelle. Mais un simple atome, quand il s'agit du prince des théologiens, est un monde de richesses.

Touchant la vie Religieuse — nous pouvons appliquer cette remarque à toute vie chrétienne — saint Thomas avait pour maxime *qu'il faut ne jamais rien retrancher de ses premières pratiques, mais y ajouter plutôt, chaque jour.*

Il demandait sans cesse dans ses prières la ferveur croissante, estimant comme indigne d'un esprit sérieux et d'un cœur généreux, cette déplorable pente au relâchement, qui porte à d'égoïstes calculs une âme rachetée par le sang d'un Dieu !

Pour éviter ce malheur, en même temps que pour entretenir le désir allumé dans son âme à l'époque de ses premiers engagements, Thomas feuilletait avec grande avidité les Vies des Pères du désert, et spécialement l'ouvrage connu sous le nom de *Conférences de Cassien.*

Cet ouvrage, dans lequel le fondateur de l'abbaye de Saint-Victor, à Marseille, raconte ses entretiens avec les saints Anachorètes d'Egypte et de Palestine, visités par lui, fut, durant le moyen âge, l'aliment spirituel le plus goûté des moines de l'Occident. Saint Benoît le recommandait instamment à ses Religieux. L'usage s'était même introduit d'en lire quelques

lignes à haute voix, pendant que les moines prenaient sur le soir l'adoucissement au jeûne, qui, du titre même du livre, en latin *Collationes*, reçut le nom de *collation*.

En cherchant par cette lecture à raviver sa ferveur, saint Thomas ne faisait d'ailleurs qu'imiter son bienheureux Père, saint Dominique.

Les auteurs remarquent que, malgré sa prodigieuse mémoire, à laquelle suffisait habituellement une première lecture, notre Saint ne laissait pas de lire et de relire son livre préféré. On lui demanda, un jour, pourquoi il y consacrait un temps précieux, qu'il aurait pu employer à la contemplation. Sa réponse fait entendre quel fruit on doit retirer de la lecture spirituelle, tant recommandée aux personnes vraiment désireuses de progresser dans la vertu.

« Je recueille de cette lecture la dévotion ; mon esprit en a besoin pour s'élever plus haut, mon cœur pour s'enflammer davantage. »

Utile leçon, donnée à tant d'esprits volages, qui parcourent plusieurs livres de spiritualité, sans retirer d'aucun le miel de la vraie dévotion !

Du reste, c'était un autre principe de saint Thomas, pour l'avancement spirituel comme pour le progrès dans les sciences, de s'en tenir à un bon auteur, *un seul*, choisi après mûr examen, ou d'après le conseil d'un guide éclairé. Il réprouvait la multiplicité des livres, et l'inconstance de l'esprit à tout effleurer sans rien approfondir. Aussi quelqu'un lui ayant demandé le moyen de devenir savant, il répondit : *C'est de ne lire qu'un livre.*

En troisième lieu, il protestait hautement qu'une

âme qui ne prie pas ne fait aucun progrès dans la vertu, et qu'un Religieux sans oraison est un soldat sans armes. D'où cette maxime : *Quiconque aspire à la perfection, doit, sous peine de ne point avancer, s'adonner fortement et sérieusement à l'oraison.* Et comme le succès d'une bonne oraison dépend du recueillement en Dieu durant le cours des actions ordinaires, il estimait qu'une personne vraiment chrétienne doit être non moins attentive à la présence de Dieu, que zélée pour l'exercice de la méditation.

A la résolution inviolable de garder fidèlement les pratiques pieuses une fois adoptées, ce grand Saint joignait une mortification parfaite. Il accomplissait à la lettre la recommandation de l'Apôtre saint Paul : « Ayez au dedans de vous les sentiments du Christ-Jésus », et il s'appliquait à lui-même cette autre parole : « Ceux qui sont à Jésus-Christ crucifient leur chair avec ses vices et ses inclinations déréglées » A ce propos, il disait *qu'une personne faisant profession de piété qui ne peut rien souffrir est bien près de tomber ; que celui qui craint d'être méprisé et se fâche de l'être, quand même il ferait des miracles, ne deviendra jamais parfait.* Enfin, il ajoutait : *Celui qui ne parle que de bagatelles est une paille emportée par le vent.* Aussi, dès sa jeunesse, lorsque la conversation, après avoir roulé sur des sujets édifiants et instructifs, venait à descendre à des frivolités, avait-il coutume de se retirer discrètement.

On aurait tort d'en conclure que saint Thomas fût d'une humeur sombre et d'un caractère peu sociable. Ses contemporains nous le peignent au contraire sous d'aimables couleurs. Il se montrait, disent-ils, d'un

commerce facile, d'une conversation simple et pleine de charité, réalisant en sa personne cette parole de l'Ecclésiastique : *Le sage se manifeste en ses discours.*

Ce qu'il condamnait donc, c'était le sans-gêne, le laisser-aller, à plus forte raison ces plaisanteries de mauvais goût, que le grand Apôtre défendait à ses disciples d'Ephèse, et que réprouve la bonne éducation, à défaut même du sens chrétien.

On l'entendait dire encore que *l'oisiveté sert d'hameçon au diable pour attirer dans le péché et prendre nos âmes.* Le péché ! Comme notre grand Docteur en avait compris la malice, les redoutables conséquences ! Ce penseur sans rival, qui avait scruté tant de mystères, approfondi tant de questions, avouait pourtant ne pas comprendre une chose : *Comment un homme, avec la conscience souillée d'un seul péché mortel, pouvait manger, dormir, et se livrer à la joie !*

Un jour, la comtesse de San-Severino, sa sœur, lui demanda de quelle manière elle pourrait se sauver. Thomas lui répondit : *En le voulant !* Parole profonde, qui s'entend d'une volonté ferme et efficace, et non de ces velléités, de ces demi-vouloirs avec lesquels tant d'âmes vont en enfer ! Qui plus que notre Saint possédait cette énergie de volonté ? N'en avait-il pas donné la preuve, lorsqu'à l'âge des séductions, à quinze ans, il avait su résister aux entraînements de la chair et du sang, braver même les ennuis d'une longue réclusion, pour suivre la voie qui lui semblait l'unique voie du salut ?

La même comtesse l'interrogea de nouveau sur ce qu'il y a de plus souhaitable en cette vie. Il lui repartit : *C'est de bien mourir.*

Poursuivant ses demandes, elle le pria de lui dire ce qu'est le Paradis. Il répondit que jamais elle ne pourrait le savoir qu'elle ne l'eût mérité. C'était faire entendre que la possession seule de ce bonheur parfait nous en peut révéler la nature. Autrement nul n'en saurait parler. Car ici-bas *l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a jamais soupçonné ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment.* Il en est du Paradis comme de celui qui en est le Maître et le souverain Monarque : il faut premièrement *goûter, pour juger* ensuite *combien il est doux.*

Les pages qui précèdent résument ce que les historiens nous ont appris des maximes de saint Thomas sur la vie spirituelle. La mise en pratique de ces maximes nous sera manifestée dans les chapitres qui suivront.

Mais dès maintenant, cette manière de penser et de sentir, et ces admirables dispositions nous révèlent à quel degré éminent notre saint Docteur possédait les quatre grandes vertus qui forment les assises de toute la vie morale.

La *prudence* éclate dans les précautions qu'il prend pour ne jamais déchoir de sa première ferveur ;

La *justice*, dans sa fidélité envers Dieu, ses égards et sa déférence pour le prochain, et dans l'abnégation de soi-même ;

La *force*, dans sa constance à vouloir, mais tout de bon, arriver au salut et à la sainteté ;

La *tempérance* enfin, dans ces principes de réserve, de retenue et de mortification, que nous avons cités.

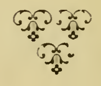
Après cela, nous croirons sans peine au témoignage

d'un contemporain, Frère Conrad de Suessa, qui, ayant vécu plusieurs années dans le même couvent que saint Thomas, à Orviéto, à Rome et à Naples, déposa, sous la foi du serment, qu'il l'avait vu toujours « progresser dans le bien, et avancer de vertu en vertu ».

Qu'on nous permette, comme conclusion de ce chapitre, d'insérer ici une courte prière composée par saint Thomas, prière qu'il récitait chaque jour, le front incliné et les yeux pleins de larmes :

Dieu de miséricorde, accordez-moi, je vous en supplie, de désirer ardemment ce qui vous plaît, de le rechercher avec prudence, de le connaître en toute vérité, et de l'accomplir parfaitement, pour l'honneur et la gloire de votre Nom.

S. S. Léon XIII a daigné accorder, pour la récitation de cette prière, trois cents jours d'indulgence.





CHAPITRE II.

ESPRIT DE PRIÈRE.

Apud me oratio Deo vitæ meæ.
Ps. XLI, 9.
Je priais au dedans de moi-même le Dieu qui est ma vie.

L'ÂME de l'enfant dans sa candeur native, comme une cire tendre et immaculée, conserve ordinairement la première empreinte qu'elle reçoit. Si cette empreinte est celle de Dieu, quelle grâce insigne !

Saint Thomas d'Aquin fut favorisé de cette grâce. A l'âge de cinq ans, élevé, nous l'avons vu, au Mont-Cassin, il était frappé d'une pensée : *Qu'est-ce que Dieu?* Cette pensée s'imprima fortement dans son esprit et dans son cœur. A mesure qu'il apprenait à connaître Dieu, ce Dieu qui voit tout, qui entend tout, qui « scrute les cœurs et les reins », il se mit à l'aimer, à le prier, à chercher le visage du Père qui est au ciel.

Le Seigneur prévient les âmes généreuses à son service, et il repose avec complaisance son regard sur ceux qui interrogent le sien. *Pense à moi, et je penserai à toi*, dit-il un jour à sainte Catherine de Sienne. Notre grand Docteur éprouva merveilleusement les effets de cette adorable Providence. Pour employer les

termes d'un historien, « ce Dieu de bonté l'éleva jusqu'au troisième ciel de la plus sublime oraison ; Il l'y conduisit doucement, par la main, et enfin lui dressa une magnifique tente sur ce Thabor, cette montagne de lumières, séjour des âmes spécialement chéries de l'Eternel. »

Saint Thomas vivait de Dieu par une attention parfaite à la prière, et par l'offrande assidue de toutes ses actions. Cent fois le jour, il décochait vers le ciel ces flèches embrasées, que l'on nomme oraisons jaculatoires. En avançant en âge, il augmenta le nombre de ses prières et de ses méditations ; devenu Religieux, il suivit scrupuleusement les exercices de communauté, n'usant pas habituellement des dispenses légitimes, auxquelles lui donnaient droit ses importants travaux.

Malgré des études absorbantes, des leçons journalières, la composition de tant de livres, les visites de tant de personnes avides de ses conseils, il allait toutes les nuits à *Matines*, et assistait à la plupart des Offices du jour. Quand la divine psalmodie était terminée, il vaquait pendant des heures entières à l'oraison mentale.

Son âme entrait alors dans un commerce intime avec Dieu. Son corps devenait immobile, ses larmes coulaient en abondance, et maintes fois on le vit élevé de terre de plusieurs coudées. C'était le moment où saint Thomas acquérait les plus hautes connaissances, trouvait infailliblement la solution de ses difficultés, l'intelligence des textes de l'Ecriture, et les décisions théologiques dont il avait besoin. Lui-même en fit la confidence à Frère Réginald, son confesseur,

avouant qu'il avait plus appris par ses méditations à l'église, devant le Saint-Sacrement, ou dans sa cellule au pied du crucifix, que par les livres qu'il avait feuilletés, la plume à la main.

« Eminemment contemplatif ,disent les *Actes* de sa vie, tout appliqué aux choses de Dieu, le saint Docteur était le plus souvent ravi hors de lui-même. C'était merveille d'observer cet homme dans les actions qui ont coutume de distraire les sens : repas, conversations, visites. Tout à coup il s'élevait vers les régions célestes, laissant, pour ainsi dire, la place qu'occupait son corps, pour suivre l'élan de son esprit.

Un jour, on servit au réfectoire des olives salées à un tel point que personne n'en put manger. Saint Thomas seul acheva sa portion ; on s'en aperçut trop tard pour l'arrêter. Après le repas, un Frère lui dit : « Maître, comment avez-vous pu seulement goûter à « ces olives ? — Pourquoi donc n'en aurais-je pas « mangé ? répondit Thomas. — Elles étaient horrible- « ment salées. » Le Saint réfléchit un instant, et voulant couvrir son recueillement en Dieu, il repartit avec un sourire : « Pour dessécher une masse de chair « comme la mienne, il faut la bien saler. »

Pareille abstraction le prit, on s'en souvient, à la table de saint Louis, lorsque, moins attentif à la grandeur des rois de la terre qu'à l'honneur du Roi du ciel, il s'écria en frappant du poing : « Argument « sans réplique contre le Manichéisme ! »

Frère Raymond Stéphano, Religieux napolitain, rapportait un fait semblable, qu'il tenait de l'archevêque de Capoue, ancien disciple lui-même de notre Saint.

« Un cardinal, alors Légat en Sicile, ayant entendu raconter des merveilles au sujet de Frère Thomas, dit à l'archevêque : « Procurez-nous un entretien avec ce « Maître. » On appelle le Docteur, qui descend de sa chambre de travail, tout en demeurant dans une abstraction complète des sens. Les visiteurs attendaient depuis longtemps déjà qu'il revînt à lui, lorsque, son visage prenant une expression de joie qui révélait la satisfaction de son âme, il s'écria tout à coup : « J'ai « maintenant ce que je cherchais. » Comme le saint Docteur ne donnait aux deux prélats aucune marque de révérence, le cardinal commençait à concevoir intérieurement quelque sentiment de mépris pour ce Frère. Mais l'archevêque lui dit : « Monseigneur, ne vous « étonnez pas de ce que vous voyez : le Maître est « souvent pris de ces abstractions, au point de ne « parler à personne, quels que soient ceux avec lesquels « il se trouve. » Puis il le tira vivement par sa chape. Le Docteur, revenant de sa contemplation comme d'un sommeil, et se voyant au milieu de si grands personnages, s'inclina respectueusement, et demanda pardon à l'éminent cardinal d'avoir tant différé de lui rendre les hommages dus à son rang. On voulut savoir pourquoi, pendant ce ravissement, il avait montré un visage si joyeux. Il répondit : « Je viens de trouver « un bel argument sur une question qui m'a long« temps arrêté ; le contentement intérieur que j'en ai « ressenti s'est manifesté par la joie que vous avez vue « sur mes traits. »

Chose non moins merveilleuse, attestée par des auteurs parfaitement dignes de foi : tel était l'empire

que saint Thomas avait acquis, par l'habitude de la contemplation, sur les puissances de son âme et de son corps, qu'il pouvait à son gré provoquer ces ravissements, au point de perdre toute sensation. On en cite plusieurs exemples.

Un jour que, sur le conseil des médecins, il devait subir à la jambe une opération fort douloureuse, il dit à son compagnon : « Quand devra venir le chirur-« gien, ayez soin de m'avertir un peu à l'avance. » On n'y manqua pas. Aussitôt le Saint, se mettant au lit, entra en un ravissement si grand, qu'il ne ressentit, au moment de l'opération, aucune douleur, ce dont les assistants purent se convaincre à l'immobilité complète du membre malade, pendant qu'on coupait les chairs.

Une autre fois, à Paris, on dut lui faire une saignée. Thomas recourut au même moyen et n'éprouva pas la moindre souffrance.

Une nuit qu'il dictait dans sa cellule sur la *Sainte Trinité*, il eut besoin de recourir à l'oraison pour obtenir l'intelligence d'un texte fort obscur. Il prit un cierge, et dit à son secrétaire : « Quoi que vous voyez en moi, gardez-vous d'appeler. » Puis il entra dans sa contemplation. Au bout d'une heure, le cierge s'était consumé presque en entier. Notre Saint demeura insensible aux ardeurs de la flamme qui atteignait ses doigts.

En une autre occasion, à Naples, Dieu lui accorda de lire, malgré son abstraction dans la pensée, d'autrui.

Thomas était au chœur, assistant avec grande piété à la messe conventuelle, lorsque le portier du couvent vint appeler un Frère que demandait un visiteur. Le Frère sortit, et rentra quelques minutes après, l'esprit

fort préoccupé de ce qui lui avait été communiqué. Le saint Docteur en ayant révélation, dit tout bas au Religieux : « Mon Frère, veillez sur vos pensées, et ne cédez pas au tentateur. » Le Frère répondit : « Maître, je ne songe qu'à bien entendre la messe — Dites-moi, reprit Thomas, pourquoi l'on vous « a fait sortir. » Et lui-même, sans attendre, fit la réponse en peu de paroles, et ajouta : « J'ai vu un « démon rôder autour de vous. » Le Religieux, plein d'admiration, rendit grâces à Dieu d'abord, puis à Frère Thomas, qui lui avait donné un avertissement si salutaire.

La Bonté divine se plaisait à exaucer les demandes de son fidèle serviteur, même en des choses de l'ordre purement temporel.

A l'époque où saint Thomas enseignait à Paris, il devait, un jour, devant tous les membres de l'Université, conclure une question qui avait été discutée la veille. En se levant pour prier, au milieu de la nuit, selon sa coutume, il sent tout à coup dans sa bouche comme une excroissance qui le gêne considérablement, et l'empêche de parler. Grande est sa perplexité, parce que l'heure ne lui permet plus de demander un chirurgien. Le Frère qui couchait près de sa cellule s'efforce de le rassurer, en lui représentant qu'il sera facile de prévenir le lendemain matin les membres de l'Université de l'accident qui lui est survenu, et qui rend toute argumentation impossible. Mais le saint Docteur, considérant d'un côté la déception des Maîtres et des étudiants, et de l'autre le danger qui pourra résulter pour lui d'une opération difficile, répond avec confiance : « Je ne vois d'autre ressource que de

« m'abandonner à la providence de Dieu. » Tombant à genoux, il conjure longtemps le Seigneur de l'assister. Tandis qu'il redouble de supplications, la tumeur disparaît, et le saint Docteur se trouve entièrement soulagé.

Il était deux grâces spéciales que saint Thomas demandait assidûment à Dieu : l'une de persévérer dans ses premières résolutions et d'y être toujours fidèle ; l'autre de vivre et de mourir simple Religieux. Après la mort de ses deux frères, victimes de la vengeance impériale, il pria le Seigneur de lui révéler leur sort éternel.

Ces trois demandes lui furent accordées. Il apprit le salut de ses frères, de la manière que nous verrons plus loin ; Dieu permit qu'il n'exerçât jamais ni supériorité dans son Ordre, ni dignité dans l'Eglise ; enfin il fut assuré de la bonne disposition de son âme par une vision, « non pas imaginaire, mais corporelle », que Guillaume de Tocco rapporte ainsi qu'il suit :

« Frère Thomas priait à Naples, dans l'église du couvent, lorsque lui apparut Frère Romain, qu'il avait laissé enseignant à Paris. Frère Thomas, se trouvant en face de ce Religieux, lui dit : « Soyez le bienvenu. « Quand donc êtes-vous arrivé ? » Celui-ci répondit : « Je suis sorti de ce monde, et il m'a été per- « mis de vous apparaître à cause de vos mérites. » Le saint Docteur, que cette vision soudaine avait fortement ému, recueillant ses esprits, poursuivit en ces termes : « Puisque Dieu le veut bien, je vous adjure « de sa part de répondre à mes questions. Qu'en est-

« il de moi, je vous prie ? mes œuvres plaisent-elles à « Dieu ? » Frère Romain répondit : « Votre âme est « en bon état, et vos œuvres sont agréables à Dieu. » Le Docteur continua. « Et pour vous, qu'en est-il ? » Il répondit : « Je suis dans la vie éternelle ; mais « j'ai passé seize jours en Purgatoire, pour une négli- « gence de ma part au sujet d'un testament que l'évê- « que de Paris m'avait confié, et dont j'ai différé la « mise à exécution par ma faute. » Le Saint ajouta : « Parlez-moi, je vous prie, de cette fameuse ques- « tion que nous avons agitée tant de fois : les qualités « acquises en cette vie demeurent-elles dans la patrie ? « Frère Thomas, répondit le visiteur, je vois Dieu, « ne m'en demandez pas davantage. » Notre Docteur insista cependant : « Depuis que vous voyez Dieu, « dites-moi, le voyez-vous sans aucun milieu, ou par « quelque intermédiaire ? » L'envoyé céleste répondit en citant ce verset du Psaume : *Comme nous avons entendu dire, ainsi avons-nous vu dans la cité du Seigneur des vertus,* et il disparut. Notre Saint demeura dans l'étonnement d'une apparition si merveilleuse et si inattendue, mais sa joie fut extrême de la consolante réponse qui lui avait été faite sur l'état de son âme. »

Qu'admirer le plus ? L'amour du Saint pour l'oraison, son recours à la prière en tout temps, en tout lieu, en toute circonstance; ou la fidélité du Dieu très bon à rémunérer la foi de son serviteur par des extases, des apparitions, la connaissance des cœurs, l'assurance que tous ses désirs sont exaucés ?

De part et d'autre, il y a matière à notre admiration et à notre instruction.

Nous apprenons d'abord que la prière humble, confiante, persévérante est le grand secours du chrétien dans toutes les nécessités de la vie, et la source de ses plus douces consolations. Nous voyons ensuite comment agit le Tout-Puissant envers ceux qui le craignent et qui l'aiment. *Comme l'aigle provoque ses aiglons à voler, et étend ses ailes pour leur servir de support*, ainsi *le Seigneur va-t-il chercher, dans le désert et la solitude* de ce monde, les âmes sincèrement désireuses de s'unir à Lui ! *Il les prend, les instruit, les transporte* sur les plus hautes cimes de la contemplation, et les plaçant en face du soleil de sa divinité, leur permet d'en fixer quelques rayons.

Tel fut le vol de l'Ange de l'Ecole. En peu de temps, il parvint à ce degré sublime d'oraison, qu'il décrit dans son Opuscule *de la Béatitude*, degré où les parfaits n'en sont plus à *chercher* Dieu, mais *jouissent* de lui sans discontinuer, ayant déjà comme un avant-goût de la vision béatifique. C'est à cette *jouissance perpétuelle* de Dieu dès ici-bas que tous nous devons tendre, ajoute le saint Docteur.

Puisse-t-il, par son crédit auprès du Seigneur, obtenir cette grâce à tous ceux qui s'honorent de l'avoir pour Patron !





CHAPITRE III.

DÉVOTION ENVERS JÉSUS-EUCHARISTIE, LA SAINTE VIERGE, LES SAINTS.

Altaria tua, Domine virtutum.
Ps. LXXXIII, 4.
A moi vos autels, ô mon Dieu.

SAINT Thomas eut donc, à un degré éminent, l'esprit de prière. Cherchons à quelles sources s'alimentait cet esprit, vie et force de l'âme. Ouvrons de nouveau le livre qui nous a déjà plusieurs fois instruits : ouvrons, lisons, édifions-nous.

« Thomas, écrit Guillaume de Tocco, avait une dévotion singulière pour le Très Saint-Sacrement. De même qu'il lui avait été accordé d'écrire avec plus de profondeur sur ce mystère, il lui fut donné aussi de le goûter avec une suavité plus grande.

« Chaque jour il disait la sainte Messe, en entendait une seconde, celle de son compagnon ou d'un autre prêtre, et fréquemment servait cette Messe, avant même d'avoir déposé tous les ornements sacerdotaux.

« Pendant qu'il célébrait, il était habituellement saisi de tels transports d'amour, qu'il fondait en larmes ; son âme puisait avec abondance aux lumières et aux grâces dont cet auguste Sacrement est la source

« Un Dimanche de la Passion, au couvent de Naples, il semblait dire la Messe avec plus de dévotion encore que de coutume. Tout à coup, les assistants, parmi lesquels se trouvaient de nombreux soldats, le virent absorbé par la sublimité des mystères de l'autel. Il paraissait assister à la scène du Calvaire, et ressentir en lui-même les souffrances de l'Homme-Dieu. C'est ce que démontraient le ravissement de son esprit et les larmes qui couvraient ses joues. Comme cet état se prolongeait, quelques Frères s'approchèrent de lui, pour le prier de poursuivre le saint Sacrifice, et, le tirant par ses habits, ils parvinrent à le faire revenir de cette extase, qui semblait l'avoir emporté au sommet des cieux.

« La Messe finie, plusieurs Religieux jouissant de son intimité, le prièrent de vouloir bien leur dire ce qu'il avait éprouvé dans cette extase. Mais le Saint refusa de les satisfaire, craignant de dévoiler les divins secrets. »

Depuis que, pour parler le langage des Ecritures, *l'abîme* de la misère humaine *appelle l'abîme* de la clémence infinie, et que le Très-Haut, *joignant les extrêmes les plus opposés*, s'est incarné dans le sein d'une Vierge pour habiter parmi nous, la religion, lien sacré qui unit la créature au Créateur, a pris une forme nouvelle et sublime. Le terme du culte chrétien, c'est Jésus-Christ, Homme-Dieu, régnant au ciel, mais en même temps réellement et substantiellement présent au Sacrement de son amour.

L'Eucharistie est le centre vers lequel tout converge ; et la Messe, dans laquelle Jésus-Christ, Prêtre invisible, s'offre comme victime à la Majesté de son Père,

est l'acte solennel, l'acte par excellence de la religion.

Aux yeux de la foi, rien ici-bas n'égale le ministère du Prêtre exerçant les fonctions de son sacerdoce. Mais, après celui des ministres sacrés, quel honneur plus grand que l'honneur accordé au clerc servant à l'autel ?

Comme le Prêtre, il est au milieu des Anges, qui, au témoignage de saint Jean Chrysostome, assistent invisiblement à l'oblation sainte ; avec le Prêtre, il participe plus abondamment que tout autre aux fruits du saint Sacrifice, à cause du concours plus immédiat qu'il y prête.

Vérités trop souvent oubliées, peut-être même ignorées ! Notre grand Docteur, avec l'éloquence de ses actes, les enseigne à tous, mais plus spécialement aux jeunes enfants chargés, d'après l'usage de l'Eglise, d'une fonction dont les Séraphins eux-mêmes ne s'acquitteraient qu'en tremblant.

Si la Messe est l'acte par excellence du culte catholique, la Communion est la plus riche des pratiques chrétiennes. Mais, pour être vraiment la source de tous les biens, elle requiert, avec la pureté de conscience, une fervente préparation et une fervente action de grâces. Nul ne comprit mieux ce devoir que le Docteur Eucharistique : aussi, mettant sa science au service de sa foi, composa-t-il un certain nombre de prières très pieuses que l'Eglise a recueillies en partie, et qu'elle propose à ses ministres, lorsqu'ils sont sur le point de monter à l'autel ou qu'ils en descendent.

A saint Thomas, d'après quelques auteurs et certains

livres liturgiques, appartient la si dévote prière qui commence par ces mots :

Ame de Jésus, sanctifiez-moi !

prière favorite de saint Ignace de Loyola.

L'*Adoro te*, cette hymne dont chaque strophe respire l'adoration et l'amour, est un des chefs-d'œuvre de ce chantre inspiré.

O Dieu vraiment caché sous cette Hostie,
Je vous adore, et je tombe à genoux !
A votre aspect mon âme anéantie,
Sans hésiter se soumet toute à vous.
. . . .
. . . .

Jésus, sur cet autel pain et breuvage,
Calmez ma soif, rassasiez ma faim ;
Faites qu'un jour, vous voyant sans nuage,
Je prenne place à l'éternel festin.

Les hymnes de l'Office du Très-Saint-Sacrement peuvent être regardées aussi comme d'admirables formules d'actes avant ou après la Communion.

Saint Thomas avait quantité d'autres prières composées par lui, pour chacun de ses exercices : confession, prédication, étude, et autres actions de la journée.

Souvent aussi, il recourait aux versets de l'Ecriture ou de la sainte Liturgie.

Quand il entendait la Messe, il avait coutume, à l'Elévation, de dire avec une grande dévotion et beau-

coup de larmes : *C'est vous, le Roi de gloire, ô Jésus! Vous, le Fils éternel du Père.* et les autres paroles du *Te Deum*, auquel ces versets sont empruntés.

Lorsqu'on chantait à Complies, pendant le Carême, cette antienne du rit dominicain : *Ne nous rejetez pas au temps de la vieillesse ; alors que notre force sera défaillante, Seigneur, ne nous abandonnez pas*, on le voyait ravi en extase, absorbé dans la contemplation et baigné de larmes.

L'Eucharistie est le divin mémorial de la Passion du Sauveur, et la Croix est le signe auguste de notre rédemption. La dévotion de saint Thomas envers Jésus-Christ avait par conséquent deux centres : l'autel et le calvaire.

Ses historiens nous le montrent fréquemment agenouillé devant l'image de Jésus crucifié ; et trois fois, on le sait, l'image sainte daigna lui parler.

La tradition lui attribue une croix composée avec les lettres du distique suivant :

Crux mihi certa salus, Crux est quam semper adoro;
Crux Domini mecum, Crux mihi refugium.

O Croix, de mon salut l'espérance assurée,
Croix sainte, sois toujours de mon cœur adorée !
Croix du Seigneur, reste avec moi ;
O Croix, mon refuge est en toi !

Pour comprendre l'ingénieuse disposition des lettres et y lire le distique proposé, il faut chercher au centre l'initiale du mot *Crux* ; en remontant la ligne mé-

CROIX DE SAINT THOMAS D'AQUIN

S U L A S A S A L U S
L A S A T A S A L
S A T R T A S
T R E R T
R E C E R
E C I C E
C I H I C
M I H I H I M
U C H I M I H I U
C E M I M X M I U G I
E M I N I M O D X U X M I H I R E F U G
M I N I M O D X U R U X M I H I R E F U
I N I M O D X U R C R U X M I H I R E F
M I N I M O D X U R U X M I H I R E F U
E M I N I M O D X U X M I H I R E F U G
C E M S E X E S U G I
U C T S E S T I U
M Q T S T Q M
U Q T Q U
A U Q U A
M A U A M
S M A M S
E S M S E
M E S E M
P M E M P
E P M P E
A R E P E R A
O D A R E R A D O
O R O D A R A D O R O

CRUX MIHI CERTA SALUS — CRUX EST QUAM SEMPER ADORO
CRUX DOMINI MECUM — CRUX MIHI REFUGIUM

Indulgence de 300 jours accordée par S. S. Pie IX à quiconque récitera ces oraisons jaculatoires (21 janvier 1874)

diane, on trouve : *Crux mihi certa salus*, et en descendant : *Crux est quam semper adoro*. Puis en allant du centre vers la gauche, en suivant la médiane horizontale, on a : *Crux Domini mecum*; enfin, à droite : *Crux mihi refugium*.

L'Eglise catholique ne sépare pas la bienheureuse Vierge de son divin Fils ; et quiconque, l'histoire à la main, parcourt les saintes *Vies* des serviteurs de Dieu, remarque chez tous une dévotion spéciale à la Mère de Jésus.

Dire qu'en saint Thomas le culte de Marie a prévenu la raison, ce n'est assurément pas une hyperbole. Nous l'avons vu, sur les genoux de sa nourrice, serrer dans sa main et mettre dans sa bouche une feuille de papier portant ces mots : *Ave Maria*. Plus tard, cette même main écrira un savant *Opuscule* sur la *Salutation angélique*, et cette même bouche publiera éloquemment les grandeurs de l'*Ave Maria*. Tout un carême, on l'entendra prêcher à Naples sur ces seules paroles : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous*.

Les élèves de nos collèges chrétiens, qui ont adopté l'usage de mettre des initiales pieuses en tête de leurs devoirs scolaires, se doutent-ils qu'ils ont pour devancier dans cette louable pratique le grand Docteur de l'Eglise, Thomas d'Aquin ? Les précieuses pages d'un manuscrit autographe récemment découvert portent en marge, et de la même écriture que le texte, ces mots souvent répétés : *Ave Maria, ave Maria !*

L'Eglise, interprète infaillible des Livres saints, applique à la Mère de Dieu ces paroles dites de la Sagesse incréée ; *Pour moi, j'aime ceux qui m'aiment... Ceux qui me font connaître auront la vie éternelle.* Saint Thomas en fit la douce expérience. Marie se montra sa Mère dès le berceau ; elle inclina les affections de son cœur vers cet Ordre nouveau qu'elle-même appelait *Mon Ordre,* et auquel, en la personne du saint Fondateur, elle confiait la plus belle des dévotions établies en son honneur : le Rosaire. Marie fut pour saint Thomas l'étoile qui éclaira le frêle esquif de son innocence dans la noire tempête si capable de l'engloutir. Enfin, cette science tenant du miracle, qui osera dire que notre Docteur ne la dut pas à l'intervention de Celle qui est justement appelée le *Siège de la Sagesse* ?

Saint Vincent Ferrier et saint Antonin nous apprennent que la bienheureuse Vierge honorait Thomas de ses visites. En ces circonstances, le grand Docteur, tel qu'un enfant qui questionne sa mère, interrogeait la Reine des anges, et lui demandait l'explication des difficultés qui l'avaient arrêté dans l'étude des saintes Ecritures. Alors Marie, avec un doux sourire, s'adressait à Jésus, qu'elle tenait dans ses bras, et le priait de donner l'explication attendue.

Frère Réginald affirme, sur l'aveu que lui fit le Saint lui-même, peu de jours avant sa mort, que cette glorieuse Reine lui était apparue, et lui avait donné pleine sécurité sur sa vie, sur sa doctrine et sa persévérance finale. L'historien qui rapporte ce fait poursuit ainsi : « Cette Mère pieuse, la plus généreuse des femmes, ne se mêle pas seulement aux rangs des

habitants de la gloire ; elle daigne aussi ne pas refuser la consolation de sa présence à ceux qui sont encore voyageurs sur la terre. Sans quitter son trône royal du ciel, elle aime toujours à regarder le lieu d'où elle y est montée... C'est elle, nous le croyons pieusement, qui avait obtenu de son Fils pour son Docteur cet immense trésor de science, en récompense du lis qu'il avait offert à Dieu, et qu'il a conservé dans toute sa blancheur. »

Ces réflexions suggèrent à un autre serviteur de Marie, le cardinal Pie, d'illustre mémoire, les paroles suivantes, dans une homélie prononcée à l'occasion du sixième centenaire de la mort de saint Thomas : « O Vierge puissante, ô la plus généreuse des mères, daignez demander aussi pour nous la pureté de l'âme et du corps, la blancheur du lis, avec l'abondance de la doctrine ! Daignez nous rassurer avant le passage suprême, avant la fin de notre exil, et nous donner votre certificat concernant notre science et notre vie : *ipsum certificavit de vita sua et scientia.* »

Il n'est aucun de nos lecteurs très certainement qui ne souscrive du fond du cœur à ce langage.

Habitué à converser dans les cieux, et à traiter avec les Prophètes, les Apôtres et les Pères de l'Eglise, saint Thomas avait conçu comme tout naturellement pour eux une rare dévotion; et dans cette simplicité qui n'est pas le moindre charme de son caractère, il leur demandait à eux-mêmes des éclaircissements sur leurs écrits. Souvent sa confiance fut récompensée par de célestes apparitions. Les exemples trouveront place

dans le chapitre consacré à la science du saint Docteur.

Dévot à la personne des Saints, il l'était pareillement à leurs images et à leurs reliques.

Vers la fin de 1272, Thomas, accompagné de Frère Réginald et de Frère Tholomée de Lucques, vint au château de la Molaria, non loin de Rome, pour saluer son ami, le cardinal Richard dei Annibaldi. Là, il fut saisi de la fièvre, avec Frère Réginald. Le Saint se rétablit promptement ; il n'en fut pas ainsi de son compagnon. « Thomas, dit le biographe que nous aimons à citer, Thomas vint à sa chambre, pour le consoler et le réconforter dans le Seigneur. Après l'avoir exhorté à la patience, il lui conseilla de s'adresser à sainte Agnès, avec espoir certain d'en recevoir le bienfait de la santé. Lui-même implora les mérites de la vierge martyre auprès de Dieu. Prenant ensuite des reliques de la Sainte que par dévotion il portait toujours suspendues à son cou, il les déposa sur la poitrine du malade, et redoubla ses supplications. A l'instant, Frère Réginald se leva joyeux et plein de santé. Ce miracle fut attribué par les uns à la piété du Maître, par les autres à l'intervention de sainte Agnès. Il vaudrait mieux dire qu'il fut l'œuvre de l'un et de l'autre : les prières de la vierge martyre s'unirent aux instances du saint Docteur, et obtinrent pour le malade la grâce tant désirée. »

Large dans les effusions de sa piété, saint Thomas ne pouvait oublier les Saints de sa famille religieuse, et principalement le bienheureux Dominique, son Père. Nous l'avons vu assistant, à Bologne, à une translation des restes du saint Patriarche, et préludant par

des veilles et des prières sur le tombeau béni, à l'enseignement qu'il allait distribuer aux écoliers de l'Université bolonaise. Les Mémoires du temps nous apprennent que ce saint Docteur ne passait aucun jour sans étudier la vie de saint Dominique, afin de reproduire ses vertus, sachant bien que les patriarches des familles religieuses lèguent à leur descendance spirituelle un esprit qui en formera le caractère distinctif, de même que le chef d'une famille naturelle communique avec son sang et ses biens des principes d'honneur dont ses enfants et petits-enfants ne sauraient s'écarter sans forfaiture.

Saint Thomas avait encore une dévotion particulière pour saint Augustin, dans lequel il voyait non pas seulement un maître pour la doctrine, mais un ancêtre religieux auquel les Prêcheurs sont redevables de la règle qui est la base de leur législation. Aussi, pour témoigner sa piété envers ce grand Docteur, composa-t-il, d'après les écrits mêmes de saint Augustin, un Office propre, encore en usage dans l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Enfin un troisième culte de famille avait place dans le cœur de Thomas d'Aquin. Vers 1254, il lui avait été donné de vénérer, à Milan, dans l'église de Saint-Eustorge, la tombe du martyr Pierre de Vérone, son Frère en Religion. Les Milanais érigeaient en ce moment un somptueux mausolée au nouveau protecteur qui leur avait été assigné. Saint Thomas apporta à cette œuvre l'appoint de son génie. Il composa l'épitaphe en beaux vers hexamètres, mais avec une concision de langage qui déconcerte tout traducteur. Nous avons essayé néanmoins d'en donner le sens.

Héraut, flambeau du Christ, soldat plein de vaillance,
Dans l'ombre enseveli, couché dans le silence,
Pierre est là... Martyr de sa foi !

Un jour, il est tombé sous le glaive hérétique,
Le pasteur bien-aimé, l'apôtre sympathique,
Sage interprète de la Loi.

Au séjour bienheureux la gloire l'environne;
L'Eglise avec amour ici-bas le couronne,
En proclamant sa sainteté.

Des miracles sans nombre illustrent sa mémoire,
Par lui la foi du Christ remporte la victoire,
Au sein de la noble cité.





CHAPITRE IV.

HUMILITÉ, OBÉISSANCE ET PARFAIT DÉTACHEMENT.

Vas auri solidum, ornatum omni lapide pretioso.

ECCLI. L, 10.

Il était comme un vase d'or, enrichi de toute sorte de pierres précieuses.

Nous savons que *Thomas* veut dire *abîme*. Notre Saint a justifié son nom, par sa science sans doute, mais encore plus par son humilité. Ses anciens biographes n'emploient pas d'autre terme pour exprimer jusqu'où allait en lui cette vertu.

A cet égard, *l'Année Dominicaine* fait une judicieuse remarque :

« Il est bien facile à une personne qui n'a que des qualités médiocres d'avoir de bas sentiments d'elle-même, c'est plutôt une justice qu'elle se rend que l'effet d'une humilité véritable. Mais ne perdre jamais de vue ses misères et son néant, dans l'éclat d'une naissance illustre, au milieu de lumières qui font pénétrer les mystères les plus cachés, quand on est l'objet de louanges et d'acclamations universelles : voilà une humilité très particulière à saint Thomas d'Aquin. Il passait pour l'oracle de la Théologie ; les Papes Urbain IV et Clément IV l'honoraient de leur

amitié ; saint Louis, roi de France, l'avait en vénération ; les Cardinaux, les Archevêques, les Evêques, les Universités, en un mot, tout ce qu'il y a de grand dans l'Eglise et dans l'Etat, le considéraient comme un homme extraordinaire. Lui seul s'estimait un néant, le plus imparfait des Religieux de son Ordre. Un jeune emporté lui reprocha un jour de n'être pas si savant qu'on le croyait : « Vous avez raison, mon « cher enfant, répondit le Saint ; et c'est pour dé- « tromper le monde de la fausse opinion qu'il a de « moi, que j'étudie sans cesse. »

Au confident intime de ses pensées, lui-même disait, quelques jours avant de mourir :

« Grâce à Dieu, jamais ma science, mon titre de Docteur, ni aucune victoire scolastique n'a fait naître en moi une impression de vaine gloire, capable de détrôner en mon âme la vertu d'humilité. Si parfois quelque premier mouvement s'est élevé en prévenant la raison, celle-ci est survenue aussitôt pour le réprimer. » Un auteur ajoute qu'en pareille circonstance, Thomas faisait extérieurement un petit signe de croix sur son cœur, afin de se prémunir contre les atteintes de l'amour-propre, et de lui en fermer les avenues.

La liturgie dominicaine renferme cette juste exclamation :

O don de la vertu céleste,
De la grâce ô pouvoir vainqueur !
Jamais la vanité funeste
De Thomas n'effleura le cœur.

Ce n'est pas que le Docteur Angélique n'eût conscience des connaissances prodigieuses que Dieu lui

avait accordées ; mais il les rapportait à l'Auteur de tout don, s'appliquant ces paroles de l'Apôtre : *Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? Si donc tu as reçu ce que tu possèdes, pourquoi te glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu ?*

Cette humilité le rendait fort modéré dans les discussions théologiques, et quoiqu'il pressât d'arguments son adversaire, c'était néanmoins avec tant de retenue qu'alors son humilité paraissait autant que la vivacité de son esprit.

On peut attribuer également à cette vertu la pureté d'intention qui régnait en tous ses actes, et aussi cette véritable crainte qui le faisait trembler jour et nuit de n'être pas dans l'amitié de son Dieu. Telle est la disposition du juste : bien que sa conscience ne lui reproche rien, il ne se croit pas néanmoins justifié ; il a pour lui-même un tel mépris, qu'il vit dans des appréhensions continuelles que Celui qui sonde les cœurs et les reins ne le trouve coupable aux yeux de sa Justice.

L'humilité de saint Thomas avait en horreur les plus imperceptibles retours sur soi-même ; sans nul doute, cette vertu est la clef qui renferme et cache à nos yeux, jusqu'au grand jour des manifestations, les riches trésors amassés dans cette âme, grâce aux largesses du divin Maître et à la fidélité du serviteur. Ennemi de l'estime des hommes, il voilait avec le plus grand soin les faveurs dont il était comblé du ciel ; s'il en découvrait quelque chose à son confesseur, c'était non moins par humilité, dans la crainte d'être le jouet de l'illusion, que par simplicité et obéissance. Encore scellait-il cette déclaration d'un autre

acte d'humilité, défendant à son compagnon d'en rien découvrir, si ce n'est après sa mort, et pourvu qu'il le jugeât expédient à la gloire de Dieu.

De l'humilité à l'obéissance il n'y a qu'un pas ; pour mieux dire, l'obéissance n'est autre chose que l'humilité mise en pratique par l'acquiescement de la volonté propre à la volonté d'autrui. C'est pourquoi nos auteurs rapportent indifféremment à l'une ou à l'autre de ces vertus divers traits fort édifiants de la vie de saint Thomas.

Bien différent de ceux qui ne veulent jamais recevoir de conseil, ou qui ne tiennent aucun compte des salutaires observations que leur adressent des hommes ayant qualité pour cela, le saint Docteur était entièrement soumis à la correction de qui que ce fût ; tous étaient bien venus à lui trouver à redire.

Un jour qu'il faisait la lecture au réfectoire, le Religieux chargé de reprendre lui fit répéter un mot avec accentuation vicieuse. Le Saint obéit aussitôt. Après le repas, quelqu'un lui dit : « Frère, vous avez eu tort « de vous reprendre ainsi ; de la part du correcteur, il « y a eu erreur manifeste. — C'est peu de chose, répondit « Thomas, de faire une syllabe longue ou brève, mais « c'est beaucoup d'être humble et obéissant. »

Non moins admirable est le fait arrivé à Bologne, pendant que saint Thomas y exerçait la fonction de Régent des études.

Il se promenait sous le cloître, seul et contemplatif, selon sa coutume, lorsqu'il est abordé par un Frère étranger, qui, devant aller en ville, avait l'autorisation de prendre pour compagnon le premier Religieux

qu'il rencontrerait. « Mon bon Frère, lui dit-il, le « Prieur vous commande de sortir avec moi. » Frère Thomas incline le tête en signe d'adhésion, et se met à le suivre. Mais comme il ne pouvait aller aussi vite que son compagnon, et que celui-ci lui en faisait de fréquents reproches, Thomas s'excusait humblement, alléguant une infirmité qui lui rendait la marche difficile. Cependant des citoyens de Bologne furent étonnés de voir le grand Docteur s'attacher aux pas d'un Frère convers. Soupçonnant quelque méprise, ils firent connaître au Frère la qualité de celui qu'il conduisait ainsi. Se retournant aussitôt, le Religieux demanda pardon à Frère Thomas de l'avoir pris pour compagnon, ne sachant pas qui il était. D'honorables personnes s'adressant alors au Maître, le questionnèrent respectueusement sur sa condescendance aveugle aux volontés de ce Frère. Saint Thomas leur fit cette réponse : « Toute vie Religieuse a sa perfection dans « l'obéissance; c'est par elle que l'homme se soumet « à l'homme pour l'amour de Dieu, de même que « Dieu a daigné obéir à l'homme pour l'amour de « l'homme. »

Par ce seul fait se trouve justifié ce mot d'un historien : l'obéissance était pour le Docteur Angélique sa boussole et son étoile polaire. A partir du jour où, devenant Profès solennel, il abdiqua, de son plein gré, toute volonté propre entre les mains du Prieur de Naples, l'obéissance marqua chaque étape de son pèlerinage terrestre.

Ce fut par obéissance que, surmontant les répugnances de son humilité, il consentit à recevoir les grades de bachelier, licencié, maître en Théologie ; ce

fut par obéissance qu'il transporta son enseignement successivement à Cologne, Paris, Rome, Orviéto, Pérouse, Bologne et Naples. Enfin, ce fut par obéissance au premier de tous ses Supérieurs, le Vicaire de Jésus-Christ, qu'il quitta Naples, malade et épuisé, et vint mourir dans un monastère étranger à son Ordre, en se rendant au concile de Lyon.

Sans doute, l'obéissance du Religieux, comme la fidélité du soldat à sa consigne, doit être aveugle et aller jusqu'à la soumission du jugement. Cependant, elle est un *hommage raisonnable*, comme celui dont parle saint Paul : aussi, est-il parfois licite au Religieux d'exposer avec simplicité et respect des motifs qui rendraient son acte d'obéissance difficile ou pénible au delà de l'intention formelle du Supérieur. Quant à saint Thomas, a-t-il jamais fait valoir quelque cause de dispense?... A cette question nous avons déjà répondu par le trait cité plus haut. — Quel exemple pour les jeunes gens, pour tous ceux que leur âge, âge de l'inexpérience et des faux pas, voue à la plus exacte obéissance, en toute chose !

Un autre fruit de l'humilité en saint Thomas d'Aquin fut son parfait détachement. Ouvrons de nouveau les Annales de l'Ordre.

« Issu de noble lignée, il eût pu convoiter l'abondance des richesses et la pompe des honneurs ; il mit sa richesse et sa gloire à imiter Jésus-Christ pauvre et humble, plutôt qu'à regorger de biens temporels et à monter au faîte des grandeurs mondaines. Un jour, accompagné de ses étudiants, il revenait de l'abbaye de Saint-Denys, où il était allé vénérer les précieuses

reliques qu'on y conserve. Aux approches de Paris, en contemplant la somptueuse capitale, les étudiants lui dirent : « Maître, voyez quelle belle cité ; vou- « driez-vous en être le souverain ? » Or ils parlaient ainsi, pensant provoquer quelque parole d'édification. Frère Thomas répondit : « J'aimerais bien mieux « avoir les Homélies de saint Jean Chrysostome sur « l'Evangile de saint Matthieu. Cette ville, si elle « était à moi, à cause du souci de son gouvernement, « m'arracherait à la contemplation des choses divines, « et m'enlèverait la consolation de l'âme. »

« Plus on goûte les jouissances temporelles, plus on est en péril d'être privé des biens célestes. Il savait, le saint Docteur, que tout homme appartenant à la milice de Jésus-Christ ne s'embarrasse pas dans les affaires du siècle, afin de plaire à Celui qu'il a promis de servir. Aussi, quand le bienheureux Pape Clément IV, qui l'avait en grande affection, lui offrit plusieurs dignités et revenus, refusa-t-il revenus et dignités, content de vivre humble et pauvre. Les membres de son illustre famille eurent à subir, en Campanie, la persécution de l'empereur Frédéric, pour la cause de l'Eglise. Frère Thomas pouvait les assister, du consentement du Souverain Pontife, avec les biens ecclésiastiques ; la charité, l'affection naturelle à l'égard de si nobles victimes de la cause religieuse, semblaient l'y inviter ; mais comme, par amour pour Dieu, il avait été insensible à ses propres nécessités, ainsi ferma-t-il les yeux sur celles de ses proches. »

Un dernier trait — car il faut se borner — nous sera fourni par Frère Antoine de Brescia, Religieux du couvent de Naples.

« J'ai entendu Frère Nicolas de Marsiliac, ancien conseiller et chapelain du roi de Chypre, disciple de Frère Thomas, et homme de grande science et sainteté, me dire les larmes aux yeux : « Frère Antoine, « j'ai vécu avec Frère Thomas à Paris, et j'atteste, « devant Dieu, que jamais je n'ai rencontré d'homme « plus ami de la pureté et de la pauvreté. Dans le « temps qu'il composait sa *Somme contre les Gentils*, « il ne se servait pas des cahiers en usage, mais il « écrivait sur de simples feuilles volantes ; non pas « qu'il ne lui fût possible de se procurer des cahiers, « mais c'est qu'il n'avait nul souci des choses temporelles. »





CHAPITRE V.

CHARITÉ ET DOUCEUR.

Crevit mecum miseratio.
JOB. XXXI, 18.
Cum his qui oderunt pacem eram pacificus.
PS. CXIX, 7.

La commisération a grandi avec moi... Et j'étais pacifique avec ceux qui n'aimaient point la paix.

UNE âme vraiment humble est, par là même, pleine de charité. Pénétrée de la connaissance de ses misères, croyant ne mériter que rebut et mépris, elle conçoit du prochain une haute opinion, le traite avec respect, s'abstient d'en mal juger, supporte ses défauts, excuse ses intentions lorsque les actes sont manifestement blâmables, et lui rend enfin toute sorte de bons offices.

Tel fut notre saint Docteur. En lui, la charité fut le digne pendant de l'humilité.

La tradition rapporte une anecdote charmante, dont il fut le héros, n'ayant encore que dix ans.

C'était pendant les vacances qui suivirent le séjour au Mont-Cassin; la famille d'Aquin habitait alors le château de Lorette, en Calabre. Une affreuse disette désolait le pays; les récoltes avaient manqué, et chaque jour une foule de malheureux affamés assiégeaient

les portes de la demeure seigneuriale. Le jeune Thomas, qui, dès sa plus tendre enfance, avait ouvert son cœur à la charité, se fit, en cette circonstance, le distributeur des aumônes paternelles. Bientôt même il devint l'intercesseur des pauvres auprès de ses parents, et son éloquence persuasive, jointe aux charmes de sa personne, obtenait sans peine tout ce qu'il voulait.

Cependant la souffrance des indigents augmentait toujours, et, bien que le petit comte en vînt à se priver d'une partie des mets qui lui étaient servis, il ne put subvenir à tant de besoins. Après l'avoir rendu généreux, éloquent, inventif, la charité le rendit audacieux, et même, — le dirons-nous ? — un peu coupable!... Mais y eut-il vraiment faute ? La bonne foi, le consentement tacite d'un père et d'une mère très secourables, n'est-ce pas assez pour le justifier ? D'ailleurs, une telle faute compte à coup sûr parmi celles dont on peut dire : *felix culpa*, heureuse faute! Oui, heureuse vraiment, puisqu'elle appela... un miracle!

Le jeune Thomas se glissait donc clandestinement dans les offices, enlevait avec adresse les aliments qui lui tombaient sous la main et allait les porter aux pauvres. Quelques domestiques se plaignirent au seigneur d'Aquin des prodigalités de son fils. Le comte ne comprit pas d'abord, ou feignit de ne pas comprendre; mais enfin, sur de nouveaux griefs du majordome alarmé, il résolut d'intervenir et de saisir le petit voleur en flagrant délit de larcin.

« Un jour que Thomas s'en allait furtivement à travers les corridors de l'antique château de Lorette, emportant dans un pli de son manteau le butin de la charité, il fut tout à coup arrêté par la rencontre

inopinée de son très redouté seigneur et père. Celui-ci, fermant le passage, lui commanda de découvrir ce qu'il cachait avec tant de soin. Troublé par le regard et la voix du comte, Thomas laisse retomber le pan de son vêtement : il ne s'y trouve que de belles et odorantes fleurs, qui tombent à ses pieds. A la vue du prodige, Landolphe, ému jusqu'aux larmes, embrasse son fils avec transport, et lui permet de suivre désormais l'inspiration de sa charité, tant qu'il restera une obole ou un morceau de pain dans le vieux manoir des Sommacle. »

Job, le saint patriarche de l'Idumée, disait à ses amis : *La commisération a grandi avec moi depuis mon enfance.* Thomas d'Aquin eût pu tenir le même langage. Aux jours de sa vie Religieuse, « plein de compassion pour les pauvres, il leur donnait jusqu'à ses tuniques et autres objets à son usage, ne consultant dans ses largesses que les élans de son cœur. Il ne se réservait aucun superflu, sachant que tout superflu doit, par l'ordre du Seigneur, être employé au soulagement de l'indigence. Il ne songeait même pas au lendemain, quand il s'agissait de secourir un de ses semblables réduit à la nécessité. »

La charité qui, appliquée à l'aumône, s'appelle bienfaisance, revêt une autre forme dans les relations de la vie sociale, et prend le nom de bénignité, de douceur.

Ici encore nous trouverons à nous édifier, en feuilletant les anciens Mémoires.

« Ce Docteur était admirable de bénignité, tout suave en paroles et libéral en action, montrant à tous

quel esprit habitait son âme, et s'épanchait sur ses lèvres en une incomparable douceur. A voir le tour de sa conversation, on pouvait lire la sainteté de son intérieur. Lui qui ne savait pas pécher s'insurgeait avec vigueur contre le péché, et par amour pour la justice et pour le salut du prochain, voulait que tout homme en charge s'élevât contre le mal. Mais, tout ensemble persécuteur de la faute et libérateur du coupable, il faisait en sorte que la faute eût sa répression immédiate, et que le coupable ne pérît pas. Estimant l'innocence et les dons naturels des autres à l'égal, au-dessus même de ses propres qualités, Thomas croyait difficilement aux défauts du prochain. Toutefois, s'il était constant que la faiblesse humaine eût amené quelque chute, il pleurait la faute, comme si lui-même l'eût commise. Jamais il ne contrista personne par une parole d'emportement ou de mépris. »

Bel éloge ! Car, dans les joutes de l'école, au fort de la discussion, lorsque, en possession de la vérité, on se voit aux prises avec un contradicteur présomptueux et opiniâtre, qu'il est aisé de s'échapper en termes vifs et mordants ! Saint Thomas se tint toujours très éloigné de cet écueil ; jamais il ne se prévalut de la supériorité de sa science pour en imposer à un antagoniste. « Dans les disputes scolastiques , dit saint Antonin, il répondait sans emphase, estimant beaucoup ce qui lui était proposé, donnant son avis et marquant son sentiment avec toute la déférence imaginable. »

« Ses écrits témoignent d'une modération admirable et des plus grands égards pour ceux-là mêmes dont i combat les erreurs avec une inflexible fermeté. Et

quand il rapporte les opinions des écrivains ecclésiastiques, surtout des Pères de l'Eglise, avec quel respect il le fait ! Si quelqu'une de leurs affirmations paraît prêter le flanc à la critique, il s'efforce de lui trouver un sens bon, admissible, qui l'exempte du reproche d'erreur. Si cela même n'est pas possible, il dira simplement : *l'auteur a excédé.* »

Un dimanche des Rameaux, Thomas prêchait en l'église de Saint-Jacques, à Paris, lorsqu'un bedeau de la Faculté des Arts, nommé Guillot, fendit la foule, et, se plaçant en face de la chaire, commanda au prédicateur de faire silence, afin qu'il pût lire au peuple un avertissement, de la part de ses maîtres. Le Saint se tut, et lui donna tout le temps de lire une satire sanglante, remplie de calomnies et d'injures contre l'état religieux. Après que cet homme eut achevé, l'orateur reprit son discours, au point où il l'avait laissé, et continua avec une humilité et une patience qui édifièrent autant les fidèles que la lecture du libelle diffamatoire les avait scandalisés.

Les auteurs font une mention particulière du calme inaltérable que garda notre Saint durant la furieuse tempête soulevée par les clercs séculiers contre les Religieux mendiants. Il gémissait en secret, il priait et pleurait devant son crucifix ; et s'il entrait en lice, par ordre de ses Supérieurs, pour venger la justice et la vérité, il le faisait toujours avec des armes courtoises. Son ennemi terrassé, le vainqueur lui tendait généreusement la main.

Le fait qui suit, attesté avec serment par des témoins oculaires, est trop à la louange du Docteur Angélique

pour n'être pas cité intégralement. Lisons-le dans sa forme antique :

« Un Religieux devait être examiné pour la licence par le chancelier de Paris, et répondre dans l'après-midi, selon l'usage, à différentes objections. Il émit une opinion contraire à une vérité, que le saint Docteur avait précédemment établie dans son cours, et il la défendit avec un esprit altier et suffisant, comme s'il eût voulu braver son maître. L'homme de Dieu, plein de patience, n'estima point qu'il y eût préjudice à son autorité dans la contradiction d'un théologien novice encore ; en homme vraiment humble et magnanime, sans tenir compte de l'injure personnelle, il revint au couvent aussi calme à l'extérieur qu'il l'était dans le fond de son âme. Mais ses disciples et son compagnon, indignés d'une telle insolence, lui dirent : « Maître, « nous avons été gravement offensés en votre personne, « parce qu'il n'était pas permis à ce Religieux de « parler ainsi contre votre opinion ; et vous, Maître, « vous ne deviez pas supporter devant tous les Doc- « teurs de Paris cette attaque à la vérité. » Frère Thomas répondit : « Mes fils, il m'a semblé qu'il « fallait épargner ce débutant, et ne pas le couvrir de « confusion en pleine assemblée. Quant à ma doctrine, « je ne crois pas qu'elle puisse être solidement attaquée « par aucun docteur, parce qu'avec l'aide de Dieu, je « l'ai appuyée des autorités des Saints, et de raisonne- « ments conformes à la vérité. Si toutefois les Frères « le jugent utile, je pourrai suppléer demain à l'omis- « sion d'aujourd'hui. »

« Le lendemain, en effet, on se réunit de nouveau dans le palais de l'évêque, et Frère Thomas s'y trouva

avec les mêmes auditeurs et ses étudiants. Le licencié répéta ses propositions et ses conclusions de la veille sans aucune atténuation. Frère Thomas dit alors avec tout le ménagement possible : « Maître, cette « opinion que vous défendez ne peut être soutenue « sans erreur, parce qu'elle est contraire à tel Con- « cile ; il vous faut donc adopter un autre sens. » L'argumentateur se mit à changer sa phrase, sans pour cela modifier son opinion. Frère Thomas le pressa de nouveau, lui opposant toujours les paroles du Concile. Il finit par le contraindre à confesser son erreur, et à demander humblement d'être éclairé sur le fond de la vérité. Frère Thomas reprit alors : « Maintenant « vous dites bien » ; et il lui expliqua clairement ce qu'il fallait tenir pour vrai. Tous les Maîtres admirèrent la tranquillité d'âme et la modération de langage du saint Docteur, reprenant un adversaire, comme il eût instruit un disciple. »

L'Esprit-Saint a dit : *Mon fils, conservez votre âme dans la douceur.* Fidèle à cette recommandation, saint Thomas jouit abondamment de tous les avantages que procure la vertu de douceur, avantages qu'il nous apprend lui-même dans ses ouvrages.

La douceur chrétienne, issue de la charité, nous prépare à la connaissance de Dieu, parce qu'elle rend notre âme maîtresse d'elle-même, et, lui faisant réprimer la colère, l'empêche de résister à la vérité. Elle nous rend ensuite agréables à Dieu et aux hommes ; car Dieu se plaît à résider dans une âme que remplit la mansuétude de Jésus-Christ, et les hommes se laissent gagner sans peine par les prévenances de la charité.

Comme dernière preuve de cette vertu en notre Saint, ajoutons l'influence considérable qu'il exerça sur tous ceux qui l'approchèrent.

Pour terminer enfin par un témoignage dont personne ne suspectera la valeur, saint François de Sales, ce type admirable de la douceur chrétienne, appelle Thomas d'Aquin « l'âme la plus *douce* et la plus humble qui fût jamais. »





CHAPITRE VI.

ANGÉLIQUE PURETÉ.

Pulchritudinem candoris ejus admirabitur oculus.

ECCLI. XLIII, 20.

L'œil ne se lasse pas d'admirer l'éclat de sa blancheur.

*h ! combien est belle et éclatante la génération chaste ! Sa mémoire est immortelle, et sa renommée va du ciel à la terre.*

A cette exclamation inspirée répondent, dans la vision apocalyptique de l'Apôtre saint Jean, les cantiques des âmes vierges, qui forment au ciel le cortège de l'Agneau.

Au premier rang de cette génération sainte, brille le Patron des écoles catholiques. Ce n'est pas en vain qu'il est appelé Docteur *Angélique*. Homme vraiment céleste, innocent dans son enfance, pur en son adolescence, athlète de la chasteté, honoré de la visite des Anges, ceint par eux d'un mystérieux cordon, déclaré leur égal, et confirmé, pour ainsi dire, dans la virginité, il mérite à tous égards d'être proposé à l'imitation des jeunes chrétiens, avec les Louis de Gonzague et les Stanislas de Kostka, qui se faisaient gloire eux-mêmes de suivre ses traces.

Mais il faut au lecteur autre chose que des affirmations ; consultons les monuments de l'histoire sur l'angélique pureté de saint Thomas d'Aquin.

« Le saint Docteur avait lu que la *Sagesse n'entrera point dans une âme affectionnée au mal, et n'habitera point dans un corps soumis au péché.* Aussi s'efforça-t-il constamment de posséder la pureté de l'esprit et du corps ; et comme il savait que l'homme ne peut l'obtenir en vertu de son mérite, il pria Dieu de la lui accorder par un effet de sa libéralité infinie. Il est certain que le don de virginité lui fut conféré, ainsi que le prouve la vision qu'il eut dans sa prison, lorsque deux Anges lui apparurent. Cette pureté admirable est attestée par Frère Raymond Sévère, du même Ordre, lequel déclara par serment, à diverses reprises, qu'étant à Paris, dans le couvent d'études avec Frère Thomas, il ne se rappelait pas, pendant les sept années qu'il avait passées avec lui dans la plus étroite liaison, l'avoir entendu s'accuser au saint tribunal de la moindre faute contre l'aimable vertu ; c'est à peine si parfois son âme avait été effleurée par quelque vague pensée venue des sens. Or, durant tout ce temps, ces deux Religieux se communiquaient les secrets de leur conscience, et par la fréquente absolution se préparaient l'un l'autre à la célébration des saints Mystères.

« A ce témoignage s'ajoute l'affirmation de son dernier confesseur, Frère Réginald de Piperno, qui mérita d'être le compagnon et le témoin de toute sa vie. Ce Religieux déclara plusieurs fois et à diverses personnes que la confession du saint Docteur ressem-

blait, vers la fin, à la confession d'un enfant de cinq ans, dépourvu de toute malice. »

Cette pureté sans tache fut révélée en outre au Frère qui eut la vision du filet d'argent.

« Comme ce Frère retournait à la cour pontificale pour presser la canonisation du serviteur de Dieu, il fut retenu par suite d'une furieuse tempête dans le port d'Astura. Pour se consoler du retard, il demanda au saint Docteur quelque révélation touchant les secrets de son admirable vie. Après avoir prié dévotement et avec larmes, il s'endormit vers l'aurore, et le bienheureux Thomas lui apparut. Il portait les traits de l'âge mûr, comme à l'époque de son trépas. Le Frère dans l'étonnement, s'adressant à un autre Religieux que le Docteur avait reçu dans l'Ordre, et qui l'accompagnait en ce moment, lui dit : « Frère Thomas paraît plus « jeune que vous. » Le Docteur répondit : « Les Saints « sont ainsi tous jeunes. » Désirant l'interroger sur « l'histoire qu'il composait, le Frère reprit : « Maître, « j'ai écrit toute votre Vie ; un point me paraît sur« prenant ; dites-moi s'il est tel que je l'ai rapporté. « Est-il vrai que vous soyez mort aussi pur et vierge « que vous étiez en naissant, ainsi que me l'a certifié, « après votre décès, Frère Pierre de Sezza ? » Le Docteur, se retournant comme pour cacher la rougeur que lui causait cette louange, répondit : « Oui, il en « est ainsi ; mais ce n'est pas Frère Pierre qui l'a « déclaré, c'est mon compagnon Réginald. » Le Frère voulait le questionner encore pour savoir si l'histoire qu'il écrivait contenait la pleine vérité sur tous les autres points. Trois globes de lumière, égaux en splendeur, mais dont l'un surmontait les deux autres,

apparurent subitement à ses yeux. Se rappelant alors ce qu'il avait lu touchant le triple mode de connaître Dieu dans le ciel, il dit au Docteur : « Maître, vous « avez enseigné et écrit que les Saints ont une triple « connaissance de Dieu : l'une par les sens, l'autre « par l'imagination, la troisième par l'intelligence : en « est-il ainsi ? » Thomas répondit : « C'est la vérité », et aussitôt l'apparition s'évanouit. »

Il ne faudrait pas croire que cette pureté tout angélique ne coûtât au saint Docteur aucun effort, et qu'affermi par une grâce exceptionnelle contre les mauvais penchants, il demeurât oisif possesseur d'un don si précieux. Les auteurs ont soin de nous dire qu'il conserva sa pureté par une continuelle prière et un emploi scrupuleux de son temps. A cette double précaution, saint Thomas en joignit deux autres, également nécessaires pour maintenir dans une âme le précieux trésor de la chasteté : une sévère retenue dans ses relations, et une mortification parfaite des sens.

Avait-il à converser avec les personnes d'un autre sexe, jamais il ne les regardait en face ; il les entretenait brièvement et satisfaisait à leur direction d'une manière fort sérieuse. On s'étonna de cette réserve, dont il n'exceptait pas même ses plus proches parentes. Comme on lui demanda un jour pourquoi, étant né d'une femme, il se comportait de la sorte envers toutes : « C'est précisément pour ce motif », répondit-il, voulant dire par là : quelque profonde affection que j'éprouve pour celle qui m'a donné le jour, je ne saurais oublier, comme la foi me l'enseigne, que *ma mère m'a conçu dans le péché*.

La conservation de la pureté demande, de plus, la

garde des sens : c'est une vérité passée à l'état de maxime, que le lis de la virginité ne croît que parmi les épines de la mortification.

Par mortification entendons-nous ici la pratique d'austérités excessives, telles que l'histoire de quelques Saints nous en offre le tableau ?

L'Esprit de Dieu souffle où il veut ; il lui appartient, et à lui seul, de diriger dans les voies les plus ardues de la pénitence, des âmes particulièrement appelées à reproduire l'état d'expiation du Sauveur Jésus. Mais il suffit d'avoir parcouru les Vies des Saints, pour savoir que le Guide divin des âmes donne habituellement l'attrait des grandes austérités à d'autres qu'à ceux qui ont pour mission d'éclairer l'Eglise par la splendeur de leur doctrine et l'excellence de leurs écrits. Et toutefois, dans tous les grands Docteurs et hommes de science, on trouve un esprit remarquable de sobriété, de tempérance et de mortification. Tant il est vrai que, pour prendre son essor vers les hauteurs qu'habite l'éternelle Vérité, l'âme doit être dégagée du poids de ce corps mortel et de tout ce qui l'incline vers la terre !

Les biographes de saint Thomas n'ont pas eu la prétention de tout dire sur ses vertus ; le peu qu'ils nous ont transmis sur sa mortification suffit pour nous édifier pleinement.

« Outre l'abstinence perpétuelle de chair qu'il a gardée inviolablement jusqu'à la mort, et les sept mois de jeûne ordonnés par les Constitutions de son Ordre, le saint Docteur se livrait à des pénitences extraordinaires, quand il rencontrait des difficultés que sans une lumière nouvelle il ne pouvait résoudre. Alors il

priait, jeûnait, et pratiquait d'autres austérités, arrivant par ce moyen à l'intelligence des problèmes qui tenaient son esprit en suspens.

Ce n'est pas la seule occasion où il affligeât son corps. Que de fois, en feuilletant l'histoire de notre Saint, on rencontre ces mots ou autres expressions équivalentes : Thomas redoublait ses prières et ses *pénitences!*... C'était principalement lorsqu'il se voyait en danger d'être promu aux honneurs, que cet ami du silence et de l'obscurité offrait ses larmes et son sang, priait et jeûnait. On pourrait même dire que saint Thomas jeûnait sans cesse; car Jean de Blaise, qui avait été son familier pendant plus de cinq ans, déclare, sur la foi du serment, que le saint Docteur était d'une sobriété extrême et ne mangeait qu'une fois le jour.

Le vin et la bonne chère sont du nombre des choses qui, au rapport des saints Livres, rendent l'homme *apostat* de son Dieu. Quiconque veut mener une vie pure et chaste doit, dès l'enfance. prendre ces habitudes de sobriété et de tempérance, que nous recommande l'hygiène non moins que la mortification. Il doit, en outre, veiller sur tous ses sens, en particulier sur ses yeux, portes ordinaires par lesquelles le péché pénètre dans l'âme.

Aux graves enseignements qu'on vient de lire sur le prix de la chasteté, et les précautions indispensables à sa conservation, ajoutons le conseil de ne pas s'abandonner à une présomptueuse confiance. Quelque longs efforts que l'on ait faits pour l'acquisition de cette vertu, à quelque degré de sainteté que l'on soit parvenu, fût-on même un saint Paul ravi au troisième

ciel, on peut, par la permission de Dieu, recevoir ce que l'Apôtre appelle « le soufflet de Satan ». La vigilance est donc toujours nécessaire.

Prêtons de nouveau l'oreille à la voix de l'antiquité.

« Bien que le Docteur Thomas eût, selon sa prière, triomphé dans sa prison de l'adversaire de son âme, cet esprit audacieux et effronté, vaincu par l'adolescent, ne craignit pas de se mesurer plus tard avec le Maître.

« Voici la vision qu'eut Jean de Blaise, jeune homme dévoué aux Frères, et tout spécialement au saint Docteur. Il aperçut le démon, sous la forme d'un Ethiopien très noir, entrer dans la chambre du Maître, et s'approcher de lui. A l'instant même, Frère Thomas lui opposa le signe de la Croix, et courant sur lui, le poing levé : « Comment peux-tu venir encore me « tenter ? » s'écria-t-il. Aussitôt, le démon disparut.

« Comment peux-tu venir encore...? » s'écrie l'angélique combattant. C'est qu'en effet, le saint Docteur, devenu invincible par la vertu divine, était fort éloigné des trois voies qui donnent accès à l'ennemi pour combattre le genre humain : *la concupiscence de la chair*, anéantie en lui par la chaste étreinte du cordon angélique; *la concupiscence des yeux*, qu'avait éteinte la jouissance des divines contemplations, et *l'orgueil de la vie*, auquel le rendait insensible une profonde humilité. »



CHAPITRE VII.

SCIENCE MIRACULEUSE. — SANCTIFICATION DE L'ÉTUDE.

Dedi tibi cor sapiens et intelligens, in tantum ut nullus ante te similis tui fuerit, nec post te surrecturus sit.

III. REG. III, 12.

Je t'ai donné un cœur plein de sagesse et d'intelligence, au point que, dans le passé nul ne t'égale, et que, dans l'avenir, personne ne s'élève à ta hauteur.

L'OFFICE de saint Thomas en usage dans l'Ordre des Frères Prêcheurs contient l'Antienne suivante, qui est tout ensemble un hommage au Docteur Angélique et l'énoncé d'une loi qui souffre peu d'exceptions :

La belle fleur de l'innocence,
Le lis de la virginité,
Préparèrent à la science
Le chantre de la vérité.

Un corps assujetti au péché enchaîne l'âme et comprime son élan vers la science, aussi bien que vers la vertu ; d'autre part, la fumée de l'orgueil obscurcit l'intelligence et aveugle le jugement.

Tout au contraire, la pureté du cœur, la mortification des passions et le dégagement des choses terrestres

disposent l'esprit aux grandes et nobles conceptions ; comme aussi, *là où réside l'humilité, là se trouve la Sagesse.* Par Sagesse on peut entendre ou la *prudence consommée*, ou *l'ensemble des connaissances divines et humaines :* double acception que donnent à ce mot les Livres inspirés.

Mais s'il est rigoureusement vrai que la pureté et sa sœur l'humilité aient frayé à l'Ange de l'Ecole la voie de la sagesse, il est également certain que sa science fut plutôt miraculeuse que naturelle, plutôt infuse qu'acquise.

Dieu, s'étant plu à réunir dans ce génie les connaissances jusqu'alors réparties entre un grand nombre d'esprits supérieurs, l'avait doué des plus riches et des plus brillantes facultés : mémoire prodigieuse, où se gravait pour toujours chaque chose lue ou entendue ; vivacité d'intelligence, qui pénétrait jusqu'au plus intime des questions ; fermeté de jugement, qui n'avait point à revenir sur une solution précédemment donnée ; présence d'esprit et fécondité de pensées telles que parfois quatre secrétaires suffisaient à peine au Maître dictant sur les matières les plus opposées ; liaison si naturelle dans les idées, qu'elles formaient un tissu admirable dans les écrits du saint Docteur ; bref, une connaissance si universelle, que rien ne manquait à son enseignement.

Un de ses disciples, Even Garwith, du diocèse de Tréguier, fut témoin de choses surprenantes. Après avoir longtemps dicté, le Saint quelquefois, éprouvant un peu de fatigue, se laissait gagner par le sommeil. Or, même en cet état, il continuait à dicter, en poursuivant de point en point la matière commencée.

Pour composer sa *Chaîne d'or*, il lui fallut voyager en divers monastères, afin de compulser les manuscrits que recélaient les bibliothèques. « Or, dit Guillaume de Tocco, il confia en grande partie à sa mémoire les textes des saints Pères, et s'en servit dans la suite comme s'il avait eu les ouvrages sous les yeux. Lui-même, conversant familièrement avec ses écoliers, leur dit, non par vaine gloire, mais à la louange de la grâce divine, qu'il n'avait jamais lu de livre sans en avoir, avec le secours de l'Esprit-Saint, pénétré toute la doctrine.

Sur la solidité de son jugement, le même auteur donne l'appréciation suivante :

« Les œuvres de saint Thomas, grâce à une disposition secrète de Dieu, ayant été l'objet de l'examen jaloux de quelques Docteurs de Paris, reçurent de cet examen un plus grand poids. Cédant à l'envie, ces Docteurs cherchaient matière à critique ; oiseaux de nuit, ils voulaient juger la lumière elle-même ; mais la lumière les éblouit. Un Maître ès Arts, Frère Gilles, de l'Ordre des Ermites, lequel devint plus tard archevêque de Bourges, et qui pendant treize ans avait suivi les leçons de Frère Thomas, dit en se moquant de l'insuffisance de ses détracteurs : « Une « preuve manifeste de la pénétration d'esprit et de la « solidité de jugement de Frère Thomas d'Aquin, « c'est que, devenu Maître, il n'eut, à peu d'exceptions près, rien à changer, de vive voix ou par « écrit, aux opinions et aux sentiments qu'il avait « soutenus n'étant que bachelier. Pour nous, en « avançant en âge, nous sommes convaincus de la « faiblesse de notre jugement ; le moindre argument

« nous oblige à changer les opinions que nous avons
« défendues autrefois. D'où il résulte que ceux qui
« mettent dans leurs balances les écrits de l'illustre
« Docteur, ne comprenant pas ce qu'ils jugent, cèdent
« uniquement à l'envie, semblables à ces moucherons
« qui, pour s'approcher trop de la lumière, y brûlent
« leurs ailes. L'Eglise peut donc, à bon droit, se
« plaindre de ces envieux et leur appliquer le passage
« du Psalmiste : *Des montagnes éternelles vous versez*
« *des torrents de lumière, et le trouble a saisi tous*
« *les insensés*. Elle semble demander que, par un juste
« jugement, Dieu aveugle ces hommes jaloux de la
« vérité, tandis que resplendit la doctrine divinement
« inspirée du saint Docteur. »

Pour concevoir l'universalité de la science de saint Thomas, les contemporains la comparent à celle de Salomon, duquel il est écrit : *Dieu lui avait donné un esprit vaste comme les bords de l'océan ; il discourut sur toutes choses, depuis le cèdre du Liban, jusqu'à l'hysope qui sort du rocher*. On peut dire des livres de saint Thomas, qu'ils sont la condensation de tout ce qu'il y a de plus relevé dans la sainte Ecriture, de plus savant chez les Pères, de plus solide dans les écrits des Docteurs, et de plus subtil chez tous les Philosophes, tant sacrés que profanes ; ce qui a donné lieu à ce mot si juste : « Thomas rassemble dans le sien tous les esprits ». Et quand on songe à l'emploi que le Saint faisait de son temps, assistant à l'Office de jour et de nuit, consacrant à l'oraison de longues heures, donnant audience à ceux qui venaient le consulter, enseignant presque tous les jours, prêchant en maintes occasions, on ne conçoit pas qu'il ait pu, sans miracle,

composer tant de savants ouvrages, et cela en moins de temps qu'il n'en faut à un homme, même de grand talent et de sérieuse application, pour les lire et les étudier à fond.

Bien qu'il n'ait écrit qu'en latin, il est cependant certain que saint Thomas parlait avec la même facilité le français, l'allemand, l'italien. Quelques auteurs pensent qu'il n'ignorait pas le grec, langue qui n'appartenait pas alors à l'enseignement classique. Erasme est de ce sentiment. et il en donne pour raison que les versions des ouvrages d'Aristote étaient si imparfaites au XIIIe siècle, qu'il serait surprenant que saint Thomas eût si bien saisi le sens de ce philosophe, s'il n'eût compris lui-même le grec. Le saint Docteur du reste, en parlant des livres d'Aristote sur les *Substances séparées*, fait cette observation significative : « ouvrages que nous avions étudiés, avant « même qu'on les eût traduits en notre langue. »

Chose digne de remarque ! cette science, qui tenait vraiment du miracle, le Père des lumières la mesurait encore, si l'on peut parler ainsi, à son serviteur, comme si un homme d'une si grande humilité eût pu éprouver les surprises de la vaine gloire, et eût besoin d'être maintenu constamment sous la dépendance du Maître par excellence.

Tel que Moïse au désert, saint Thomas devait frapper le rocher pour faire jaillir les eaux de la Sagesse. La verge dont il se servait était l'oraison.

Nous ne voudrions pas tomber dans des redites ; toutefois, pour ne pas tronquer un texte qui va droit

à notre but, qu'on nous pardonne de rappeler un témoignage déjà entendu, du moins en partie.

« Après la mort du Maître, lorsque Frère Réginald, son compagnon, fut revenu de l'abbaye de Fossa-Nuova, en reprenant ses leçons à Naples où il était Lecteur, il dit avec beaucoup de larmes : « Mes frères, j'avais « défense de mon Maître de révéler pendant sa vie « les merveilles dont j'avais été témoin à son sujet. « Une des plus grandes est que cette science admira- « ble dont il fut doué, de préférence à tout autre doc- « teur, était moins le fruit des efforts de son génie, « que le prix de ses oraisons. Chaque fois qu'il vou- « lait étudier, discuter, enseigner, écrire ou dicter, il « se recueillait dans le silence de l'oraison, priait, ver- « sait des larmes, afin d'arriver à la connaissance des « vérités surnaturelles. Il s'était approché de l'oracle « divin sous le poids du doute, de l'incertitude ; il en « revenait éclairé, instruit. »

Le même compagnon du saint Docteur a révélé un prodige plus surprenant encore.

« Dans le temps que Frère Thomas écrivait son *Exposition sur Isaïe* et mettait en lumière les mystères profonds de ce Prophète, il parvint à un texte sur lequel il ne rencontrait pas de sens littéral qui le satisfît. Après plusieurs jours de jeûne et de prière, il obtint à force d'instances que son doute fût divinement éclairci par des voix célestes.

« A la suite d'un jeûne observé avec une plus grande dévotion, le compagnon entendit, pendant la nuit, le Maître parler tout haut ; mais il ne savait avec qui. Il saisissait bien un bruit de paroles, mais ne pénétrait pas le sujet de l'entretien. Quand la conversation fut

terminée, le saint Docteur appelle son compagnon : « Réginald, mon fils, levez-vous ; allumez la lampe, « prenez le cahier dans lequel vous avez écrit sur « Isaïe, et préparez-vous à écrire de nouveau. » Frère Réginald écrivit longtemps ; le Docteur lui dictait avec autant de facilité que s'il eût eu un livre sous les yeux. Après une heure environ, il lui dit : « Allez, « mon fils, vous reposer, car il reste encore beaucoup « de temps pour le sommeil. » Le compagnon, très avide de connaître le secret révélé au Maître dans la conversation qu'il avait entendue, se jeta à ses pieds, et restant à genoux, lui dit : « Je ne me lèverai pas de « cette place que vous ne m'ayez dit avec qui vous « avez conversé si longtemps cette nuit » ; et il se mit à l'en conjurer avec force, par le nom du Seigneur. Frère Thomas refusa une première et une seconde fois, en disant : « Mon fils, vous n'avez pas besoin de le « savoir. » Mais craignant de paraître mépriser le nom du Seigneur par lequel son compagnon avait osé l'adjurer, il dit enfin : « Cher fils, vous avez vu ces jours « derniers mon affliction sur le doute que me causait « ce texte d'Isaïe, que j'expose présentement ; vous « savez avec quelles larmes j'ai supplié Dieu de m'en « donner le sens. Eh bien ! cette nuit, Dieu a eu pitié « de moi, et m'a envoyé les bienheureux Apôtres « Pierre et Paul, par l'intercession desquels je l'avais « imploré, et ils m'ont pleinement instruit. Mais, de « la part de Dieu, je vous commande de ne pas le « révéler de mon vivant. »

L'historien ajoute à son récit les réflexions suivantes, qui méritent vraiment attention : « O mystère surprenant de la divine Providence, qui cache

pour un temps l'intelligence des Ecritures, et la dévoile dans un autre avec une admirable bonté! Elle nous montre ainsi combien l'esprit de l'homme est infirme, impuissant par lui-même à s'élever jusqu'aux mystères divins; elle nous excite à demander l'esprit de sagesse à Celui auquel il appartient de découvrir ses secrets ; elle nous apprend à garder sous le voile de l'humilité les diamants célestes, cherchés et trouvés avec tant de peine. Mais aussi heureux Docteur, à qui le Porte-clefs du paradis daigna ouvrir les saintes Ecritures, et que l'admirable Paul introduisit au troisième ciel de la vérité ! O doctrine de saint Thomas certifiée vraie, digne de toute confiance, approuvée d'en Haut, reçue par révélation divine, et suggérée par les Docteurs du ciel ! »

Citons encore d'autres faveurs de ce genre. Quand il écrivait à Paris ses Commentaires sur les Epîtres de saint Paul, saint Thomas pria très ardemment le grand Apôtre de lui obtenir la grâce de pénétrer le fond de sa pensée, afin d'en donner à ses disciples une intelligence parfaite. Sa prière fut exaucée, car le vénérable Pierre d'Aquilée vit dans un songe l'Apôtre Paul entrer dans l'école du Maître, lequel lui demanda aussitôt s'il avait expliqué ses épîtres dans le sens où il les avait écrites : « Oui, répondit le Docteur des « nations, vous l'avez compris autant qu'il est possi« ble à un homme mortel. »

Un savant auteur dit au sujet des Commentaires sur saint Paul : « Dans son exposition des saintes Lettres, saint Thomas est si fécond, que le champ des divines Ecritures semble avoir été ouvert tout entier à son âme bienheureuse. »

Qui donc, après tout ce que nous venons de dire sur la science vraiment miraculeuse du Docteur Angélique, ne souscrirait à la déclaration suivante, de Jacques de Viterbe, archevêque de Naples ?

« Je crois fermement, et sur ma conscience, que notre Sauveur, pour instruire les fidèles, pour éclairer le monde et l'Eglise universelle, a envoyé d'abord saint Paul, ensuite saint Augustin, enfin, de nos jours, Thomas d'Aquin, après lequel je ne crois pas qu'il vienne de semblable Docteur jusqu'à la fin des siècles. »

Mais n'oublions pas que saint Thomas est un modèle, et que c'est à lui qu'il faut demander la sanctification de l'étude : c'est pour nous le côté pratique. Personne assurément ne peut aspirer à la science de Thomas d'Aquin ; mais il est possible à tous de sanctifier l'étude, comme le Saint en a donné l'exemple.

Ce que nous avons à dire à cet égard se résume en trois points : l'intégrité des mœurs, comme préparation à la science; la prière, pour seconder l'étude et en aplanir les voies ; après le travail, l'humble hommage du succès à l'Auteur de tout don.

Ces dispositions, et les autres propres à sanctifier l'étude, se trouvent merveilleusement développées dans la lettre suivante, écrite par saint Thomas à un jeune Religieux, mais dont tous les étudiants chrétiens peuvent faire leur profit.

« Mon très cher fils en Jésus-Christ, vous m'avez demandé le moyen de réussir dans vos études, et d'acquérir le trésor de la science. Le premier conseil que je vous donne, c'est d'aller par degrés des choses faciles

aux questions difficiles, comme les eaux qui se rendent à la mer par les fleuves et les rivières, et n'y entrent pas du premier coup.

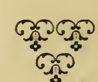
« Voici un second avertissement qui servira à votre instruction. Ne soyez pas pressé de parler, et ne répondez point avec précipitation. Conservez avec soin la pureté de conscience, ne cessez pas de vous adonner à l'oraison ; aimez à garder la cellule, si vous voulez être introduit dans le cellier de l'Époux. Montrez-vous aimable envers tout le monde, mais sans vous trop familiariser avec personne, car la trop grande familiarité engendre le mépris, et distrait de l'application nécessaire à l'étude. Laissez à chacun le soin de ses affaires, et ne vous inquiétez aucunement de ce qui se dit et se fait dans le siècle. Evitez par-dessus tout les courses inutiles ; n'oubliez pas de suivre les traces des gens honnêtes et des Saints ; gardez le souvenir de tout ce qui se dit de bon, sans examiner de quelle part vous l'entendez. Ayez soin de bien comprendre ce que vous lisez, et ne négligez pas d'éclaircir vos doutes. Mettez une sainte activité à renfermer dans les compartiments de votre esprit toutes les connaissances que vous pourrez acquérir, comme on désire remplir un vase précieux ; cependant ne cherchez pas à pénétrer ce qui sera toujours au-dessus de vous.

« En suivant les conseils que je vous donne, vous marcherez à la suite de celui qui embauma de fleurs odoriférantes et féconda de fruits utiles la vigne du Seigneur des armées, tout le temps qu'il porta le poids de cette vie mortelle ; en même temps, vous pourrez atteindre le terme de vos désirs. »

Terminons par une *Prière avant l'étude* que l'on trouve dans les œuvres de saint Thomas.

Créateur ineffable, qui, dans les trésors de votre sagesse, avez échelonné les neuf chœurs des Anges, et les avez placés avec un ordre merveilleux, dans le royaume céleste, vous qui avez formé ce monde avec tant de beauté, vous qui êtes la vraie source de la lumière et de la sagesse, vous qui êtes la cause suprême de tout, daignez répandre sur l'obscurité de mon intelligence les rayons de votre charité, et détruisez en moi les doubles ténèbres dans lesquelles je suis né, celles du péché et celles de l'ignorance. Vous qui déliez la langue des enfants et la faites parler, formez la mienne, et répandez sur mes lèvres la grâce de votre bénédiction.

Donnez la pénétration à mon intelligence, l'étendue à ma mémoire, la méthode et la facilité à mes études, l'élévation à mes interprétations et une grâce éloquente à ma parole. Préparez le début de mon travail, dirigez-en la marche et couronnez-en la fin, vous qui êtes vraiment Dieu et homme, et qui vivez dans les siècles des siècles.





CHAPITRE VIII.

ZÈLE APOSTOLIQUE.

Vena vitæ os justi.

PROV. X, 11.

Les lèvres du juste distillent la vie.

PROVIDENTIELLEMENT amené dans le Languedoc, en 1205, pour y travailler à la conversion des Albigeois, saint Dominique, au milieu des labeurs de son ministère, eut l'inspiration de fonder un Ordre de Religieux spécialement appliqués à la prédication. C'est en déclarant ce but qu'il soumit son projet à l'approbation du Souverain Pontife ; et, par une permission de Dieu, le Pape Innocent III donna au nouvel Ordre un nom qui est un perpétuel témoignage de sa fin.

Etienne de Salanhac raconte comme il suit cet épisode, qui ne nous semble pas déplacé ici : « Innocent III, ayant occasion d'écrire au Bienheureux Dominique, appela un secrétaire, et lui dit : « Asseyez-vous et écrivez sur telles choses *à Frère Dominique et à ses compagnons* ; » et s'arrêtant un peu, il dit : « N'écrivez pas ainsi, mais en « cette manière : *A Frère Dominique et à ceux qui « prêchent avec lui dans le pays de Toulouse* ; »

réfléchissant de nouveau, il dit : « Ecrivez de la « sorte : *A Maître Dominique et aux* FRÈRES PRÊ« CHEURS. »

Si donc la prédication fut le but avoué du saint Fondateur, il s'en suit que l'esprit de zèle doit entrer comme élément essentiel dans les vertus d'un véritable enfant de saint Dominique. Quelle est sous ce rapport la physionomie du plus illustre fils de ce grand Patriarche, la physionomie de l'Angélique Docteur ?

A d'autres qu'à lui, sans doute, appartiennent dans son Ordre les plus belles palmes de l'apostolat ; cependant, bien loin de rester étranger, comme on pourrait le croire, au ministère de la parole évangélique, saint Thomas fut, dans la force du terme, Frère *Prêcheur*, et Dieu bénit son zèle, non seulement par des fruits merveilleux dans les âmes, mais encore, nous le raconterons plus loin, par un éclatant miracle.

Le tome XXIXe d'une édition récente des Œuvres de saint Thomas nous offre un recueil de cent quarante-deux sermons pour tous les dimanches de l'année, sur l'Epître et l'Evangile, et de quatre-vingt-trois panégyriques de Saints.

Ce ne sont, il est vrai, que des canevas tracés à l'avance par l'orateur, ou des analyses recueillies au courant de la plume par de pieux sténographes, disciples du Saint, et soumises à la correction du Maître, avant d'être classées parmi ses œuvres.

Quoi qu'il en soit, voilà *deux cent vingt-cinq* plans de sermons, avec des divisions et subdivisions, simples et claires, comme tout ce qui sort de la

plume du Docteur Angélique, appuyées de textes de l'Ecriture ou des Pères. Quelle mine pour de jeunes prédicateurs! mine d'autant plus précieuse qu'elle est moins exploitée. Combien peu la connaissent, combien peu y vont puiser!

On pourra juger de la richesse du filon par une citation, prise, pour ainsi dire, au hasard, sur l'Evangile du second dimanche après Pâques : « *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis...* » Dans ces paroles, il y a trois choses à noter, dit saint Thomas : premièrement, la grande bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *il est le bon pasteur*; secondement, sa grande charité : *il donne sa vie*; troisièmement, la sainteté ou la bonté de ses élus : *ils sont ses brebis.*

« Sur le premier point, il faut savoir que Jésus-Christ est appelé *le bon pasteur* pour trois raisons. Trois devoirs sont en effet le propre d'un bon pasteur. Le premier est de défendre ses brebis; le second, de les tenir et de les faire paître en de gras pâturages; le troisième, de rechercher les brebis errantes.

« C'est ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ commence par défendre ses brebis des lions, c'est-à-dire, des démons; des loups, c'est-à-dire, des tyrans; des ours, c'est-à-dire, des hérétiques. On lit dans Ezéchiel : *Parce que mes troupeaux ont été livrés en proie, et que mes brebis ont été exposées à être dévorées par les bêtes sauvages*; plus loin : *Je délivrerai mon troupeau.* En saint Jean : *Mes brebis ne périront pas à jamais, personne ne les arrachera de mes mains.* En second lieu, il fait paître ses brebis dans la prairie de l'Ecriture, de la grâce et de

la gloire. Ezéchiel dit encore : *Je les mènerai dans les pâturages les plus fertiles ; les hautes montagnes d'Israël fourniront leur pâture.* — Il recherche avec sollicitude les brebis errantes : *Quel est celui d'entre vous qui, ayant cent brebis, et venant à en perdre une, ne laisse aussitôt les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour courir après celle qui s'est égarée, jusqu'à ce qu'il la retrouve?* En saint Luc, et en Ezéchiel : *J'irai moi-même chercher mes brebis.*

« Sur le second point, il faut remarquer trois dons que nous a faits Jésus-Christ, et dans lesquels apparaît sa grande charité. D'abord il a donné son corps en nourriture : *Prenez et mangez, ceci est mon corps*; ensuite, son sang en breuvage : *Recevez et buvez-en tous, ceci est mon sang*; troisièmement, son âme pour notre rançon. *En cela*, dit saint Jean, *nous avons connu la charité de Dieu, c'est qu'il a donné son âme pour nous.* Et ailleurs : *Je sacrifie mon âme pour mes brebis.*

« Sur le troisième point, la bonté des élus, il faut noter trois actes de bonté. Le premier est de ne nuire à personne : *Ne donnez à personne aucun sujet d'offense* (2e Ep. aux Corinthiens). — Le second, de souffrir patiemment les injures : *Ne rendez pas le mal pour le mal* (S. Paul aux Romains). Le troisième, de céder volontiers à tous sa personne et ses biens. Denys l'Aréopagite a dit : « *Le bien cherche à se communiquer* ; » et saint Jean : « *Nous aussi, nous devons exposer notre vie pour nos frères.* »

« Pour ces trois raisons, les brebis représentent les élus. Car, premièrement, elles ne font injure à per-

sonne; secondement, elles souffrent les maux avec mansuétude; troisièmement, elles abandonnent à l'usage des hommes et leur chair et leur toison. Ceux qui sont ainsi les brebis de Jésus-Christ parviendront sans aucun doute à son bercail, c'est-à-dire au royaume des cieux. Ecoutez saint Matthieu : *Il placera les brebis à sa droite* ; et ensuite : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume*, auquel il lui plaise de nous conduire. Amen. »

Dans un autre volume, nous trouvons, parmi des publications jusqu'alors inédites, *cinquante-cinq* sermons ou conférences, d'une plus grande étendue, et dont plusieurs portent des titres tels que ceux-ci :

Sermon pour le premier dimanche de l'Avent, en présence de l'Université de Paris.

Sermon prêché au couvent des Frères Prêcheurs de Bologne, devant l'Université.

Sermon à Milan, en présence du clergé et du peuple.

Enfin, un très beau sermon prononcé en plein consistoire, sur la fête du *Corpus Christi.*

Et il va sans dire que nous sommes loin de posséder, même dans ces courts abrégés, le résumé des œuvres oratoires du saint Docteur. Les contemporains de saint Thomas nous apprennent qu'il prêchait assez souvent, parfois même des carêmes entiers.

Mais quel était le caractère de sa prédication?

Par l'extrait donné plus haut, on peut se convaincre que sa parole était tout apostolique, comme saint Dominique l'entendait, et en laissa la tradition à sa descendance religieuse ; comme l'entendait

le grand Apôtre, qui ne prêchait que Jésus et Jésus crucifié.

Au reste, l'antiquité peut encore nous instruire à cet égard.

« L'admirable Docteur, constamment appliqué à Dieu, et animé pour le prochain d'une charité qui ne cherchait qu'à se répandre, dirigeait ses prédications de manière à plaire à Dieu, et à être utile au peuple. Il ne s'égarait point dans les périodes curieuses de la sagesse humaine, mais s'attachait à l'esprit et à la vertu de la parole divine, évitant ces prolixités de langage qui font le compte de la curiosité plutôt que de l'édification. Il parlait dans l'idiome propre à son sol natal, n'ayant pu le changer à cause du continuel ravissement de son esprit, et il proposait aux fidèles ce qui leur était profitable, laissant les questions subtiles à la discussion de l'école. Aussi était-il écouté avec autant de vénération que si sa prédication fût venue de Dieu même. Et ce qu'il enseignait de bouche, il l'accomplissait en ses œuvres; il n'eût pas osé dire ce que Dieu ne lui eût pas donné de pratiquer. »

L'une des années qu'il passa dans la Ville éternelle, à son retour de Paris, saint Thomas fut chargé de prêcher le carême à Saint-Pierre. Il le fit avec tant de fruit, qu'au témoignage d'un auteur, il transforma, pour ainsi dire, toute la Cour romaine. Le sermon du Vendredi-Saint fut si pathétique, que l'auditoire fondit en larmes; plusieurs fois l'orateur dut s'arrêter pour laisser aux fidèles la liberté de se frapper la poitrine et de produire des actes de contrition.

En revanche, le jour de Pâques, le saint prédicateur réussit tellement à parler de la gloire de la résurrection, et de la joie qu'éprouva Marie du triomphe de son Fils, que, sans le respect dû à la majesté du temple, des cris d'allégresse et des acclamations eussent éclaté de toute part.

Mais Dieu réservait à son fidèle serviteur une récompense, en un sens, plus glorieuse.

« Comme il descendait de chaire, une femme qui depuis longtemps souffrait d'une perte de sang, et avait eu recours vainement à toute sorte de remèdes, s'approcha du saint Docteur, toucha le bord de sa chape, et se sentit immédiatement guérie. Imitant la femme de l'Evangile, gratifiée d'un pareil miracle par l'attouchement de la robe de Jésus-Christ, elle proclama, pour la gloire de Dieu, le bienfait de sa guérison, et accompagna son libérateur jusqu'au couvent de Sainte-Sabine. Elle fit connaître le miracle dans tous ses détails à Frère Réginald, qui le rapporta en plusieurs circonstances et à plusieurs Religieux. »

Un autre témoin, que nous connaissons déjà, Jean de Blaise, familier de la princesse Marie, Reine de Sicile, avait assisté, à Naples, aux prédications du carême sur l'*Ave Maria*, et il remarqua que, pendant ses sermons, le Saint tenait habituellement les yeux fermés, mais la tête levée vers le ciel, où se dirigeait le regard de son esprit.

Le zèle apostolique de saint Thomas ne se déployait pas seulement dans la sphère d'un nombreux et brillant auditoire ; il s'exerçait encore auprès de ceux qui avaient besoin d'être instruits ou exhor-

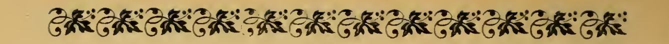
tés en secret. Avec la même charité qu'il exposait dans ces conférences publiques le dogme ou la morale évangéliques, il discutait en des entretiens privés avec quelques personnes éloignées de la foi ou de la pratique chrétienne.

« Une année, raconte Guillaume de Tocco, se trouvant au château de la Molaria, chez le cardinal Richard, notre Docteur y demeura pour la fête de Noël. En même temps arrivèrent, selon leur coutume, deux riches et savants Juifs, fort considérés parmi les leurs. Le seigneur cardinal pria le saint Docteur de traiter avec ces Juifs l'affaire de leur conversion.

« Après les avoir entretenus longuement sur la Loi ancienne, et leur avoir démontré l'avènement du Sauveur par les textes de plusieurs Prophètes, Frère Thomas leur fixa le lendemain pour parler de conversion et répondre aux objections qui ne manqueraient pas d'être mises en avant. Dans l'intervalle, le pieux Docteur pria en faveur de ces deux rabbins, demandant au Fils de Dieu, par la joie de sa Nativité, de changer leurs cœurs. Or, à l'heure fixée, les Juifs susdits vont trouver le Saint. A peine a-t-il ouvert la bouche que tous deux se convertissent, et avouent qu'ils ne peuvent résister à l'esprit de sagesse qui parle en lui, et qu'ils n'ont rien à objecter à ses exhortations franches et simples. Il y eut grande joie, au château, à cette nouvelle ; et l'éminent cardinal célébra avec un redoublement d'allégresse la solennité de la Naissance du Sauveur. Quant au saint Docteur, il avait coutume chaque année, à cette fête, de recevoir du Fils de Dieu et de la glo-

rieuse Vierge, quelque révélation nouvelle, qui apportait la joie à son esprit, et comblait les désirs de son âme. »

L'homme apostolique achève son ministère dans le confessionnal. C'est là qu'appliquant les principes de la morale chrétienne, exposés dans la chaire de vérité, il engendre vraiment à Jésus-Christ les âmes que sa parole a initiées à la vie de la foi. C'est là que, condescendant aux faiblesses de l'humanité et compatissant à toute douleur, il fait couler sur les plaies les plus invétérées le baume sacré du calvaire. Il eût donc été d'un grand intérêt de considérer notre sublime Docteur dans l'exercice du ministère de la réconciliation ; mais le silence plane sur ce point important de sa vie sacerdotale. Toutefois, à parcourir ce qu'il a écrit sur la confession, et surtout l'examen détaillé de conscience, qui forme la plus grande partie de l'opuscule *sur la manière de se confesser*, on ne peut s'empêcher d'accorder à saint Thomas une connaissance approfondie du cœur humain. Quand on se rappelle, par ailleurs, l'influence considérable qu'il exerça sur la jeunesse de son époque, et son zèle pour l'instruire, soit dans la chaire de théologie, soit dans la chaire évangélique, il n'est pas téméraire de penser que le saint prêtre avait souvent reçu les confidences de bien des âmes. L'amour immense dont son cœur brûlait pour Dieu débordait alors sur ses semblables, pour communiquer cette paix de la conscience, qu'on ne retrouve qu'aux pieds du prêtre. quand on a eu le malheur de la perdre.



CHAPITRE IX.

SAINTES AFFECTIONS DE LA FAMILLE. — PORTRAIT ET CARACTÈRE DU SAINT.

In dilectione sua redemit eos.
Is. LXIII, 9.

Dans sa constante affection il délivra les siens.

EST-IL vrai, comme on l'entend dire dans le monde, que la vie religieuse soit le sépulcre des affections de la famille, et que, renfermé dans sa clôture, le religieux oublie à tout jamais les personnes aimées avec lesquelles il a passé les jours bénis de son enfance et de sa jeunesse ? Contre pareille accusation calomnieuse, protestent des milliers d'exemples, empruntés à la vie des Saints.

Loin d'étouffer les sentiments affectueux d'un noble cœur, la profession religieuse les épure, les élève, leur communique quelque chose de divin. L'âme qui a choisi Jésus-Christ pour Époux, craint sans doute de partager avec la créature l'amour parfait qu'elle doit à son Dieu. Elle cesse d'aimer d'un amour intéressé, égoïste ou simplement naturel; mais,en conservant à des proches, à des amis, l'affection dont elle les entourait autrefois, elle les aime désormais en Dieu, elle les aime pour leurs intérêts

spirituels; et cette affection divinement transformée se traduit par de ferventes prières et de secrètes immolations, quelquefois aussi par de judicieux conseils, puisés auprès du Tabernacle, enfin presque toujours par une influence latente, mais réelle, qu'exerce même de loin la pratique cachée de sublimes vertus.

Ce n'est pas dire assez. Que de fois l'héroïsme d'une affection purement surnaturelle pour un être ardemment chéri fut le motif déterminant, sinon fondamental, d'une vocation religieuse !

Le siècle de Voltaire vit une fille de France quitter les splendeurs de Versailles pour l'obscurité d'un Carmel. En posant le pied sur le seuil du monastère, l'auguste Princesse brisa-t-elle dans son âme les fibres de la piété filiale et des légitimes affections de famille ? Assurément non. Victime volontaire pour les péchés de la cour et du royaume, offrant jour et nuit ses prières et ses larmes, elle détournait loin des siens les foudres de la divine justice, et même, par intervalles, à travers les grilles de sa sombre retraite, elle versait dans le cœur de son royal père les seules gouttes de consolation, vraiment capables de lui procurer quelque joie.

De nos jours encore, combien de cloîtres, s'ils pouvaient parler, nous révèleraient de semblables secrets !...

Quand Thomas d'Aquin entrait à dix-sept ans dans l'Ordre de Saint-Dominique, sa famille, en le perdant, pour parler selon le monde, faisait en réalité un bénéfice immense. Nous avons vu comment il fut pour ses sœurs l'instrument providentiel de leur

salut et de leur sainteté. Les deux comtes, ses frères, virent leur existence rompue par une mort prématurée. Qui osera soutenir qu'ils ne durent, à aucun titre, aux prières de leur saint frère, les sentiments chrétiens qui rendirent leur mort précieuse aux regards de l'Eternel ?

Pour la comtesse Théodora, son nom disparaît de l'histoire, peu après la sortie du Saint de la tour de Rocca-Secca, et il est à croire qu'elle précéda ses enfants dans la tombe.

Saint Thomas supporta avec un calme inaltérable les malheurs domestiques par lesquels il plut à Dieu d'éprouver la Maison d'Aquin. Ce calme, observent les plus anciens biographes, l'accompagnait sans cesse, même quand lui parvenait la nouvelle d'un deuil de famille. « Alors, selon la déposition de Frère Barthélemy de Capoue, il ne changeait ni de visage, ni de regard, ne donnait aucun signe de douleur en parole ou en acte, mais,conservant la sérénité et la quiétude de ses traits, se contentait de demander des messes et des prières pour ses neveux ou autres proches défunts, et lui-même priait pour eux. »

Cette impassibilité apparente, qu'on aurait tort d'attribuer à l'indifférence, provenait uniquement de ce que l'âme de saint Thomas habitait ces hauteurs où ne parviennent que comme des échos lointains, les gémissements de la terre et l'explosion des douleurs humaines.

Et, en effet, la tristesse du chrétien, en face d'une tombe fraîchement ouverte, n'a rien qui ressemble à la désolation de ceux qui n'ont plus d'espérance, Nous pleurons nos morts, soit ; c'est un soulagement

que nous accordons à la nature : soulagement que le Christ a lui-même consacré par ses divines larmes sur le tombeau de Lazare. Mais nous nous consolons dans l'espoir de retrouver un jour au sein de Dieu ces âmes que nous avons aimées; et, à proprement parler, le seul véritable sujet de larmes, c'est la crainte, — si malheureusement elle est fondée, — que des êtres chéris aient comparu devant le souverain Juge en état de péché mortel.

Or, telle était l'anxiété de notre Saint, après le trépas de ses infortunés frères. Leur vie s'était écoulée dans la dangereuse profession des armes et la vanité des jouissances du siècle; leur conduite à son égard, quand, jeune Novice, enrôlé dans la milice de Jésus-Christ, il les avait vus tendre un piège infâme à son innocence, lui faisait craindre que leurs âmes ne fussent restées attachées à la fange. Sans doute, des revers terribles avaient fondu sur leurs têtes, et avaient pu leur servir d'expiation. L'aîné, Landolphe, banni de ses domaines et dépouillé de ses biens, était mort en exil; le second, Raynald, avait succombé aux horreurs d'un cachot. Tout en espérant, et en priant pour eux, Thomas désirait ardemment connaître la condition de leurs âmes, et sollicitait du ciel la faveur d'en être instruit par quelque lumière surnaturelle. Le Dieu de miséricorde l'exauça au delà de sa demande.

« Un jour que saint Thomas, à Paris, était tout absorbé dans la méditation, sa sœur, décédée abbesse du monastère de Sainte-Marie de Capoue, lui apparut. Déclarant qu'elle est en purgatoire, elle le conjure de dire et de faire dire des messes pour

sa délivrance. Le saint Docteur appelle aussitôt ses étudiants, et leur demande pour l'âme de sa sœur des messes et des prières. Quelque temps après, comme il était à Rome, la défunte lui apparut de nouveau. Elle lui apprit qu'elle était délivrée du purgatoire, et qu'elle jouissait de la gloire céleste, grâce aux messes célébrées par ses soins. Le Saint lui demanda en quel état lui-même se trouvait devant Dieu : « Mon frère, répondit l'âme bienheureuse, « vous êtes en bon état, et bientôt vous viendrez « nous rejoindre; mais il vous est réservé une plus « grande gloire qu'à nous tous. Tenez seulement ce « que vous avez. » Il la questionna sur son frère Landolphe : — « Il est en purgatoire, » répondit-elle. — « Et Raynald ? — Il est en paradis. »

La joie que causa à notre Saint cette révélation fut affermie dans une autre vision consolante. « Un Ange lui apparut, tenant en mains un grand livre, sur lequel étaient écrits des noms d'élus en lettres d'or et d'azur. Dans les lignes d'or destinées aux Martyrs, Thomas distingua le nom de son frère Raynald, dont la mort courageusement acceptée pour la liberté de l'Eglise, sous la persécution tyrannique de l'empereur Frédéric, et de son fils Conrad, avait eu devant Dieu le mérite du martyre. »

N'allons pas plus loin sans remarquer ces dernières paroles, et en tirer une conclusion favorable à la gloire éternelle de ces jeunes héros, qui, en mourant pour le pouvoir temporel du Saint-Siège, à Castelfidardo, à Mentana et à la porte Pia, ont écrit, de leur sang, une des plus belles pages de l'histoire de l'Eglise au XIXe siècle.

Pour compléter la physionomie de notre saint Patron, il faut au tableau de ses vertus joindre le portrait que les contemporains nous ont laissé de sa personne.

Saint Thomas d'Aquin était de haute stature, droit, et la tête nullement penchée, attitude qui correspondait parfaitement au caractère de son esprit. Bien proportionné dans tous ses membres, d'une complexion délicate, d'une corpulence assez notable, il jouissait d'une vigueur ordinaire.

Il avait le crâne très développé, le front large et majestueux, la tête un peu chauve, le teint brun, les yeux doux et pénétrants, le visage assez beau : ensemble de qualités physiques en harmonie parfaite avec une intelligence supérieure et des vertus hors ligne. Il était, en outre, fort grave dans tous ses mouvements.

La vigueur de son corps était admirablement soutenue, dans les occasions difficiles, par une énergie de volonté peu commune : c'est en partie la cause de cette tranquillité d'âme qui l'accompagnait partout. On en cite le trait suivant.

Comme il retournait à Paris, probablement après la condamnation du livre des *Périls des derniers temps*, une effroyable tempête s'éleva sur la mer ; les nautoniers eux-mêmes croyaient périr. Lui seul conserva un sang-froid imperturbable au plus fort du danger.

Néanmoins la complexion délicate de ses organes le rendait extrêmement sensible à l'influence de l'atmosphère ; aussi, quand éclataient des orages, et que retentissaient les roulements du tonnerre, il se

munissait du signe de la croix, comme d'un bouclier, en disant : *Le Verbe s'est fait chair, — Dieu est mort pour nous.*

Entre autres incommodités, il souffrait souvent de l'estomac, soit à cause de ses abstinences et de ses jeûnes, soit à cause de ses continuelles études ; cependant son caractère n'offrait rien de pénible ni de fâcheux. Au contraire, bien que taciturne par nature, il savait en conversation se montrer joyeux et manier agréablement la repartie.

On lui demandait une fois comment il se faisait que, mangeant si peu, il prît de l'embonpoint ; il répondit qu'une courge prend peu d'aliment et grossit toutefois en peu de semaines.

On lui demanda une autre fois pourquoi à Cologne il était resté tant de mois sans dire mot sous Maître Albert. « C'est, répondit-il, que je n'avais « pas appris encore à m'exprimer devant un homme « tel que Maître Albert. »

Un autre jour qu'on voulut lui remettre quelque argent, il refusa, et dit en riant qu'il n'avait pas la bourse de Judas à garder.

Une de ses récréations favorites était de se promener seul sous le cloître, la tête levée au ciel ; cependant, quand le demandaient la charité ou les égards dus à des personnes de distinction, il n'hésitait pas à sacrifier ses goûts personnels ; et les saillies que nous venons de rapporter montrent combien ce Saint était d'un commerce agréable. Ajoutons ici un témoignage.

« Son seul aspect, dit Guillaume de Tocco, révélait son admirable charité, et personne en lui par-

lant ne pouvait le regarder sans éprouver une consolation particulière : aussi Frère Eufranon de Salerne, qui jouit, dans tout l'Ordre des Frères Prêcheurs, d'une grande réputation, répétait-il souvent que chaque fois qu'il considérait le susdit Docteur avec une pieuse affection, il retirait de sa vue et de sa conversation une grâce de joie spirituelle, preuve manifeste de la présence de l'Esprit-Saint en son âme. »

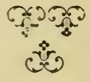
Si défectueux qu'il soit, le résumé que nous avons présenté, dans ce livre, des *Vertus de saint Thomas d'Aquin*, contribuera sans doute à l'édification de nos lecteurs et leur inspirera le désir d'imiter leur glorieux Patron. C'est le but pratique que nous nous sommes proposé.

Pour peu qu'on y réfléchisse, en écartant toutefois la partie miraculeuse de la vie du Saint, on reconnaîtra que ses actes de vertu se déroulent, pour la plupart, dans les conditions ordinaires d'une vie commune, et que leur continuité en fait principalement l'héroïsme. L'imitation en est donc à la portée de tous. A tous, comme à saint Thomas, est imposée la pratique des vertus chrétiennes et des devoirs de son état. A tous conviennent ces paroles de l'Apôtre : *La volonté de Dieu est que vous soyez des saints.* Tous, comme saint Thomas, ont l'obligation de la prière, de la participation aux Sacrements, de la dévotion à Jésus-Christ, à la Vierge Marie, aux Saints. Tous doivent être, comme lui, chastes, humbles, charitables. La jeunesse des écoles, à laquelle s'a-

dresse cet ouvrage, a pour devoir d'état l'étude. Or, si dans le champ des lettres et des sciences, humaines ou divines, tous ne peuvent pas tracer un sillon aussi lumineux que Thomas d'Aquin, tous du moins peuvent, à son exemple, sanctifier l'étude par la prière.

Enfin, s'il n'est donné qu'au petit nombre d'être apôtres, dans le sens réel du mot, apôtres par le sacerdoce et la prédication, plus que jamais en des temps agités comme les nôtres, tout chrétien, dans le monde, a le devoir de s'associer aux œuvres de zèle, et souvent de défendre par la parole, non moins que par l'action, la cause de Dieu, de l'Eglise et des âmes. Tout chrétien, dans le monde, a, plus immédiatement encore que le prêtre et le religieux, la douce obligation de faire rayonner au sein de la famille la salutaire influence de la vertu.

Telle est la conclusion à laquelle conduisent les enseignements et les traits contenus dans les neuf chapitres de ce *Livre second*. Il ne nous reste plus qu'à voir dans le *troisième*, consacré à la glorification du saint Docteur, comment se vérifie l'oracle de Jésus-Christ : *Quiconque s'abaisse sera exalté.*





LIVRE TROISIÈME

MORT ET GLORIFICATION DE SAINT THOMAS D'AQUIN

CHAPITRE I.

FIN PROCHAINE. — AVERTISSEMENTS CÉLESTES.

Certus quod velox est depositio tabernaculi mei. II PETR. I, 14.

Je sais, et j'en ai la certitude, que je vais laisser bientôt mon enveloppe mortelle.

Dieu, toujours riche en miséricordes à l'égard de ses Saints, leur fait assez ordinairement connaître, par certains signes avant-coureurs, le terme de leur exil sur la terre. C'est un secret pressentiment d'une fin prochaine ; un dégoût indéfinissable des choses humaines ; un ravissement plus fréquent de leur esprit en Dieu ; un désir croissant de voir arriver la dissolution de leur corps pour être avec Jésus-Christ ; parfois même c'est une lumière très claire et très distincte, qui leur révèle et leur fait prédire avec

une étonnante précision le jour et l'heure de leur mort.

A partir de l'instant où le Docteur Angélique, répondant au Crucifix qui lui disait : « Tu as bien « écrit de moi, Thomas, quelle sera ta récompense ? » s'écria : « Pas d'autre que vous, Seigneur, » il commença d'entrer dans cette phase suprême qui présage le trépas.

Le 6 décembre 1273, fête de saint Nicolas, célébrant la messe dans la chapelle dédiée à ce Saint au couvent de Naples, il eut une révélation qui le changea tellement, que dès lors il ne lui fut plus possible ni d'écrire, ni de dicter. « Ou plutôt, » dit l'auteur ancien que désormais nous ne ferons guère que traduire, « le chantre de la divinité suspendit sa lyre, « étant à la troisième partie de sa *Somme*, dans le « traité de la Pénitence. »

Frère Réginald, voyant que Frère Thomas avait cessé d'écrire, lui dit : « Père, comment laissez-vous « inachevée une œuvre si grande que vous avez entre- « prise pour la gloire de Dieu, et l'illumination du « monde ? » — « Je ne peux continuer, » répondit le Saint. Réginald, qui craignait que l'excès du travail n'eût émoussé l'intelligence du grand Docteur, insistait toujours pour qu'il continuât d'écrire, et Thomas lui répondait : « Réginald, en vérité, je ne puis pas ; « car tout ce que j'ai écrit me paraît comme un grain « de sable. »

Sur le conseil de ses supérieurs, sans doute, qui pensèrent qu'une courte absence de Naples le reposerait, Thomas se rendit chez la comtesse de San-Severino, sa sœur, pour laquelle il avait une vive affection. Il n'y

arriva pas sans difficulté, et lorsque la comtesse vint à sa rencontre, c'est à peine s'il lui parla. Elle en fut effrayée, et dit à Frère Réginald : « Qu'est-il donc ar-« rivé à mon frère, qu'il soit comme étranger à tout, « et qu'il ne m'ait presque rien dit ? — Depuis la fête « de saint Nicolas, répondit Réginald, il est fréquem-« ment dans des abstractions de ce genre, et il n'a plus « écrit. Cependant je ne l'avais pas vu encore si com-« plètement absorbé. » Et, après une ou deux heures, s'approchant du Maître, il le tira vivement par sa chape, pour le faire revenir à lui. Thomas poussa un soupir, comme un homme sortant d'un profond sommeil, et dit : « Réginald, mon fils, je vais vous appren-« dre un secret; mais je vous adjure, au nom du Dieu « tout-puissant, par votre attachement à notre Ordre « et l'affection que vous me portez, de ne le révéler à « personne pendant ma vie. Le terme de mes travaux « est venu ; tout ce que j'ai écrit et enseigné me semble « une goutte d'eau auprès de ce que j'ai vu et de ce « qui m'a été dévoilé. Désormais j'espère de la bonté « de mon Dieu que la fin de ma vie suivra de près la « fin de mes travaux. »

Le saint Docteur ne tarda pas à revenir à Naples, laissant sa sœur plongée dans la désolation.

Un jour qu'il était retenu au lit par la fièvre, Frère Buonfiglio de Naples, qui le servait, étant absent, un jeune homme, son frère, nommé Jean Copa, fut chargé de veiller près de la chambre du malade. Tout à coup il aperçut une étoile brillante entrer par la fenêtre de la cellule, venir se reposer quelque temps sur la tête du Saint, et sortir ensuite par la même ouverture.

Quarante-cinq ans après, Jean Copa, devenu vieil-

lard, rapportait ce prodige, sous la foi du serment, aux commissaires chargés de l'enquête pour la canonisation de Thomas d'Aquin.

Cependant le Saint-Siège était occupé par un homme que ses rares qualités et ses grandes vertus ont fait placer sur les autels : il s'appelait Grégoire X. La nouvelle de son élection, qui mettait fin à une vacance de près de trois années, allait le surprendre en Palestine, où il travaillait à remédier aux maux des chrétiens.

Un des premiers soucis du nouveau Pontife fut de s'occuper de la Terre-Sainte; et tandis qu'il tentait les préparatifs d'une croisade, laquelle ne devait pas aboutir, il nommait Patriarche de Jérusalem Agni de Lentino, alors archevêque de Cosenza, celui-là même qui avait reçu Thomas d'Aquin à la vestition religieuse et à la profession. En l'envoyant en Palestine, le Pape lui recommandait particulièrement la réforme des mœurs parmi les chrétiens d'Orient, à la corruption desquels il attribuait en partie l'insuccès des croisades, juste châtiment du Ciel.

En même temps, il adressait à tous les évêques, et aux prélats, une Bulle de convocation à un Concile général, pour le premier mai 1274, dans la ville de Lyon.

Un des points principaux qui devaient se traiter dans ce Concile était la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise latine ; les ambassadeurs de l'empereur Michel Paléologue y étaient attendus avec plusieurs prélats orientaux. Grégoire X voulant s'entourer de toutes les lumières qui alors brillaient dans l'Eglise, et comp-

tant beaucoup sur l'influence qu'exercerait au sein de l'auguste assemblée un homme tel que Thomas d'Aquin, lui adressa un Bref spécial, pour lui enjoindre de se rendre au Concile, et d'y apporter son *Traité contre les erreurs des Grecs*, traité qu'il avait composé jadis par ordre du Pape Urbain IV.

Quoique souffrant, le saint Docteur n'hésita pas à obéir au Vicaire de Jésus-Christ, et par déférence pour le chef de la Chrétienté, personne n'osa s'opposer à son départ.

Avant de quitter Naples, saint Thomas alla prendre congé du roi. Dans le cours de la conversation, Charles lui demanda ce qu'il dirait au Concile des affaires du royaume. « Sire, répondit l'homme de Dieu, je dirai la vérité. » Cette franchise irrita vivement le monarque, dont le gouvernement et la conduite privée étaient loin de ce qu'on pouvait attendre d'un frère de saint Louis, et préparaient peu à peu la catastrophe sanglante des *Vêpres Siciliennes*. Sachant, en outre, le crédit dont jouissait Thomas d'Aquin, il voyait s'évanouir ses rêves ambitieux sur Constantinople. Aussi, quand, trois mois plus tard, on apprit la mort du grand Docteur, fut-ce une rumeur publique en Italie, au rapport d'auteurs anciens, tels que Dante et ses commentateurs, l'historien Jacques d'Acqui, Villani, Tolomée de Lucques lui-même, que le Saint avait été empoisonné, sinon par ordre de Charles d'Anjou, du moins par la suggestion de quelques courtisans désireux de complaire à leur maître.

D'autres attribuent pareil forfait à des Grecs opiniâtrément rivés au schisme, qui ne pouvaient par-

donner à saint Thomas ses ouvrages contre leurs erreurs.

En attendant que le jour se fasse sur cette question, reconnaissons que le travail incessant du Docteur Angélique, joint à l'austérité, était plus que suffisant pour causer une perturbation complète dans les fonctions de la vie, et déterminer la mort à courte échéance.

On était dans la plus grande rigueur de l'hiver. Accompagné de Frère Réginald, son fidèle ami, et d'un autre Religieux chargé de les servir, Thomas se dirigea d'abord vers la ville d'Aquin. « Là, lisons-nous dans la nouvelle *Année Dominicaine*, une lettre de Bernard Ayglère, abbé du Mont-Cassin, vint le trouver. Le Supérieur de l'illustre abbaye lui demandait l'explication d'un texte des *Morales* de saint Grégoire sur le sens duquel les Bénédictins étaient divisés. La réponse du saint Docteur s'ouvre par cette humble salutation : « Au Révérend Seigneur « dans le Christ Bernard, par la grâce de Dieu Abbé « vénérable du Mont-Cassin, Frère Thomas d'Aquin, « son fils tout dévoué. » Au commencement de sa lettre, il signale comme une circonstance providentielle que la missive de l'Abbé du Mont-Cassin lui est parvenue au moment de son départ pour la France et dans cette ville d'Aquin, où le bienheureux Maur, disciple et fils de saint Benoît, en route lui aussi pour la France, avait reçu les lettres et le viatique du saint Patriarche. Il s'excuse, alléguant la longueur du jeûne et de l'Office divin, de ne point monter à l'abbaye ; puis il résout, avec sa clarté et sa science ordinaires, les difficultés du texte de saint Grégoire. Suivant toute

probabilité, cette lettre, trouvée il y a peu d'années au monastère du Mont-Cassin, est le dernier écrit de Thomas. »

Le saint Docteur se dirigea ensuite vers Téano, qu'il ne fit que traverser.

Au sortir de cette ville, par le chemin de Borgonuovo, il heurta de la tête contre un arbre à demi-renversé sur la route, et le coup lui fit presque perdre connaissance. Aussitôt accoururent à lui Frère Réginald, son compagnon inséparable, un certain Guillaume, doyen de Téano, plus tard évêque de cette ville, et l'abbé Roffrid, neveu de ce dernier et son successeur dans la dignité de Doyen. Réginald demanda au saint Docteur s'il était meurtri. « Fort peu, » répondit Thomas. Pour faire diversion, Réginald entama un sujet de conversation propre à l'intéresser : « Maître, lui dit-il, vous allez au Concile ; « il s'y fera un bien considérable pour l'Eglise universelle, pour notre Ordre et le royaume de Sicile. » Frère Thomas répondit : « Fasse le Seigneur qu'il « en soit ainsi. » Réginald poursuivit : « Vous serez « créé cardinal, comme Frère Bonaventure, et ainsi « tous les deux vous exalterez vos Ordres. » Frère Thomas répondit à Frère Réginald : « Dans aucun « état je ne puis être utile à notre Ordre, comme dans « celui où je me trouve. » Réginald reprit : « Père, « je ne parle pas pour vous, mais pour le bien général. » Thomas l'arrêta court en disant : « Soyez sûr « que jamais je ne changerai ma condition actuelle. »

Cette conversation fut entendue par l'abbé Roffrid, présent avec son oncle, et qui en rendit authentiquement témoignage.

Nos voyageurs, continuant leur route à travers la Campanie, rencontrèrent le château de Maënza, qui appartenait à la comtesse Françoise, nièce de saint Thomas, épouse du seigneur Annibal de Ceccano. Il s'y arrêta à cause de sa faiblesse et y perdit totalement l'appétit. Maître Jean de Guy, de Piperno, médecin du château, fut appelé, et, après avoir épuisé divers remèdes, il demanda au Docteur quel serait l'aliment qui lui ferait plaisir. Peut-être pour se délivrer de ses importunités, Thomas répondit qu'il ne sentait de goût que pour une chose, des harengs, poisson qu'il avait mangé en France. Le médecin fut fort attristé de ne pouvoir satisfaire son illustre malade, parce que ce poisson ne se trouvait point dans le pays.

En sortant, il rencontra un homme nommé Bordonari, qui portait une corbeille de sardines arrivées de Terracine à l'instant même. Il lui fit déposer sa corbeille, et se mit à chercher si par hasard quelque autre espèce de poisson ne serait pas mêlée aux sardines. En effet, il trouve une provision de harengs frais. Grand fut son étonnement, parce qu'on n'avait jamais vu pareil poisson dans ces parages, et que le porteur assurait à maintes reprises qu'il n'avait acheté que des sardines.

Tout joyeux, Jean de Guy donne ordre de servir ces poissons au Maître, pensant le consoler par un mets divinement accordé à ses désirs. Réginald dit au malade : « Dieu a rempli vos désirs, vous avez ce que « vous souhaitiez, on a trouvé des harengs. » Frère Thomas répondit : « D'où sont-ils venus, et qui les « a apportés ? » Réginald reprit : « C'est Dieu qui « vous les envoie. » A ces mots. Thomas, comprenant

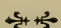
que la Providence avait fait un miracle, se sentit très touché de reconnaissance ; mais il refusa de manger de ces poissons, et se tournant vers le médecin : « Doc-« teur, lui dit-il, il vaut mieux que je m'abandonne à la « volonté de Dieu, que de toucher à ces poissons ; je « les ai désirés trop avidement. »

« Admirable disposition de la divine Bonté, ajoute Guillaume de Tocco, d'accorder une légère satisfaction sensible à celui qui n'avait jamais outrepassé la mesure de la sobriété la plus stricte ! Pareillement, admirable gratitude du saint Docteur ! il refuse avec délicatesse le mets présenté par la main de Dieu, parce que ce mets lui paraît trop agréable. »

Le miracle des harengs fut divulgué dans toute la contrée par Jean de Guy et par les diverses personnes qui en avaient mangé. L'un de ces convives, Frère Pierre de Castro, moine de Fossa-Nuova, vivait encore au temps du procès de canonisation, et il attesta le fait, avec une variante toutefois, c'est que Thomas avait goûté du mets miraculeux.

Il est aisé de faire disparaître l'apparente contradiction, en disant qu'après avoir porté à ses lèvres le présent du bon Dieu, le saint Docteur se sentit pressé d'accomplir l'acte de mortification raconté par Guillaume de Tocco.

Dieu ajouta une nouvelle grâce à celle dont nous venons de faire le récit : il rendit l'appétit à son serviteur, et Thomas songea dès lors à se remettre en route pour Rome.





CHAPITRE II.

DERNIÈRE MALADIE.

Veni, dilecte mi, egrediamur in agrum.
CANT. VII, 11.
Venez, mon bien-aimé, sortons dans la campagne.

Après avoir pris congé du comte et de la comtesse de Ceccano, Thomas partit de Maënza. Outre ses compagnons habituels, il avait encore à ses côtés plusieurs moines de Fossa-Nuova, venus cinq jours auparavant avec leur Abbé pour voir le saint Docteur. Pressé par ces bons Religieux, et sentant le besoin de consolider ses forces, il se rendit à leur monastère, distant d'environ deux lieues. Il fut déterminé à recevoir cette hospitalité par un autre motif, qui montre bien que l'esprit religieux avait pénétré jusqu'à la moelle de ses os. « Si le Seigneur « veut me visiter, dit-il à ceux qui l'entouraient, il « vaut mieux qu'il me trouve dans une maison de « Religieux que chez des séculiers. »

Selon sa coutume, Thomas entra d'abord dans l'église, pour y adorer le très saint Sacrement, puis il pénétra sous le cloître. A ce moment, la main du Seigneur se posa sur lui, et, avec un accent prophétique, il s'écria : « Réginald, mon fils, c'est ici le lieu de

« mon repos pour les siècles des siècles! » Les Religieux qui l'entendirent, et principalement ceux de son Ordre, fondaient en larmes ; on le conduisit dans la chambre de l'Abbé, et des cellules furent préparées avec une grande charité pour ses compagnons.

Il y avait plusieurs jours que saint Thomas ne quittait plus le lit, et la faiblesse augmentait toujours. Les moines de Fossa-Nuova le servaient avec tant de respect qu'ils allaient aux-mêmes à la forêt voisine chercher du bois ; ils le rapportaient sur leurs épaules, ne jugeant pas convenable de laisser ce soin à des bêtes de somme, et s'estimant trop heureux de rendre quelques services à l'hôte illustre qu'ils possédaient.

Quant au saint Docteur, profondément touché de leurs attentions, en les voyant entrer dans sa chambre avec leur charge, il disait : « D'où me vient cet « honneur que les serviteurs de Dieu servent un « homme comme moi, et aillent chercher au loin de « si lourds fardeaux ? »

Non contents de l'édification que leur causaient les vertus du saint malade, ces fervents Religieux le prièrent de leur laisser un mémorial de sa science et de sa piété, en leur exposant brièvement le *Cantique des Cantiques*, comme saint Bernard l'avait fait aux moines de Clairvaux. L'Angélique Docteur s'en excusa d'abord : « Donnez-moi l'esprit de saint Bernard, dit- « il, et je vous accorderai la même consolation. » Mais eux qui savaient que le même esprit anime tous les Saints redoublèrent d'instances, et Thomas consentit à satisfaire leurs désirs. « C'est ainsi, dit Guillaume de Tocco, qu'au milieu des défaillances du corps, cette âme restait vaillante dans l'exercice de la doctrine, et

que l'étude de la science sacrée allait faire bientôt place à la vision de la gloire. Vraiment, il convenait que le grand Docteur, prêt à quitter la prison des sens, terminât son enseignement par le Cantique de l'amour entre l'Époux et l'épouse, Jésus et l'âme fidèle. »

Arrivé à ce verset du septième chapitre : *Venez, mon bien-aimé, sortons ensemble dans la campagne*, il fut pris d'une faiblesse soudaine qui lui fit comprendre que sa dernière heure approchait. Il ne songea plus qu'à se préparer à la mort, fit une confession générale de toute sa vie, et demanda qu'on lui apportât le saint Viatique.

L'Abbé, entouré de ses moines, entra dans sa chambre avec l'Hostie sainte. Thomas se fit étendre à terre, afin de recevoir dans une posture plus humble son Seigneur et son Dieu. On lui présenta le corps de Jésus-Christ, et, selon l'antique usage de l'Eglise pour tout chrétien mourant, on lui demanda s'il croyait que cette hostie consacrée fût le vrai Fils de Dieu, sorti du sein de la Vierge, suspendu à la croix, mort pour nous et ressuscité le troisième jour. Il répondit d'une voix claire et distincte, les joues inondées de larmes : « Si la science peut ajouter ici-bas quelque « chose à la foi par rapport à ce mystère, je réponds : « Oui, je crois fermement et tiens pour certain que « dans ce sacrement adorable est Jésus-Christ, vrai « Dieu et vrai homme, Fils unique du Père Eternel « et d'une Vierge Mère ; je le crois de cœur et le con- « fesse de bouche ; » et après quelques autres paroles fort dévotes : « Je vous reçois, prix de la rédemption « de mon âme, viatique de mon pèlerinage ici-bas, « pour l'amour duquel j'ai étudié, j'ai veillé et tra-

« vaillé, enseigné et prêché. Jamais je n'ai rien « écrit contre vous. Si pourtant il m'était échappé « une expression contraire à ce Sacrement, je ne suis « point opiniâtre dans mon erreur; je laisse tout à la « correction de la sainte Eglise romaine, et c'est en « fils obéissant de cette Mère bien-aimée que je m'en « vais de ce monde » Il communia ensuite avec une ferveur angélique ; après son action de grâces, on le replaça sur son lit, où il continua de s'entretenir doucement avec Dieu.

Le lendemain, il demanda le sacrement de l'Extrême-Onction. Tous les assistants pleuraient ; le visage du moribond présentait au contraire une expression de joie qui témoignait une pleine confiance en Celui qu'il avait tant aimé. On l'entendait s'écrier parfois : « Bientôt, bientôt le Dieu de toute consolation, le Dieu bon, le Dieu saint mettra le comble « à ses miséricordes et remplira mes désirs. Bientôt « je serai rassasié, lorsque m'apparaîtra sa gloire. « Je boirai au torrent de ses délices, il m'enivrera de « l'abondance qui est en sa maison, parce que la « source de la vie est en lui, et qu'il me fera con- « templer la véritable lumière dans sa lumière même. »

Toutefois, les personnes présentes ne pouvaient croire à la rigueur du décret divin qui allait priver l'Eglise d'un appui que l'on jugeait encore si nécessaire. Frère Réginald, qui avait constamment servi Thomas, non pas seulement comme un disciple sert son maître ou un fils son père, mais comme un chrétien dévot honore un saint, s'approche du moribond, et lui dit : « Père, j'avais compté que vous rendriez d'importants « services au Concile de Lyon, et que vous recevriez

« quelque dignité capable de faire honneur à l'Ordre « et à votre propre famille... » A quoi l'humble disciple de Jésus-Christ répondit : « Gardez-vous, mon « fils, d'ouvrir votre cœur à ces pensées. Ce qui « fut autrefois l'objet de mes désirs l'est aujourd'hui « de ma reconnaissance. J'ai demandé à Dieu qu'il « m'enlevât de ce monde dans l'état d'humilité où sa « grâce m'avait placé : il me l'accorde aujourd'hui. « J'aurais pu sans doute faire encore quelques progrès « dans la science, et me rendre utile aux autres, en « leur faisant part de mes lumières. Maintenant il a « plu au Seigneur de me révéler pourquoi il m'a gratifié, quoique j'en fusse indigne, de connaissances « supérieures à celles des docteurs qui ont vécu plus « longtemps ; c'est qu'il voulait me retirer de cette vie « mortelle plus tôt qu'il ne l'a fait pour eux, et me « rendre plus tôt participant de sa gloire éternelle. « Consolez-vous donc, cher fils, puisque mon bon« heur est parfait. »

Apprenant que l'état de son saint oncle était désespéré, la comtesse de Ceccano était venue de Maënza. Ne pouvant le voir, à cause de la clôture monastique, elle lui envoya demander quelles étaient les choses dont il pouvait avoir besoin. Thomas lui fit dire qu'il la remerciait, mais qu'il entrerait prochainement dans un lieu où il trouverait le bien dans sa plénitude.

Sentant ses forces diminuer, il renouvela ses remerciements aux moines de Fossa-Nuova, promettant, en échange de tant de soins charitables, de leur rendre au ciel toute sorte de bons offices. Ces saints Religieux lui demandèrent sa bénédiction, ce qu'il ne put refuser à leurs larmes. L'un d'eux le pria de lui dire com-

ment on pourrait passer la vie sans offenser Dieu. « Mon Frère, répondit le Saint, tenez pour constant « que celui qui sera toujours prêt à rendre compte à « Dieu de ses actions, ne péchera jamais. » Ce furent ses dernières paroles. Peu après commença l'agonie ; elle fut courte et paisible. Enfin la mort vint dégager son âme et lui ouvrir les portes du Ciel, le 7 mars 1274, à l'heure de Matines. Etant sur le point d'achever sa quarante-neuvième année sur la terre, il s'en alla célébrer la cinquantième dans le jubilé de l'éternelle gloire.

En ce moment, un moine priant dans l'église fut saisi de sommeil, et, dans un songe mystérieux, vit une étoile admirable d'éclat tomber sur le monastère, puis deux autres venir du Ciel, se joindre à elle, pour remonter ensemble quelques instants après, vers la voûte azurée. Aussitôt il s'éveille, et, entendant le son lugubre qui avertissait qu'un Frère venait de mourir, il comprit que la première étoile signifiait l'âme du saint Docteur, laquelle, quittant son corps, s'était élevée vers le Ciel, en compagnie de deux autres âmes bienheureuses.

Peut-être, dit un historien, étaient-ce les âmes de sa sœur, l'Abbesse de Capoue, et de son frère Landolphe, qui, délivrées du Purgatoire par les suffrages de leur saint frère, venaient à sa rencontre, pour marquer leur gratitude.

Ce premier prodige fut suivi d'un second.

Une étoile semblable à une comète, qui depuis trois jours planait au-dessus du monastère, s'éclipsa tout à

coup à l'heure où le Saint rendait le dernier soupir. Comment s'étonner que des lumières célestes aient salué à son passage au sein de la gloire éternelle celui qui, jusqu'à la fin des temps, doit resplendir comme un soleil dans l'Eglise !





CHAPITRE III.

FUNÉRAILLES TRIOMPHALES. — NOUVELLES DE LA MORT.

In morte mirabilia operatus est.
ECCL. XLVIII, 15.
Après sa mort il opéra des merveilles.

La dépouille mortelle du Docteur Angélique n'était pas encore refroidie, que le nouvel habitant des cieux accomplissait sa promesse à l'égard des Religieux de Fossa-Nuova en payant leurs services par des bienfaits.

« Frère Jean de Férentino, Sous-Prieur du monastère, était depuis quelque temps atteint de cécité. Conduit par la main, il s'approche du saint cadavre, baise les pieds de Frère Thomas, et, avec les autres moines, rend ainsi hommage à la sainteté de sa vie. Or. il y avait dans la chambre, outre l'évêque de Terracine et le Frère Réginald, quatre ou cinq Frères Mineurs, des Frères Prêcheurs en plus grand nombre, enfin des Pères et des Convers de l'abbaye, une centaine de personnes environ. Quelqu'un dit au Sous-Prieur : « Penchez-vous sur le visage du « saint défunt, et approchez vos yeux des siens. » Frère Jean se penche avec dévotion, approche ses yeux des yeux du cadavre, en priant Dieu de lui

rendre la vue par les mérites du bienheureux Docteur. A l'instant même, il voit la lumière, et se sent parfaitement guéri : « Béni soit Dieu, s'écrie-t-il, « de m'avoir fait recouvrer la vue par les mérites « de Frère Thomas ! »

Témoins de cette nouvelle preuve de la sainteté du défunt, l'Abbé de Fossa-Nuova et ses moines, tout en déplorant la perte que faisait l'Eglise, se réjouissaient d'avoir désormais auprès de Dieu un puissant protecteur. Ils lavèrent le corps avec respect, l'exposèrent sur un lit funèbre et préparèrent des funérailles solennelles.

La nouvelle de la mort du grand Docteur s'était répandue dans toute la Campanie, et l'on vit affluer au monastère un nombre considérable de Religieux et de nobles personnes, dont plusieurs étaient unies au Saint par les liens du sang ; beaucoup d'autres étaient attirées par l'affection, la renommée de sa science, le bruit de ses miracles et les exemples de ses vertus. On se mit à couper des morceaux de ses habits, à s'emparer de quelque chose qui eût été à son usage. Les Religieux durent faire la garde, pour empêcher de pieuses déprédations. La foule prit alors des rameaux d'olivier et les fit toucher au saint corps, afin de les conserver comme des reliques. Au milieu de cette affluence, le cercueil fut porté à l'église, avec grand respect et au chant des Psaumes. L'évêque diocésain, le révérendissime seigneur François, des Frères Mineurs, présidait la cérémonie, qui était plutôt triomphale que funèbre.

La comtesse de Ceccano, ne pouvant entrer dans le monastère, avait demandé par grâce à l'Abbé que

le cercueil de son oncle vénéré lui fût présenté à la porte extérieure. En le voyant, elle et les deux parentes qui l'entouraient éclatèrent en sanglots. Tandis que les cloîtres retentissaient de cris déchirants, un spectacle tout à fait inattendu acheva de porter à son comble l'émotion universelle. La mule qui servait de monture au saint Docteur, depuis que l'enflure de ses jambes ne lui permettait pas de faire ses voyages à pied, ayant brisé son licol, s'échappa de l'étable, se dirigea vers la bière, et là, fléchissant les genoux, s'affaissa sans vie.

On entre dans l'église, et, après les prières liturgiques, le corps est descendu dans la fosse creusée en face du maître-autel. « Un peu de terre, dit Guillaume de Tocco, déroba l'astre céleste, en attendant qu'il plût à Dieu de faire resplendir la sainteté de son serviteur par l'éclat des miracles. »

Au retour de la sépulture, Frère Réginald, cédant à de vives instances, consentit, pour l'édification des assistants et l'allègement de la douleur commune, à payer un tribut d'hommages à la mémoire de son illustre Maître. Se levant donc au milieu de l'assemblée, il dit : « Mes frères, j'ai été le témoin de « la vie de ce saint Docteur ; j'ai été le confident de « sa conscience ; j'ai fréquemment pénétré dans le « sanctuaire de son cœur et entendu en dernier lieu « sa confession générale. Je puis dire que je l'ai « trouvé toujours aussi pur qu'un enfant de cinq « ans. Jamais il n'a ressenti l'humiliant aiguillon de la « chair, ni consenti à quelque pensée mauvaise... » Il n'en put dire davantage ; les sanglots étouffèrent sa voix, et l'assistance lui répondit par un long gé-

missement. « Comment s'en étonner? continue le pieux historien, qui aurait pu comprimer sa douleur, en voyant descendre dans la tombe un Docteur si sublime? Qui aurait eu la force de retenir ses larmes et d'arrêter ses gémissements, au moment où se voilait la lumière de la sagesse, où tombait à terre la fleur de l'innocence, où se taisait la harpe de la doctrine, où disparaissait l'exemplaire de la sainteté! La mort, douce au grand Docteur, mais pour nous bien amère, tarissait cette source pleine de douceur, sans que le passage du Maître à la gloire céleste pût consoler efficacement l'âme troublée des disciples... »

Cependant Dieu voulut que la nouvelle de la mort de saint Thomas, avec la certitude de sa félicité, fût apprise dans les couvents de son Ordre autrement que par la voix de la renommée.

A l'heure où il succombait à Fossa-Nuova, un Frère Prêcheur de Naples, nommé Paul d'Aquilée, homme de grande probité et de grande réputation, vit en songe le saint Docteur faisant son cours habituel devant une foule immense d'étudiants. Tout à coup entre dans son école l'Apôtre saint Paul, avec une escorte de Bienheureux. Thomas s'apprête à descendre de chaire pour aller à sa rencontre; mais l'Apôtre lui fait signe de rester et de continuer sa leçon. Le Docteur alors prie l'Apôtre de lui dire s'il a saisi le vrai sens de ses Epîtres : « Oui, répond le « Docteur des nations, autant qu'un homme vivant « dans un corps mortel peut le comprendre; mais « je veux que vous veniez avec moi, et je vous con- « duirai dans un lieu où vous aurez une plus claire « intelligence de toute chose; » et l'Apôtre semblait

prendre Thomas par sa chape et l'entraîner hors de l'école. A ce moment, le Frère crie de toutes ses forces : « Au secours ! on nous enlève notre Docteur. » Les Frères, réveillés en sursaut, courent à son lit, et lui demandent ce qu'il a. Paul d'Aquilée raconte sa vision ; on note l'heure avec soin, et le lendemain on reconnaît que le Docteur Thomas a quitté cette vie au moment même où le bienheureux Apôtre paraissait l'inviter à le suivre dans la gloire.

Le même jour, à Cologne, Maître Albert, étant à table avec ses Frères, se mit tout à coup à fondre en larmes. Le Prieur lui demanda pourquoi il pleurait : « Je vous annonce une bien triste nouvelle, répondit-« il : Frère Thomas d'Aquin, mon fils dans le Sei-« gneur, et la lumière de l'Eglise, vient de mourir : « Dieu me l'a révélé. » Les Religieux notèrent cette parole, dont la douloureuse confirmation ne se fit pas longtemps attendre.

Trois jours après le décès du saint Docteur, Frère Raymond de Pise, homme très laborieux et d'une profonde humilité, qui avait été particulièrement lié avec saint Thomas, au couvent d'Anagni, eut, lui aussi, une vision. Ce Frère avait versé d'abondantes larmes par suite de la douleur que lui causait la perte d'un si grand homme, et à la pensée que tant de science avait péri avec lui. Ses gémissements firent bientôt place à un sommeil envoyé d'en haut : pendant ce sommeil, il vit Frère Thomas, revêtu des ornements sacerdotaux, sortir de la sacristie et se rendre à l'autel avec ses ministres, pour célébrer les saints Mystères ; et lui, Frère Raymond, remplissait au chœur sa fonction de chantre. Après l'Evangile, le

saint Docteur se retourna, et fit au peuple une prédication solennelle. La Messe achevée, quand il fut revenu à la sacristie, tout le chœur s'y rendit, et les Frères firent une inclination profonde au célébrant. En le regardant plus attentivement, Frère Raymond remarqua que le saint Docteur avait l'œil droit beaucoup plus grand que le gauche, et d'une clarté incomparablement supérieure. Comme il s'en étonnait, le Docteur lui dit : « Vous êtes surpris, mon fils, de la « différence d'éclat qu'offre mon œil droit avec celui « de gauche. Eh bien ! autant diffère la science que « j'ai maintenant dans la patrie, de celle que j'ai eue « étant sur terre. »

Plus admirable encore est la vision dont fut favorisé Albert de Brescia, et que consacre la liturgie dominicaine dans un répons de l'Office du Saint.

Laissons parler l'historien du procès de canonisation :

« Albert de Brescia était spécialement attaché à la doctrine de Thomas d'Aquin, et fréquemment dans ses leçons il affirmait que Frère Thomas était saint, comme s'il avait eu révélation de sa gloire et de sa sainteté : « Mes bien chers Frères, disait-il, je sais « qu'il est un grand Saint dans le ciel. » A force de l'entendre parler ainsi, les Frères soupçonnèrent qu'il avait été favorisé de quelque révélation, et deux d'entre eux, Frère Antoine de Brescia et Frère Janin, après avoir longtemps pressé leur maître, finirent par l'adjurer au nom du Seigneur de leur dire comment il pouvait affirmer avec tant d'assurance l'éternelle félicité de Frère Thomas. Plein de respect pour le nom de Dieu par lequel on l'avait adjuré, Albert

répondit : « Très chers fils, vous savez comment j'ai « suivi en tout la doctrine de Frère Thomas d'A- « quin, et comment j'ai maintes fois témoigné mon « admiration de ce que, dans l'espace d'une vie si « courte, il ait pu parvenir à un tel degré de science « et de sainteté. Or, comme au sujet de cette merveille « je priais sans cesse Dieu, la bienheureuse Vierge et « saint Augustin de me montrer la gloire dont jouis- « sait mon maître, un jour que je m'étais jeté devant « l'autel de la bienheureuse Vierge, et que je la sup- « pliais longtemps avec beaucoup de larmes, tout à « coup au milieu de ma prière et alors que j'étais « parfaitement éveillé, m'apparurent deux person- « nages vénérables, entourés d'une merveilleuse « splendeur. L'un portait la mitre en tête, l'autre « était en habit de Frère Prêcheur, le front ceint « d'une couronne d'or enrichie de diamants. A son « cou étaient suspendues deux chaînes, l'une d'or, « l'autre d'argent, et sur sa poitrine était une escar- « boucle immense, en forme de soleil, jetant des feux « de toutes parts. Sa chape était constellée de pierre- « ries, sa tunique et son capuce avaient la blancheur « de la neige. Stupéfait, je tombai à leurs pieds, et les « priai de m'indiquer qui ils étaient, pour apparaître « dans un tel éclat. Alors celui qui portait la mitre, « répondit : « Comment ! Frère Albert, vous vous « étonnez ! Dieu a exaucé vos prières. Je vous déclare « en ce moment que je suis Augustin, Docteur de « l'Eglise, envoyé pour vous faire connaître la gloire « de Frère Thomas d'Aquin qui règne avec moi. Il « est mon fils, parce qu'il a suivi en tout la doctrine « de l'Apôtre et la mienne, et illuminé de son ensei-

« gnement l'Eglise de Dieu. Voilà ce que signifient « les pierres précieuses qui lui servent de parure. « Celle qui brille sur sa poitrine marque spéciale- « ment la droiture d'intention avec laquelle il a « défendu et affirmé la foi ; les autres désignent les « livres nombreux et les écrits de toute sorte qu'il a « composés. Aussi est-il mon égal dans la gloire, « avec cette différence qu'il me dépasse par l'auréole « de la virginité. » Tel fut le récit de Frère Albert de Brescia, après lequel il défendit à ses deux disciples d'en rien révéler de son vivant, sauf le cas d'une enquête juridique pour la canonisation du Docteur Thomas d'Aquin. »





CHAPITRE IV.

LE TÉMOIGNAGE DES MIRACLES.

Erit sepulchrum ejus gloriosum.
Is. XI, 10.
Son sépulcre sera glorieux.

Le miracle est l'œuvre propre de la vertu divine. Dans cette dérogation aux lois naturelles, Dieu est l'agent principal, et il se sert, comme l'ouvrier se sert de son outil, de la parole de l'homme, de ses actes extérieurs, de ce qui lui appartient, de ce qui reste de lui après sa mort. C'est pour notre bien que Dieu opère le miracle, et cela dans un double but : en confirmation de la vérité qui est prêchée ; en démonstration de la sainteté, d'une sainteté qu'il veut faire resplendir pour la proposer en exemple.

Telle est la doctrine de l'Ange de l'Ecole; il montre que cette conduite de la Providence est en parfaite harmonie avec la nature humaine. Quelle voix meilleure, en effet, que celle du miracle, Dieu pourrait-il emprunter, pour manifester aux hommes la gloire de ses Saints ? Cette voix saisissante est tout aussitôt comprise de la multitude. Quand, près de la tombe d'un serviteur de Dieu, ou à l'invocation de son nom, les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds

entendent, les malades guérissent, les morts ressuscitent, parmi les fidèles il n'y a bientôt qu'un cri : le Saint ! le Saint ! Mais comme le jugement individuel laissé à lui-même peut errer, il appartient à l'oracle infaillible qui réside au sein de la chrétienté d'intervenir ; dès qu'il a parlé, prononcé définitivement, toute hésitation cesse, car Dieu se doit à lui-même, non moins qu'à son Eglise, de ne pas permettre que par de faux miracles les fidèles soient induits à honorer d'un culte religieux une âme réprouvée.

Selon sa discipline actuelle, l'Eglise n'inscrit un Serviteur de Dieu au catalogue des Saints, qu'après constatation de plusieurs miracles de premier ordre. Mais, alors même qu'elle ne juge pas à propos de consigner dans un Décret solennel tous les prodiges par lesquels il a plu au Seigneur de glorifier son serviteur, ces prodiges ne laissent pas de mériter créance, quand ils ont été attestés, sur l'Evangile, par des témoins connus, que recommandent leurs vertus et leur science, et que rien ne rend suspects d'avoir été eux-mêmes victimes de l'erreur. Dans cette catégorie se rangent les miracles et les faits extraordinaires que nous allons rapporter.

On ne saura jamais exactement quel nombre de miracles le ciel opéra en l'honneur de saint Thomas d'Aquin, les premières années qui suivirent sa mort. Barthélemy de Capoue, un des personnages les plus écoutés au procès de canonisation, dépose, comme une opinion généralement répandue en Campanie, que les Cisterciens de Fossa-Nuova, craignant de perdre le corps du saint Docteur, celèrent à dessein beaucoup de miracles obtenus à son tombeau

D'un autre côté, Bernard Guidonis, voulant consacrer tout le second livre de son Histoire de saint Thomas au récit des miracles, déclare, dans le prologue, que « par l'incurie des Frères, beaucoup des prodiges opérés après l'heureux passage du Saint à la patrie céleste, tombèrent dans l'oubli, et ne furent consignés dans aucun Mémoire. »

Pour remédier à une telle lacune, cet auteur rapporte, en dehors des faits extraordinaires appartenant à l'histoire même du Saint, quatre-vingt-dix-neuf miracles extraits, soit des deux enquêtes faites par ordre du Siège Apostolique, soit de dépositions étrangères à ces enquêtes, mais, d'après lui, parfaitement véridiques. Ces documents que l'on trouve au tome VII[e] des Bollandistes, composent dans leur ensemble un glorieux trophée à la mémoire du Docteur Angélique.

Mais ne puisons d'abord que dans la bulle de canonisation elle-même, et, parmi les miracles d'une authenticité incontestable qu'elle rapporte, choisissons le suivant. Il mérite d'être relaté d'après la forme originale que lui a donnée le procès-verbal de l'enquête juridique.

« L'abbé Thomas de Mathias, chanoine de Salerne, témoin cité et assermenté, est interrogé sur les miracles du dit Frère Thomas d'Aquin. Il déclare que lui-même, à une certaine époque, faisant édifier, pour la gloire de Dieu, une chapelle sur l'emplacement d'une croix, était en grande sollicitude de chercher des reliques de Saints dont il pût l'enrichir. S'étant rendu à la chapelle de San-Severino, au diocèse de Salerne, et ayant trouvé le chapelain, Matthieu de Auxilio, il le pria de lui montrer toutes les reliques qu'il possédait.

Le chapelain lui présenta d'abord diverses reliques, que le chanoine considéra respectueusement. Ensuite il lui déclara qu'il avait une relique bien plus précieuse. « Laquelle ? dit le chanoine. — Une main de « Frère Thomas d'Aquin, des Prêcheurs, » répondit le chapelain. Le témoin reçut cette réponse avec indifférence. « Ce Frère Thomas, dit-il, a été un bon Prê- « cheur, mais ce n'est pas un Saint, » et il dédaigna de voir la relique. A l'instant même, il fut saisi d'un tremblement nerveux, et il lui semblait que sa tête était devenue énorme. Repentant de son incrédulité et des paroles qu'il avait proférées à l'égard du Saint, il se jette aux pieds du chapelain, se confesse, et demande pénitence de sa faute. Après avoir été réconcilié, il s'approche dévotement de la susdite main pour la baiser. A ce contact pieux, le chanoine est subitement délivré du tremblement nerveux et de l'enflure de la tête; il sent une odeur délicieuse s'exhaler de la précieuse relique. Ce parfum adhéra tellement à ses habits, que pendant plusieurs jours personne ne pouvait l'aborder sans être tout pénétré d'exquises senteurs, en sorte que lui-même se voyait contraint de raconter avec détails le miracle dont il avait été l'objet.

« Interrogé par les commissaires pontificaux sur les paroles dont il s'était servi en invoquant le dit Frère Thomas, il répondit qu'il avait prié ainsi : « O « bienheureux Thomas, je tiens que vous êtes un Saint, « et je me repens des paroles mensongères que j'ai pro- « noncées ; je me recommande à vous, secourez-moi. »

Un second témoignage, puisé encore à la même source, corrobore le précédent. « Frère Léonard de Piperno, Religieux convers de Fossa-Nuova, cité

comme témoin, prête serment dans la forme voulue. Interrogé sur les miracles du même Frère Thomas, soit pendant sa vie, soit après sa mort, il dépose qu'à l'époque où Frère Guillaume de Tocco et son compagnon, de l'Ordre des Prêcheurs, chargés de poursuivre la cause du dit Frère Thomas d'Aquin, demeuraient au monastère de Fossa-Nuova, et avaient pour montures deux mulets qu'il fallait ferrer, il fut requis de faire cete ouvrage. Ennuyé d'une telle besogne, il se dit en lui-même : « Que ces Frères Prêcheurs nous gênent et « nous fatiguent à l'occasion de leur Frère Thomas ! « S'il a été un saint, comme ils le disent, qu'il fasse donc « quelque grand miracle pour éloigner d'ici ces Frères « Prêcheurs, et les empêcher d'y remettre les pieds. » A peine avait-il achevé, qu'il fut saisi au bras droit d'une douleur telle, qu'il ne pouvait plus le remuer. Cette douleur, cette inertie subsista jusqu'au lendemain. Alors il se rappela qu'il avait formé un mauvais soupçon contre le Bienheureux Reconnaissant sa faute et la regrettant, il se rendit au sépulcre du Saint, y demeura une heure en prières, et recouvra dès lors le parfait usage de son bras, de sorte que, le lundi suivant, il put travailler à son métier, et ferra avec grande joie les mulets des deux Frères ci dessus mentionnés. »

L'homme ne fut pas toujours le seul à ressentir la puissante intervention de saint Thomas. Le trait suivant, rapporté par Sanchez, Ribera et Arriaga, provoquera peut-être le sourire ; mais le fait n'aura rien de trop étrange aux yeux de tout lecteur pieux, qui connaît les *Fioretti* de saint François d'Assise et tant de traits charmants empruntés à la vie des Saints.

Un jeune homme très dévot au Docteur Angélique avait une perruche à laquelle il avait appris cette exclamation : *Saint Thomas, priez pour moi !* Un épervier fond un jour sur le gentil oiseau, et l'emporte dans ses cruelles serres. La pauvre victime pousse son cri habituel : *Saint Thomas, priez pour moi !* A l'instant même, l'épervier tombe mort, comme s'il eût été frappé de la foudre, et la perruche est délivrée.

Terminons ce chapitre par un trait qui appartient au XVIIe siècle.

Parmi les couvents dominicains qui avaient le plus en vénération l'Angélique Docteur, se trouvait, en Italie, celui de Salerne, fondé, nous l'avons vu, du vivant du Saint, et à sa recommandation. Ce couvent possédait, outre le corps de Théodora, sœur du saint Docteur, la main droite de Thomas d'Aquin, que Thomasius, fils de la comtesse de San-Séverino, y avait fait respectueusement déposer. Or, à la partie supérieure d'un campanile fort élevé, et auquel on ne pouvait parvenir qu'au moyen d'une très longue échelle, était suspendue une petite cloche, dite *clochette de saint Thomas*. Par un son miraculeux, elle indiquait avec une exactitude étonnante quand approchait la dernière heure de quelqu'un des Frères du couvent ou des serviteurs vivant avec eux.

« Chaque fois, écrivait en 1651 Silvestre Aiossa, prêtre de Capoue, chaque fois que ce son retentit, tous se préparent à la mort, principalement ceux qui, souffrant d'une maladie de langueur, se croient plus voisins du trépas. Le résultat est souvent inattendu. Car il n'est pas rare que ceux dont l'état paraissait le plus désespéré recouvrent la santé, tandis que d'autres très

bien portants viennent à mourir. Aussi les médecins, quand ils craignent de se tromper dans leurs prévisions par rapport à la mort, ont-ils l'habitude de demander si la clochette de saint Thomas a fait entendre sa sonnerie.

« Pour preuve de son assertion, l'auteur ajoute le témoignage assermenté de Michel Rocco, docteur de la Faculté de Salerne, et médecin ordinaire du couvent.

« Ce docteur soignait le vénérable Père Innocent de Matalun, ancien Provincial de la Province napolitaine. Il avait veillé une nuit près de son malade pour s'assurer des effets d'une potion qui lui avait été administrée. Le résultat dépassa les espérances, et le vénérable Religieux paraissait hors de danger, lorsqu'après une journée très bonne et une nuit calme, il fut au matin trouvé mort dans son lit.

« On se demanda avec anxiété si la clochette du glorieux saint Thomas avait été entendue, et l'on sut qu'un Frère Convers, infirmier habituel du P. de Matalun, avait été réveillé l'avant-dernière nuit par le son de la clochette.

« Quand on me rapporta ce détail, écrit le docteur Rocco, il me revint à la mémoire qu'au déclin de la nuit, après avoir fait prendre la potion au malade, j'étais sorti dans une cour située à ciel ouvert, attendant l'effet du remède, et récitant mes prières accoutumées. J'entendis alors le son éclatant d'une clochette, produit par des coups vifs et fréquents, comme il arrive lorsque, au lieu de mettre une cloche en branle, on la frappe avec un marteau pour appeler le peuple aux armes. Ce son inattendu me saisit d'une telle épouvante que je tremblai de tous mes membres.

M'étant un peu remis, je me retournai pour voir d'où provenait ce signal, et je m'efforçai de me persuader qu'on avait sonné la cloche dite du Chapitre, placée non loin de la clochette de saint Thomas. Mais celle-ci n'aurait pu sonner de cette manière, avec ce bruit perçant et ce timbre argentin. Aussi ne puis-je croire autre chose, sinon, que ce fut le même coup, entendu au même instant par le Frère dont il a été parlé. Voilà ce que je puis affirmer à la gloire de Dieu, et à l'honneur de notre protecteur saint Thomas d'Aquin.

« Chose à remarquer, lisons-nous quelques lignes plus bas, l'an 1678, la dite clochette s'étant brisée en tombant, le P. Hyacinthe de Tripalda, Prieur du couvent, la fit refondre, du consentement de son Chapitre, en y faisant représenter l'image de la bienheureuse Vierge avec son divin Fils entre ses bras. Mais, en perdant sa forme première, la clochette ne perdit point sa vertu, comme nous le prouve une expérience de chaque jour ; d'où nous concluons que ce lieu est particulièrement cher à saint Thomas. »





CHAPITRE V.

LA CANONISATION.

Glorificavit illum in conspectu regum.
ECCLI. XLV, 16.

Le Seigneur l'a glorifié en présence des princes de la terre.

DIEU avait parlé par la voix des miracles. Nul doute que l'âme de Thomas d'Aquin nejouît, dans l'Église triomphante, de la gloireparticulière réservée aux Saints. Mais il fallait encore que l'Eglise militante lui rendît de justes honneurs, qu'elle vénérât publiquement ses restes, plaçât ses images sur les autels et invoquât son nom.

Au Vicaire de Jésus-Christ seul, nous l'avons dit, appartient de décerner le triomphe de la canonisation, suprême honneur qu'un héros de la foi puisse, après sa mort, recevoir de l'Eglise, sa Mère.

Jean XXII occupait leSaint-Siège et tenait sa Cour à Avignon. Les Supérieurs de l'Ordre de Saint-Dominique députèrent vers le Pontife Guillaume de Tocco, Prieur de Bénévent, et Robert, religieux de la même maison. En même temps, Robert, roi de Sicile, la reine-mère Marie de Hongrie, veuve du roi Charles II, Philippe, Prince de Tarente, qui portait le titre d'empereur de Constantinople, Jean, duc

de Gravina, plusieurs grands seigneurs du royaume, le clergé de Naples et les membres de l'Université, joignaient leurs instances à celles des Frères Prêcheurs pour solliciter la canonisation de leur illustre concitoyen.

On était à l'année 1318. Les deux messagers s'embarquèrent à Naples. La galère, munie de deux grandes voiles, avança rapidement. Mais quand on fut près de doubler le Mont Argentarium, ou Port d'Hercule, sur la côte de Toscane, une furieuse tempête se déchaîna, avec des torrents de pluie, au milieu d'une nuit profonde. Le naufrage semblait inévitable. Guillaume et Frère Robert, retirés dans une cabine, se disposaient, par la confession, à paraître devant Dieu. En ce moment, un des mariniers leur cria : « Priez donc vos Saints d'arrêter la « galère qui court se briser sur ce roc. » Tous deux alors invoquèrent avec larmes la Reine des Vierges, étoile de la mer, leur Père saint Dominique, saint Pierre martyr, et enfin le bienheureux Thomas lui-même. Ils lui représentaient avec confiance qu'il ne devait pas laisser périr des Frères porteurs des informations relatives à ses miracles... O prodige ! à peine avaient-ils achevé, qu'un vent nouveau souffle du flanc de la montagne, et repousse vers la haute mer la galère désormais en sûreté.

Cette préservation miraculeuse ne fut pas sans influence pour accréditer les deux envoyés auprès du Souverain Pontife. Ils lui exposèrent humblement l'objet de leur message, et lui remirent les lettres de leurs Supérieurs et de la Cour de Naples, à l'effet d'obtenir la nomination de commissaires

apostoliques, chargés d'informer sur les miracles de Frère Thomas d'Aquin.

Le Pape, comme inspiré d'en haut, leur dit : « Nous ne doutons pas que Frère Thomas ne soit « déjà glorieux au ciel, sa vie ayant été sainte et « sa doctrine miraculeuse. » Et, s'adressant au Religieux qui avait fait la proposition : « Nous vous « assignons au prochain consistoire, pour renou- « veler votre supplique devant nous et nos vénéra- « bles Frères. »

A ces paroles, les cardinaux Dominicains Nicolas de Prato, évêque d'Ostie et doyen du Sacré-Collège, Nicolas de Freauville, du diocèse de Rouen, ancien confesseur de Philippe le Bel, et Guillaume-Pierre de Godieu, évêque de Sabine, communément appelé le cardinal de Bayonne, dirent que la réponse du Saint-Père venait du ciel, et que le procès était en quelque sorte commencé par Dieu lui-même.

Trois jours après, la pétition fut portée au consistoire par Guillaume de Tocco, lequel, après son discours, fut invité par le Souverain Pontife à se retirer. Alors le Pape, animé de cet Esprit qui lui avait dicté sa précédente réponse, dirigea vers les cardinaux, à droite et à gauche, un regard souriant et doux comme l'est un rayon de soleil, et leur dit : « Vénérables « Frères, nous considérerons comme une grande « gloire pour nous et pour toute l'Eglise, de cano- « niser ce saint, pourvu que l'on puisse vérifier « quelques miracles dus à son intervention. Car il a « plus illuminé l'Eglise que tous les autres Doc- « teurs, et dans une seule année on profite plus à la « lecture de ses écrits, qu'on ne le ferait en étudiant

« pendant une vie entière la doctrine des autres « théologiens. »

Les cardinaux s'inclinèrent en fils soumis ; et Jean XXII, après plus ample délibération, nomma trois Prélats : Humbert, archevêque de Naples, Ange, évêque de Viterbe, et Maître Pandulphe de Sabello, notaire apostolique, pour informer juridiquement sur la vie et les miracles dudit Frère Thomas. Le décret fut aussitôt rédigé, lu et accepté en plein consistoire, afin d'éviter jusqu'au moindre retard dans une canonisation que tout le monde avait tant à cœur.

Les deux Frères revinrent de la Cour pontificale avec les Lettres autorisant l'enquête demandée. Mais l'absence de l'évêque de Viterbe, retenu par la maladie, ajourna le commencement de la procédure. Guillaume de Tocco profita de ce délai pour se transporter à Fossa-Nuova, où pendant quatre mois entiers il prit de nouvelles informations sur les miracles sans cesse renouvelés par la Miséricorde divine, pour augmenter la gloire de son serviteur, et accroître la piété des fidèles.

« Sur ces entrefaites, raconte notre auteur, un moine de Fossa-Nuova, nommé Barthélemy de Sulmona, homme de grande dévotion, au témoignage de son abbé, vit en songe Frère Thomas d'Aquin, qui entrait avec plusieurs Religieux de son Ordre dans le chœur du monastère. Surpris de sa présence, Barthélemy lui en demanda la cause : « J'ai appris, répondit le Saint, que le Souverain « Pontife a ouvert une enquête sur mes actes ; « c'est pour cela que je suis venu. — Il est vrai

« que vous devez être canonisé, reprit le moine; « cependant Frère Pierre de Morrone n'a été canonisé qu'après sa mort, et vous êtes encore vivant ! » Ces paroles faisaient allusion à la récente canonisation du Pape Célestin V, Pierre de Morrone, dont Clément V venait de fixer la fête au 19 mai. Saint Thomas répliqua : « Mon fils, nul n'est cano« nisé, s'il n'est vivant : Frère Pierre de Morrone « est vivant et pour cela canonisé. » S'inclinant alors profondément, comme faisait le saint Pape dans sa cellule, il se mit à lui montrer la manière de prier de ce Saint, et il ajouta : « Frère Pierre a été canonisé « à cause de son grand amour pour l'oraison ; vous « chanterez désormais tel invitatoire. » Là-dessus le Frère se réveilla, ne se souvenant plus de l'invitatoire indiqué, mais remerciant Dieu des merveilles qu'il avait contemplées. »

Cependant il semblait que Dieu voulait intéresser les commissaires apostoliques à poursuivre vivement la cause de l'Angélique Docteur. Par son intercession, le premier des trois, Humbert, archevêque de Naples, fut guéri d'une fièvre pourprée très violente, qui devait amener une mort prochaine. Ange, évêque de Viterbe, nous le disions tout à l'heure, n'avait pu se rendre à Naples. Il avait à la jambe un dangereux ulcère, que tout l'art des chirurgiens ne pouvait fermer ; il pria le Saint de le mettre en état de le servir. Le soir même, quand on voulut panser le Prélat, à la place de l'ulcère on ne trouva plus qu'une tache rougeâtre qui attestait la réalité du miracle.

Le procès s'ouvrit à Naples, au palais archiépiscopal, le samedi 21 juillet 1319. Guillaume de

Tocco et Robert de Bénévent présentèrent les lettres pontificales, et lecture publique en fut donnée aussitôt ; les évêques écoutèrent tête nue, par respect pour la parole du Souverain Pontife. Le lundi 23, commença l'audition des témoins. Trente-deux personnes, tant religieuses que séculières, furent appelées à déposer. Plusieurs d'entre elles, ayant connu le Saint, conservaient encore fidèlement le souvenir de ses vertus. On leur fit prêter sur l'Evangile le serment de dire l'exacte vérité touchant la vie et les miracles de Frère Thomas d'Aquin. Des secrétaires inscrivaient avec soin les noms, qualités et dépositions des témoins.

Les séances se poursuivirent quinze jours presque consécutifs. Enfin les informations étant achevées, la minute en fut libellée, et signée de Pierre de Rocca-Tarani, notaire pontifical et impérial, et de François de Lauretum, notaire pontifical et royal, à la date du 18 septembre, puis scellée pour être ainsi remise au Vicaire de Jésus-Christ.

On chargea de cette commission Matthieu de Viterbe, chapelain de l'archevêque de Naples, et un autre ecclésiastique dont l'histoire n'a pas conservé le nom.

Le Saint voulut reconnaître par diverses faveurs les peines que l'on prenait pour le glorifier. Le mulet qui portait les bagages étant tombé d'un roc très élevé dans un lac qui bordait la route, Maître Matthieu invoqua saint Thomas, et, dans l'instant, la bête sembla comme soutenue par des mains invisibles, qui la mirent doucement à la nage et la guidèrent vers le bord.

Quelque temps auparavant, le même chapelain, dans la maison d'un chanoine de Naples, nommé Jacques de Viterbe, avait été saisi d'une fièvre qui mit ses jours en péril. Sur le conseil de son ami, il fit le vœu d'aller avec lui visiter le tombeau du Saint. A l'heure où devait revenir l'accès de fièvre, il se trouva guéri. Néanmoins, ayant pris quelque remède pour obéir au médecin, il eut une dangereuse rechute. Reconnaissant sa faute, il s'en humilia devant Dieu, et invoqua son saint protecteur, qui lui rendit une seconde fois la santé.

Les informations portées à la Cour pontificale y furent favorablement accueillies ; mais, soit que plusieurs formalités eussent été omises, soit qu'on eût connaissance de plus importants miracles, on procéda en 1321 à une nouvelle enquête au monastère de Fossa-Nuova. Guillaume de Tocco y apporta, comme la première fois, une grande diligence et une profonde sagacité.

Pendant qu'on examinait à Avignon le résultat de cette seconde enquête, un miracle insigne s'accomplit presque sous les yeux du Souverain Pontife. Sa nièce, Marie d'Arnaud, était hydropique, déjà même abandonnée des médecins. Elle ne songeait plus qu'à se préparer à la mort, et à bien recevoir l'indulgence plénière que lui envoya le Pape par l'évêque de Lodève, Bernard Guidonis. Cependant son confesseur la pressa de s'adresser à Frère Thomas, dont la canonisation se préparait alors. Elle le fit avec grande dévotion.

La nuit suivante, ne dormant point, elle vit très distinctement près de son lit saint Thomas en habit

de Prêcheur, lequel lui dit d'une voix pleine de suavité : « Voulez-vous être guérie ? » Et s'apercevant qu'elle le prenait pour un évêque de l'Ordre : « Je ne suis point, lui dit-il, l'évêque que vous pen-« sez, mais Frère Thomas d'Aquin, auquel vous « avez eu recours. Accomplissez le vœu que vous « avez fait, et vous serez guérie. » La malade appelle sa mère et lui raconte la vision. L'une et l'autre promettent d'envoyer chaque année, le jour de Noël, un cierge de six livres au couvent le plus rapproché, et de vêtir en entier un Frère du couvent d'Avignon. Au matin, l'hydropisie avait en partie disparu. Mais la dame ne se hâtant pas d'exécuter l'une de ses promesses, le Saint lui apparut de nouveau et lui adressa de graves reproches. Elle accomplit alors son vœu et se trouva parfaitement guérie.

Le moment marqué dans les desseins de Dieu pour la glorification de son serviteur était enfin venu. Le Pape, ayant consulté les cardinaux en consistoire, résolut de procéder à la canonisation de Thomas d'Aquin, et fixa le 18 juillet 1323 pour cette brillante cérémonie : il y avait quarante-neuf ans que le saint Docteur avait quitté la terre.

L'ouverture de la solennité se fit le 17, fête de saint Alexis, dans le couvent des Frères Prêcheurs d'Avignon, en présence du Sacré-Collège, de nombreux archevêques et évêques, de Robert, roi des Deux-Siciles, et de plusieurs princes ou ambassadeurs.

Le Pape développa très éloquemment ce texte tiré du IVe Livre des Rois : *Voici un jour de bonnes nou-*

velles ; si nous les taisons et attendons jusqu'à demain pour les publier, on nous taxera de crime ; et il rendit hommage aux vertus éminentes et à la profonde doctrine de saint Thomas.

Le P. Gratterei, représentant officiel des Frères Prêcheurs pour la canonisation, remercia Sa Sainteté au nom de l'Ordre, et fit, en l'honneur du Saint, un magnifique panégyrique sur ce passage de Job : *A ta voix, l'aigle prendra son essor, et placera son nid sur les plus hautes cimes.*

Robert, roi de Naples et parent du Docteur Angélique, lui-même un des plus savants princes de son siècle, harangua le Pape et le Sacré-Collège, et démontra que Thomas d'Aquin méritait vraiment le triomphe qu'on lui décernait, parce qu'il avait été et qu'il serait, jusqu'à la fin des siècles, *une lumière ardente et luisante.*

L'archevêque de Capoue, disciple du Saint, releva la gloire de son illustre Maître dans un éloquent discours.

Le P. Raymond Bequin, de Toulouse, Maître du Sacré Palais et plus tard Patriarche de Jérusalem, parla devant l'auguste assemblée avec une rare distinction.

L'archevêque d'Arles et les évêques de Londres et de Winstown en Angleterre prononcèrent les dernières harangues, qui furent fort goûtées.

Le lendemain 18 juillet, toute la ville était en fête ; les travaux avaient cessé, et une foule énorme se pressait dès le matin dans la cathédrale, Notre-Dame des Doms. Le Pape célébra pontificalement la Messe du Saint, et prononça encore une fois son éloge, de-

vant le roi et la reine de Sicile, les prélats de sa cour, et quantité de personnes de qualité, venus exprès à Avignon pour être témoins de l'auguste cérémonie, et partager la joie universelle.

La Bulle de canonisation, adressée à tous les Patriarches, Evêques, Abbés et Prélats de la catholicité, est trop étendue pour que nous en donnions la traduction intégralement. Nous nous bornerons à quelques extraits.

Après un brillant exorde sur l'œuvre par excellence de la Rédemption, le Pape fait un résumé complet de la vie du Saint, et la relation de dix grands miracles dus à son intercession. Ensuite il élève ainsi la voix :

« Tels sont, ô Dieu, vos témoignages, qui, touchant la justice de cet homme, entraînent notre assentiment. En effet, si nous acceptons le témoignage humain, celui de Dieu n'est-il pas plus puissant ? Nous croyons donc que son âme est déjà en possession du ciel, et nous attendons les heureux fruits de son intercession. Nous croyons qu'il brille d'un pur éclat, parmi les saintes phalanges, comme l'étoile du matin. Ainsi, ô bon Jésus, vous nourrissez en nous la foi, fortifiez l'espérance, enflammez l'aimante charité.

« Que l'Eglise donc, notre Mère, se réjouisse, que l'Italie tressaille, que la Campanie, sa terre natale, soit dans l'allégresse, que l'Ordre sacré des Prêcheurs se livre à la jubilation, que la piété des Religieux éclate, que la foule des Docteurs applaudisse, que dans la conquête de la science les adolescents s'animent, les jeunes gens ne s'attardent pas, les hommes mûrs se délectent ; que tous progressent en

humilité, que les parfaits s'attachent de plus en plus à la contemplation, et les fervents à la pratique des divins préceptes.

« Car ce bon et fidèle serviteur a reçu de Dieu un cœur docile aux saints commandements, à la règle des actions et de la doctrine, et, par la sagesse de son humilité, il a mérité son exaltation. Au milieu de l'Eglise, le Seigneur lui a ouvert la bouche; il l'a rempli de l'esprit de sagesse et d'intelligence, et l'a revêtu d'un manteau de gloire.

« Comme le bon ordre demande que l'Eglise qui milite sur la terre suive en tout celle qui triomphe dans les cieux, il faut qu'elle entoure d'une particulière vénération un Saint dont le Seigneur veut attester la place glorieuse parmi les phalanges du ciel.

« Nous avons examiné et discuté la sainte vie et les miracles de ce confesseur, non pas une seule fois, mais une première et une seconde; non pas à la hâte, mais avec maturité, appelant même à notre aide pour cette enquête nos Frères les Cardinaux de la sainte Eglise romaine, afin d'obtenir en si difficile affaire un résultat plus décisif et plus certain, par une plus sage circonspection et une procédure plus minutieuse...

« Grâce à notre sollicitude et à celle de Nos Vénérables Frères, ayant parfaitement constaté la sainteté de sa vie et l'authenticité de ses miracles; cédant de plus aux humbles et pieuses supplications à nous adressées par les Prélats nombreux, présents à la Cour apostolique; sur les conseils et l'assentiment des Cardinaux, nos Frères; par l'autorité du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit,

ainsi que par celle des Bienheureux Apôtres Pierre et Paul, nous l'avons jugé digne d'être inscrit au catalogue des saints Confesseurs.

« C'est pourquoi Nous vous avertissons tous et exhortons, vous commandant au besoin, par ces Lettres Apostoliques, de célébrer dévotement et solennellement la fête de ce confesseur, le septième jour de mars et de la faire célébrer par ceux qui dépendent de vous, avec la vénération qui lui est due.

« Pour rendre plus fervente et plus empressée l'affluence du peuple chrétien auprès du vénérable sépulcre, et entourer d'un plus grand éclat la fête de ce confesseur, à tous les fidèles vraiment contrits et confessés, qui, chaque année, dans ce jour, visiteront dévotement le tombeau du Saint pour implorer sa protection, Nous accordons, par l'autorité du Dieu tout-puissant, et des Bienheureux Apôtres Pierre et Paul, un an et quarante jours d'indulgence ; et à ceux qui accompliront ce même acte de piété dans les sept jours qui suivent la fête, Nous remettons encore cent jours de la peine qu'ils auraient encourue pour leurs péchés.

« Donné à Avignon, le 15 des calendes d'août — 18 juillet, — de Notre Pontificat l'an septième. »





CHAPITRE VI.

TRANSLATION DU CORPS DE SAINT THOMAS.

Asportate ossa mea vobiscum de loco isto.

GEN. L, 24.

Emportez avec vous mes ossements de ce lieu.

Quand un chrétien est mort dans la foi de son baptême, l'Eglise catholique, avant de confier son corps à la terre, veut qu'on l'apporte en face des autels : là, au milieu des chants de la liturgie sacrée, elle entoure ce corps de cierges allumés, répand sur lui l'eau sainte, et l'encens fume en son honneur.

Si l'Eglise traite avec tant de respect un cadavre qui peut-être, au dernier jour, ressuscitera pour la réprobation éternelle, quels égards n'aura-t-elle pas pour les restes de ceux de ses enfants qui laissent en mourant une juste réputation de sainteté? Quels honneurs, surtout, ne leur rendra-t-elle pas lorsque, par un jugement irréformable, elle aura déclaré qu'ils jouissent de la gloire avec Jésus-Christ? Aussi l'a-t-on vue toujours recueillir avec soin les ossements de ses martyrs et de ses confesseurs, les envelopper dans la pourpre et la soie, les porter en

triomphe et les exposer à la vénération des fidèles.

A la suite de ces réflexions, on se demande naturellement, quels hommages ont été rendus au corps de saint Thomas d'Aquin ; s'il a échappé aux ravages des siècles et à la fureur des révolutions ; s'il est une ville, un lieu où l'on peut vénérer ce front qu'illuminait le génie, cette main qui écrivit la *Somme de Théologie* et *l'Office du Très-Saint-Sacrement*.

Deux chapitres répondront à ces questions et satisferont la légitime curiosité du lecteur.

Frère Réginald, en quittant Fossa-Nuova, avait protesté, devant témoins, qu'il n'y laissait le corps de son Maître qu'à titre de dépôt, jusqu'à ce qu'il plût aux Supérieurs de l'Ordre de désigner le lieu définitif de la sépulture. Les plus vives instances s'élevaient de divers côtés pour obtenir une si précieuse dépouille. La première demande vint de l'Université de Paris. Ses membres adressaient aux Frères Prêcheurs, assemblés en Chapitre général à Lyon, une lettre empreinte de la tristesse du prophète Jérémie : « N'est-il pas juste du moins, ajou-
« taient-ils, que Paris possède la tombe du Maître,
« préférablement à toute autre cité ; Paris, le foyer
« des sciences, l'école qui l'a élevé, nourri, vu gran-
« dir, et qui a reçu les enseignements de sa doc-
« trine et les admirables lumières de son intelli-
« gence ? »

Naples réclamait aussi, et son roi faisait valoir en même temps les droits de la famille.

Quant aux moines de Fossa-Nuova, ils redoutaient vivement de perdre un trésor que la divine Provi-

dence semblait leur avoir légué. C'est pourquoi, la nuit même qu suivit les funérailles, l'Abbé du monastère, Jacques de Florence, fit transporter secrètement le cercueil dans une chapelle voisine du cloître et dédiée à saint Etienne. Mais, quelque temps après, le saint Docteur lui apparut en songe, lui reprocha sévèrement de tromper ainsi ceux qui venaient s'agenouiller sur sa tombe, et le menaça d'un châtiment, s'il ne reportait ses restes à leur première place.

Terrifié par cette vision, et voulant encore dissimuler sa faute, l'Abbé se rend, de nuit, à la chapelle Saint-Etienne, avec deux Religieux étrangers et quelques Oblats. Il retire et ouvre le cercueil ; aussitôt s'en échappe une odeur des plus suaves, qui pénètre jusque dans les dortoirs. Les moines se réveillent, ils accourent en foule et contemplent avec admiration le saint Docteur. Les membres, les vêtements n'avaient nullement souffert, bien que, de son vivant, saint Thomas fût d'une forte corpulence, et que depuis sept mois son corps reposât dans une fosse profonde, à peu de distance d'une rivière. On va chercher le brancard des morts, et on transporte solennellement le corps à l'église ; le chantre entonne sans préméditation l'antienne *Iste sanctus* : *Ce saint mérite le souvenir des hommes, puisqu'il est entré dans la joie des anges.* Tout le jour, il y eut grande fête ; et, à la Messe, le chantre entonna encore, sans y penser, l'introït *Os justi* : *La bouche du Juste méditera la sagesse, et sa langue rendra des jugements.*

Sept ans plus tard, Pierre de Mont-Saint-Jean, un

des témoins de la translation précédente, étant devenu abbé de Fossa-Nuova, voulut placer le saint corps dans un monument plus honorable, à gauche du maître-autel. Quand on ouvrit le tombeau, il en sortit le même parfum que la première fois, et l'on trouva le corps dans un état parfait de conservation; le pouce de la main droite était seul entamé. Les Cisterciens chantèrent de nouveau la messe d'un confesseur, craignant de manquer à Dieu et à son serviteur en célébrant une Messe de *Requiem*.

La comtesse de San-Severino ayant désiré posséder la main droite de son saint frère, il y eut une troisième ouverture du cercueil, quatorze ans après la mort du Docteur Angélique. Les vêtements, les membres étaient encore intacts ; on pensait n'avoir qu'à détacher la main, il fallut la couper. De cette main, ainsi que de tout le corps, s'échappait cette odeur céleste qui deux fois déjà avait embaumé l'assistance ; mais tous ne la sentirent pas, Dieu le permettant ainsi pour mieux attester le prodige, et prévenir tout soupçon de supercherie. La pieuse Théodora reçut en pleurant cette insigne relique, et la mit dans le trésor de sa chapelle. A sa mort, elle devint la propriété du couvent de Salerne, si fameux par sa dévotion envers saint Thomas.

Cependant les Cisterciens avaient un secret pressentiment qu'ils perdraient le corps du saint Docteur. Leurs craintes augmentèrent quand ils virent, à peu d'intervalle, deux fils de saint Dominique occuper la chaire pontificale, sous les noms d'Innocent V et de Benoît XI. Ils conçurent alors la pensée de sauver au moins une partie des reliques. Une

nuit donc, trois d'entre eux se réunirent, exhumèrent le corps, en séparèrent la tête, et la déposèrent dans une chapelle située derrière le chœur. Puis, comme le corps était d'un transport difficile, ils dépouillèrent les ossements des chairs en les plongeant dans un liquide bouillant : procédé dont on s'était servi pour rapporter en France les restes du saint roi Louis IX, mort devant Tunis, procédé bien regrettable, dit un historien, car il nous a privés peut-être du bonheur de posséder jusqu'à ce jour le corps entier de saint Thomas, comme est conservée sa main droite au couvent de Salerne.

Le respect rendu à la dépouille mortelle de Frère Thomas croissait chaque jour, et lorsque Jean XXII eut élevé le saint Docteur sur les autels, la dévotion des fidèles ne connut presque plus de bornes.

Vers 1349, le seigneur de Piperno étant en guerre avec Honoré, comte de Fondi, résolut d'enlever le corps du Saint, afin d'en faire argent pour payer ses troupes. Mais le comte le prévint, et, aidé d'un moine de Fossa-Nuova, en présence de plusieurs de ses amis, parmi lesquels était le Dominicain Jacobello de Sienne, il mit à l'abri les saintes reliques, dans un appartement de son château. Le danger passé, rien ne put le décider à s'en dessaisir : ni les réclamations des Cisterciens, ni les instances des Frères Prêcheurs, ni même les offres du roi de Sicile, qui lui remettait à cette condition une créance de 15,000 florins, plus de 160 mille francs de notre monnaie.

Un soir que la mère du comte et l'évêque de Fondi s'entretenaient près de la châsse sur l'authenticité des reliques qu'elle contenait, le saint Docteur,

vêtu de l'habit dominicain, leur apparut dans une lumière éclatante, fit quelques pas devant eux, et, leur souriant avec bonté, rentra dans son cercueil.

A quelque temps de là, dans une partie de chasse, le frère du comte est renversé de cheval et presque broyé dans sa chute. A cette vue, le comte, effrayé, recommande son frère à saint Thomas, promettant, s'il lui sauve la vie, de restituer son corps à Fossa-Nuova. Le blessé se rétablit, et le comte Honoré, après s'être entendu avec l'Abbé et un Religieux du monastère, porte clandestinement les reliques dans une excavation pratiquée au bas du mur du clocher.

Cependant l'Abbé et le Religieux, son confident, ne tardèrent pas à mourir ; le seigneur de Fondi, usant de subterfuge, recouvra son trésor, et le garda dix ans au-dessous de sa chambre.

L'Angélique Docteur, apparaissant à la mère du comte, se plaignit de cette irrévérence. Comme cette dame était gravement malade, le Saint la toucha et la guérit. En reconnaissance, on s'empressa de placer les reliques dans la chapelle du château, avec une lampe qui brûlait nuit et jour.

Un an ne s'était pas écoulé que saint Thomas se montrait de nouveau à la comtesse, et lui disait : « Mon corps n'est pas où il doit être. »

Sur l'avertissement de sa mère, le comte eut un entretien avec Frère Philippe de Théato, Provincial de Sicile, lequel le supplia d'abandonner enfin le saint corps à la disposition du Maître de l'Ordre. Celui-ci était alors Frère Simon de Langres ; mais sur les entrefaites il devint évêque de Nantes, et l'affaire en resta là. « Dieu voulait, dit un auteur,

« donner Thomas à Toulouse, afin d'honorer cette « cité, et par elle tout le royaume de France. » Deux Toulousains eurent, en effet, la gloire de procurer à leur Ordre cette précieuse conquête.

Frère Elie de Toulouse, nommé Général des Prêcheurs, reprit les négociations avec le comte de Fondi. Elles eurent un plein succès. Le 11 février 1367, les reliques lui furent remises, mais en grand secret, dans une riche cassette, et déposées au couvent dominicain de Fondi.

Cependant Frère Hugues Raymond, compagnon du Maître Général, et l'historien de cette translation, se demandait avec perplexité si des reliques entourées de tant de mystère étaient bien authentiques. Un jour que, sous l'empire de cette inquiétude, il priait dévotement dans l'église, il vit tout à coup le saint Docteur, qui arrêta sur lui un regard affectueux, et lui déclara que la cassette renfermait vraiment ses restes. Grande fut la joie dans le couvent, et l'on chanta le *Te Deum*, avec une messe d'action de grâces.

Ce fut alors que les moines de Fossa-Nuova élevèrent la voix bien haut, accusant même le Général des Prêcheurs d'être venu en personne dérober sacrilègement le corps de saint Thomas. Leur plainte fut portée à Rome devant le Pape Urbain V, par Jacques Séva, avocat fiscal, qui eut soin d'y ajouter des circonstances mensongères. Le Saint-Père se montra fort mécontent, et cita le Maître Général à son tribunal.

Après que six cardinaux dévoués à l'Ordre eurent essayé d'adoucir la colère d'Urbain V, Frère Elie

comparut devant lui, le samedi de Pâques. En entrant dans la salle d'audience, il dit à genoux : « Très « Saint Père, je souhaite longue et heureuse vie à « Votre Sainteté. » Le Pape répondit : « Vous venez « bien à propos, larron ; c'est donc vous qui avez « dérobé le corps de saint Thomas ? — Très Saint-« Père, reprit Maître Elie, il est notre chair et notre « frère : » voulant faire entendre par là qu'on n'est pas voleur en prenant son propre bien. Urbain l'admit alors au baisement du pied et de la main, et l'embrassa. Les assistants ne revenaient pas d'une réception si bienveillante. Le Pape continua : « Où avez-« vous ordonné qu'on plaçât le corps ? — Très Saint-« Père, nulle part ; ce sera où Votre Sainteté le vou-« dra. » Le Pape ajouta : « Je vous ferai justice. » Frère Elie répondit : « Très-Saint Père, je regarderai « toujours votre justice comme une faveur. » Le Pape fit alors l'éloge des Frères Prêcheurs, et dit aux Cardinaux présents : « Dussent les hérésies pulluler, « je ne les crains pas, tant que cet Ordre durera. » Puis il invita à sa table le Maître Général pour le lendemain, Dimanche de *Quasimodo*.

Rien ne faisait pressentir encore quelle serait la décision du Pontife, et les Cisterciens s'agitaient d'autant plus que le précieux trésor paraissait leur échapper. Par ordre du Général, on redoublait les prières dans tous les couvents de l'Ordre de Saint-Dominique ; une sainte Religieuse de Monte-Pulciano, sœur Catherine de Rome, fit dire au Maître d'avoir bon courage, car tout s'arrangerait.

Quelques jours après, le Pape tomba gravement malade ; mais, sa santé s'étant rétablie vers la Pente-

côte, il se rendit aussitôt à Monte-Fiascone, avec sa Cour. Frère Elie voulut l'y suivre en s'arrêtant d'abord au couvent de Viterbe.

Le matin de la fête du Très Saint-Sacrement, il rencontra sous le cloître le Procureur général de l'Ordre, et lui dit que, contrairement à ses intentions de la veille, qui étaient de célébrer la solennité avec les Frères, il se sentait pressé de monter à Fiascone. « Comme saint Thomas, ajouta-t-il, a composé « l'Office de la fête, et écrit des choses si admirables « sur la divine Eucharistie, le Souverain Pontife « pourrait bien accorder aujourd'hui quelque grâce « à l'Ordre. » Le Procureur répondit qu'il avait eu la même pensée.

Quand Maître Elie entra dans la chapelle pontificale, le cardinal de Beaufort lui fit un amical reproche d'arriver si tard, et l'encouragea vivement à profiter de ce jour pour obtenir la faveur tant désirée.

Après les vêpres, Urbain V donna audience ; et le Maître Général fut introduit : « Très Saint Père, « dit-il, la solennité de ce jour nous rappelle que « saint Thomas composa l'office du Très-Saint-« Sacrement, sur l'ordre de votre Prédécesseur « Urbain IV. — Je nie le fait. répondit le Pape; prou-« vez-le. » Le Maître fournit ses preuves, et les Cardinaux l'appuyèrent. Le Pape en convint alors. « Et de plus, continua Frère Elie, il fit, à la demande « du même Souverain Pontife, un admirable com-« mentaire sur l'Evangile. — C'est vrai ; mais qu'en « voulez-vous conclure ? — Très Saint-Père, puis-« que Urbain IV d'heureuse mémoire a imposé de « si importants travaux à saint Thomas, et que vous

« êtes Urbain V, par la grâce divine, je vous supplie « de décerner au Saint les honneurs qu'il mérite. « — Quels honneurs puis-je lui décerner ? — Très « Saint Père, qu'il demeure parmi ses Frères, les « Prêcheurs, qui l'honoreront mieux que personne. « — Comment ! reprit le Pape, est-ce que mon Ordre « de Saint-Benoît n'est pas plus capable d'honorer « saint Thomas que le vôtre qui n'est rien ? — Très « Saint Père, répondit humblement le Maître Géné- « ral, l'Ordre de Saint-Benoît est très puissant, je le « reconnais. Auprès de lui, le mien n'est qu'un tout « petit grain de sable, ou plutôt est néant. Mais « aussi, l'Ordre de Saint-Benoît compte tant de Saints « qu'il a peine à les fêter, tandis que l'Ordre des « Frères Prêcheurs, que vous aimez particulière- « ment, Très Saint-Père, comme votre Sainteté a « daigné me le dire souvent, ne possède que deux « Saints, outre saint Thomas. Si vous le lui ren- « dez, il l'honorera donc d'une façon toute spé- « ciale. »

Le Pape réfléchit ; puis, invitant du geste tous ceux qui étaient dans la chapelle à s'approcher, il porta cette sentence : « Par l'autorité de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, des bienheureux Apôtres Pierre et « Paul, et par la Nôtre, Nous donnons et accordons « à vous, Maître Général, et à l'Ordre des Frères « Prêcheurs, le corps du Bienheureux Thomas d'A- « quin, Profès de cet Ordre, pour être placé à Tou- « louse ou à Paris, selon que le croira meilleur le « prochain Chapitre général ou le Maître de l'Ordre. « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Les assistants répondirent : Amen, et le Général des Prê-

cheurs tomba aux genoux du Pape, pour lui rendre grâces.

Le lendemain, sur le conseil d'un cardinal, Frère Elie vint de nouveau remercier Sa Sainteté. Urbain V lui dit : « Hier, je vous ai donné, à vous et à votre « Ordre, le corps de saint Thomas, en remettant à « votre Chapitre général le soin de fixer le lieu où il « serait porté. Mais j'ai songé à vous délivrer de « sollicitations importunes, et je choisis moi-même, « pour recevoir le corps du Saint, l'église de votre « couvent de Toulouse ; cela pour quatre raisons.

« D'abord, il est certain que le bienheureux Domi- « nique a fondé l'Ordre des Prêcheurs à Toulouse, « car il était d'au delà des monts, en qualité d'Espa- « gnol. Son corps devrait être à Toulouse ; de fait, « il est à Bologne ; et, quand même vous me le « demanderiez en justiee, je ne vous l'accorderais « pas, ne voulant pas dépouiller l'Italie d'un si grand « trésor. Mais, à la place, je vous concède le corps « de saint Thomas pour l'église de votre Ordre, à « Toulouse.

« En second lieu, vous m'avez prié de faire rendre « à saint Thomas de plus grands honneurs ; pour ce « motif, je veux que son corps soit porté à Tou- « louse, car je ne connais pas de cité plus reli- « gieuse, ni de peuple plus capable que le peuple « toulousain, d'avoir pour ce Saint la plus grande « dévotion.

« Troisièmement, il y a là une nouvelle Université « de Théologie ; je veux qu'elle soit établie sur la « doctrine solide et ferme de saint Thomas, et je fais « aujourd'hui un commandement à tous les clercs

« qui s'assemblent chaque semaine dans votre église,
« de suivre son enseignement.

« Enfin, puisque cet incomparable Docteur se « distingue par la clarté de son style et la beauté de « ses sentences, je veux que son corps soit placé dans « le lieu le plus beau et le plus convenable que l'on « puisse trouver. Or je sais que vous avez à Toulouse « une vaste et magnifique église. »

Le Pape dit ensuite au Maître Général :

« Avez-vous la tête du Saint? — Non, Très Saint « Père, répondit Frère Elie. — Savez-vous où elle « est? — Oui, Très Saint Père. — Où donc est-elle ? « — A Piperno, dans une maison du Père Abbé de « Fossa-Nuova, et elle est bien gardée ; le coffret qui « la renferme est sous quatre clefs, confiées à diffé- « rentes personnes. » Le Pape ajouta : « Eh bien ! « moi, je vous donne la tête de saint Thomas, afin « que vous la portiez à Toulouse avec le corps. » Le Maître Général, au comble de l'allégresse, remercia le mieux qu'il lui fut possible Sa Sainteté, et rendit grâces à Dieu de cette nouvelle faveur.

Il s'agissait maintenant de recouvrer le précieux chef d'une manière parfaitement authentique et sans scandale. Le Pape convint d'y réfléchir la nuit suivante. Dieu inspira au Maître Général la pensée que Frère Guillaume de Lordat, Toulousain d'origine, et alors Collecteur apostolique en Campanie, s'acquitterait mieux que personne de cette commission.

Muni d'une Bulle qui obligeait, même sous peine d'excommunication, tous les détenteurs de la tête et du corps de saint Thomas à les lui remettre, Guillaume se rendit au couvent de Fondi, et reçut publi-

quement le corps du saint Docteur, renfermé dans une belle châsse de vermeil. L'abbé de Fossa-Nuova et les magistrats de Piperno lui remirent ensuite le chef du Saint, et l'accompagnèrent à Monte-Fiascone, où il se rendait pour remettre au Souverain Pontife les précieuses reliques. Le Pape les fit déposer dans sa chapelle, et le 4 août 1868, fête de saint Dominique, en présence de nombreux prélats et de hauts personnages, il octroya solennellement au Maître des Prêcheurs le corps et la tête de saint Thomas, pour être au plus tôt transportés à Toulouse. Acte public fut dressé de cette déclaration.



CHAPITRE VII.

LE CORPS DE SAINT THOMAS A TOULOUSE.

Hæc requies mea in sæculum sæculi.
Ps. CXXXI, 14.
C'est ici que je reposerai pendant les siècles des siècles.

URBAIN V, devenu tout à coup si libéral envers l'Ordre, poussa la condescendance jusqu'à régler lui-même le mode de transport. Il dit à Frère Elie : « Enveloppez de riches étoffes la « tête et le corps du Saint, et placez-les dans un « coffre à l'extérieur duquel vous ferez peindre mes « armes. Vous y attacherez la Bulle spéciale de « Translation. Recouvrez le tout d'un sac noir ou « brun, et faites-le porter par deux Frères. Vous-« même avec votre compagnon, vous le suivrez à la « distance d'une demi-journée, de manière que vous « dîniez à l'endroit où ils étaient le matin, et sou-« piez là où ils auront dîné. Vous conviendrez avec « eux de certains signes, afin de savoir s'il ne leur « est arrivé rien de fâcheux. En arrivant près de « Toulouse, déposez les reliques dans la chapelle « dite *de Férétra*, et attendez que le clergé et le peuple « viennent les y chercher, pour les introduire avec « pompe dans votre église. »

Les dispositions du Pontife furent suivies de point en point. Aux portes de Florence, ville alors en guerre avec les cités voisines, on arrêta les deux Frères et on les fouilla ; mais l'âne porteur du précieux fardeau passa sans être remarqué. Il en fut de même à la sortie, et on arriva sans obstacle à Bologne. Là, le cardinal d'Albano, parent du Pape et Vicaire apostolique, envoya aux deux Frères son auditeur Gérard Testa, avec une escorte d'honneur, qui les accompagna jusqu'à Rivoli, c'est-à-dire dix jours de marche. On était à la fin de novembre : une protection manifeste planait sur les pieux voyageurs et sur l'animal chargé des reliques. Les Frères arrivèrent à Prouille la veille de Noël, et le corps de saint Thomas demeura un mois dans le monastère des Filles de Saint Dominique, à l'insu de tout le monde. Pendant ce temps, on faisait à Toulouse les préparatifs d'une réception magnifique. Voici, d'après un témoin oculaire, quelle en fut l'ordonnance :

« Nous partîmes de Prouille, et sur le seuil même du monastère, une jeune fille qui était regardée comme morte revint à la vie. Le vendredi 26 janvier, nous nous arrêtâmes à Avignonet, et le samedi à Villefranche pour y célébrer la Messe. Pendant notre station à Montgiscard, furent guéris une vieille femme paralytique et un jeune garçon aveugle, sourd et muet.

« Le dimanche 28 janvier, au lever du jour, le saint corps fut déposé dans la petite chapelle de *Férétra*, hors les murs de Toulouse. C'est là que vint, avec grande dévotion, le prince Louis, duc d'Anjou,

frère du roi de France Charles V. Il était escorté d'une nombreuse suite de nobles, et de religieux en vêtements sacerdotaux, portant des reliques. Venait après eux une multitude de clercs et de fidèles, évaluée à cent cinquante mille personnes : plus de dix mille tenaient en mains des flambeaux allumés. Dans le cortège marchaient les archevêques de Toulouse et de Narbonne, les évêques de Lavaur, de Béziers et d'Aire, les abbés de Saint-Saturnin et de Simorra, tous avec leurs insignes pontificaux. Sans la guerre qui désolait alors ces contrées, un plus grand nombre de prélats eussent été présents; ils envoyèrent des lettres d'excuse. L'éloge du Saint fut prononcé par le curé de la Daurade, docte et éloquent prédicateur, et par l'archevêque de Narbonne.

« Sous un magnifique dais de drap d'or, donné par le duc d'Anjou, et porté par lui-même avec les plus nobles seigneurs, s'avançait le saint corps, placé sur les épaules des Religieux. On remarquait en outre six riches étendards, dont deux aux armes du roi, les autres aux armes du Pape, du duc d'Anjou, de la cité toulousaine et de la famille du Saint. — La maison d'Aquin portait *de gueules à trois bandes d'or*.

« La Messe fut chantée solennellement dans l'église des Prêcheurs ; à l'offrande, le duc Louis présenta *cinquante francs d'or* — environ six cent cinquante de notre monnaie — et promit d'en donner mille autres pour une châsse plus riche. Enfin la fête fut si belle que de mémoire d'homme on n'avait rien vu à Toulouse qui en approchât. »

L'anniversaire de cette translation se célèbre dans

l'Ordre de Saint-Dominique, le 28 janvier de chaque année; il se célébra pareillement à Toulouse pendant plus de quatre siècles.

Pour être agréable au roi de France, et dédommager l'Université de Paris de n'avoir point le corps de saint Thomas, le Pape Urbain V avait concédé au couvent de Saint-Jacques le grand os du bras droit. La cérémonie de réception se fit le 13 juillet de la même année 1369, et commença dans l'église Sainte-Geneviève, où se trouvait une affluence considérable de prêtres et de fidèles, en présence du cardinal de Beauvais, de huit archevêques et évêques, et de trois abbés mitrés.

Le roi très chrétien fit son entrée ; il était suivi de trois reines: Jeanne, son épouse, la veuve du roi Jean le Bon, et la veuve de Philippe de Valois. Venaient ensuite tous les princes du sang et grand nombre de seigneurs.

Frère Élie, Général des Prêcheurs, en habits sacerdotaux, se présenta devant Charles V. « Sire, lui dit-« il, pour vous rendre hommage, notre Chapitre « général m'a chargé, à titre de Maître de l'Ordre, « d'offrir à Votre Majesté ce bras de saint Thomas. « C'est avec joie que je m'acquitte de cette mission. « Je vous jure que ce bras est parfaitement celui de « Thomas d'Aquin; pour l'attester, je m'incline « devant lui et le vénère. »

Le roi reçut à genoux l'insigne relique, et la remit au cardinal de Beauvais. On se rendit alors processionnellement à Saint-Jacques ; le cardinal y célébra la Messe, et trois sermons furent prononcés en même

temps : l'un à l'église, pour la Cour, le second dans le cloître, pour les Frères, et le troisième pour le peuple, sur la place située devant l'église.

Charles V se distingua par ses largesses, et voulut que la chapelle de Saint-Thomas, dans laquelle il plaça de ses mains le bras du grand Docteur, portât désormais le nom de *Chapelle royale*.

La sainte relique y demeura jusqu'à la tourmente révolutionnaire : les derniers Dominicains de Saint-Jacques, chassés de leur asile, sauvèrent le précieux trésor avec les autres richesses spirituelles de leur église, et le confièrent au Duc de Parme. Plus tard, la fille de ce prince, se faisant Dominicaine, apporta l'os de saint Thomas au monastère de Saint-Dominique et Saint-Sixte, à Rome, où il demeura jusqu'en 1873. Pie IX étant tombé gravement malade, le demanda par dévotion. L'année suivante, où l'on fêtait le sixième centenaire de la mort du saint Docteur, Pie IX fit placer ce bras dans un superbe reliquaire ; et, comme le monastère des Religieuses avait été supprimé, il le remit aux Pères Dominicains, pour enrichir leur église de Sainte-Marie-sur-Minerve.

Le couvent de Saint-Dominique de Naples, qui renfermait la chapelle de Saint-Nicolas, si pleine pour Thomas d'Aquin de consolants mystères, hérita de l'os principal du bras gauche. Mais en 1604, à la suite d'une peste effroyable, pendant laquelle le peuple napolitain avait reconnu la bienfaisante intervention de saint Thomas, la relique fut transportée en triomphe à l'église métropolitaine, où elle est restée.

Chaque année, les Frères Prêcheurs vont la cher-

cher en procession pour l'exposer dans leur église le jour de la fête, et le lendemain ils la reportent avec la même solennité.

Plusieurs villes et de nombreux couvents obtinrent enfin, à des titres divers, d'autres reliques, mais moindres, du saint Docteur.

Quant à Toulouse, elle montra bien que le Pape Urbain V avait dit vrai. en affirmant que saint Thomas y serait dignement honoré. Dès 1379, sa fête était de précepte ; les capitouls venaient en grande cérémonie assister à la Messe solennelle dans l'église des Prêcheurs, et offraient au Saint, en exécution d'un vœu, deux cierges pesant cent livres chacun.

Plus tard l'Université toulousaine adopta, une des premières, la confrérie de la *Milice Angélique*, en y ajoutant certains règlements propres à maintenir parmi ses membres la pratique d'une vie parfaitement chrétienne.

Pendant les guerres de religion, Toulouse demeura six jours au pouvoir des calvinistes. L'église des Frères Prêcheurs fut saccagée, et la châsse de saint Thomas dépouillée de ses richesses ; mais, par une protection qui tient du prodige, les ossements restèrent intacts, comme l'atteste un procès-verbal de 1587.

Grand avait été l'outrage fait au saint Docteur, bien que le peuple n'y eût point pris de part ; magnifique fut la réparation.

Au moyen de pieuses libéralités, les Frères purent ériger dans leur splendide église un chef-d'œuvre

d'architecture, qu'on appela le *Mausolée de saint Thomas d'Aquin* : on ne peut plus en trouver un seul vestige, même dans les musées. L'architecte avait été Frère Claudius Borrey, dont les vertus, au témoignage d'un contemporain, égalaient le talent.

Ce monument, construit dans le goût du seizième siècle, montait presque jusqu'aux voûtes, d'ailleurs très élevées, de cette église, et présentait quatre faces, toutes décorées à l'infini de colonnes, statues et autres ornementations ; sur une de ces faces était représenté saint Thomas foulant aux pieds l'hérésie, tenant d'une main une épée flamboyante, et de l'autre un ostensoir. Au centre, sous une riche arcade, se trouvait la châsse contenant les reliques ; elle était de vermeil, et l'ouvrage des meilleurs orfèvres de Paris. On l'apercevait à la fois des quatre autels placés sur les côtés du monument, de telle sorte que, sans se gêner, quatre prêtres pouvaient célébrer en même temps la messe au tombeau du Saint.

La tête était à part, dans un reliquaire d'argent doré.

L'inauguration du mausolée eut lieu le jour de la Pentecôte 1628, avec une magnificence qui ne le cédait en rien aux fêtes brillantes de 1369. Pendant huit jours, les fidèles se pressèrent en foule devant les reliques ; les louanges du grand Docteur retentirent dans toutes les langues, et des joutes théologiques furent célébrées, en présence du Père Sicchi, Maître de l'Ordre, et du Prince de Condé, non moins remarquable par sa science que par sa valeur.

Quelques années après, Anne d'Autriche, reine de France, visitant Toulouse, y vénéra le chef de saint

Thomas. Elle revint en 1659, et désira voir de nouveau la sainte relique. « J'eus l'honneur de la lui « présenter, raconte le Père Percin. La Reine me « dit : Voyons si la tête sent bon, comme l'autre « fois que je la vis. » Et quand elle l'eut baisée avec grand respect, elle ajouta : « Cette odeur est douce « et donne de la dévotion. »

« L'évêque de Montauban lui dit alors : « J'ai « autrefois lavé la sainte relique dans l'eau bouil- « lante, et bien que je renouvelasse l'eau à plusieurs « reprises, l'odeur restait la même et se commu- « niquait à l'eau. »

Pour achever l'historique du corps de saint Thomas à Toulouse, nous ne saurions mieux faire que de reproduire le résumé qui sert d'appendice à l'article de la *Translation de saint Thomas*, dans la nouvelle édition de l'*Année Dominicaine* :

« Les ossements de saint Thomas d'Aquin reposèrent en paix au « milieu de ses Frères, » selon son désir exprès, jusqu'aux mauvais jours de la Révolution. Le 11 juin 1790, en présence de Hyacinthe Sermet, évêque schismatique de Toulouse, et de son clergé constitutionnel, la municipalité de Toulouse soumit à une translation d'un nouveau genre les reliques de saint Thomas. Nous devons dire qu'autant que cela était possible à des laïques et à des prêtres révoltés contre le Pape, cette translation s'accomplit avec décence ; les hommages sincères de la population n'y firent au moins pas défaut.

« Le corps et la tête de saint Thomas furent portés dans les cryptes de l'église de Saint-Sernin avec les

reliquaires dans lesquels ils étaient renfermés ; mais bientôt on se souvint de la richesse matérielle de ces reliquaires, et le 27 juillet 1794, la châsse fut dépouillée de l'or et de l'argent qui la recouvraient. Trésor mille fois plus précieux, les saintes reliques furent providentiellement respectées.

« En 1795, dans une intervalle de paix, M. du Bourg, vicaire général de Mgr de Fontanges, procéda à une vérification des saintes reliques. Il reconnut leur intégrité, et, devenu évêque de Limoges, il put, en 1807, assister à un second examen fait par l'ordre de Mgr Primat, archevêque de Toulouse, examen dans lequel les reliques de saint Thomas d'Aquin et toutes les autres conservées dans l'église de Saint-Sernin furent reconnues authentiques et offertes de nouveau à la vénération des fidèles.

« En 1825, le corps du saint Docteur, placé dans une châsse nouvelle, fut élevé au-dessus de l'autel du Saint-Esprit, au fond de l'abside, et, en 1852, la tête de saint Thomas, retirée du buste de bois doré dans lequel elle était renfermée depuis la Révolution, fut mise dans un riche reliquaire. A cette occasion, le T. R. P. Lacordaire, que Dieu avait suscité pour rétablir en France l'Ordre de Saint-Dominique, fut prié de faire le panégyrique du grand Docteur, et, de ce jour, il fut décidé que les Dominicains auraient un couvent dans cette ville, qui fut le berceau de leur Ordre. L'année suivante, ce projet devint une réalité.

« Enfin, le 24 juillet 1878, Mgr Florian Desprez,

archevêque de Toulouse, — et depuis cardinal, — remplaça par une châsse magnifique, en or et en émaux, l'humble coffre de bois dans lequel étaient depuis la Révolution les reliques de saint Thomas. Cette nouvelle et dernière translation s'accomplit en présence des archevêques de Toulouse et d'Albi, des évêques de Montauban, de Carcassonne et de Montpellier, du Révérendissime Père Sanvito, Vicaire Général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, des Provinciaux français et d'un grand nombre de Religieux. Un concours immense de prêtres et de fidèles assistait à cette cérémonie.

« L'archevêque, à genoux, retira successivement toutes les saintes reliques et les remit au Révérendissime Père Vicaire Général. Il y avait vingt et un ossements parfaitement conservés et d'une grande dureté, que deux médecins ont examinés, reconnus et désignés, par leur nom, au procès-verbal. Après quoi, ces ossements furent renfermés par l'archevêque dans une boîte d'ébène oblongue, sans autre ornement qu'une plaque d'argent ciselé portant les armes de saint Thomas, qui fut fermée et scellée des sceaux du prélat, de la ville de Toulouse et du Vicaire Général de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

« Le soir, l'évêque de Montpellier, Mgr de Cabrières, du Tiers-Ordre de la Pénitence de saint Dominique, fit le panégyrique du saint Docteur, et célébra la louange de ses œuvres, résumées dans la *Somme théologique*. En terminant, l'évêque de Montpellier exprima un vœu dont la réalisation ne serait que justice : celui de voir le

chef et les ossements du Docteur Angélique reposer de nouveau au milieu de ses Frères dans la splendide église de Toulouse, choisie par le Pape Urbain V comme le seul reliquaire digne de lui. »





CHAPITRE VIII.

HOMMAGES RENDUS A LA DOCTRINE DE SAINT THOMAS PAR LES PAPES ET LES CONCILES.

Collaudabunt multi sapientiam ejus.
ECCLI. XXXIX, 12.
Beaucoup acclameront sa sagesse.

On vient de le voir par les deux chapitres qui précèdent, les honneurs rendus au corps de saint Thomas d'Aquin sont tels, que l'histoire ecclésiastique n'en a presque pas enregistré de semblables. Où chercher la raison de ces hommages exceptionnels ? Pas ailleurs, croyons-nous, que dans la parole du crucifix de Naples : « *Tu as bien écrit* « *de moi, Thomas.* »

Sur cette parole six siècles se sont levés, témoins de l'écho qu'elle a suscité dans la parole des Papes, des Conciles, des Ordres religieux, des Universités et des plus savants Docteurs. Cette parole, la poésie l'a chantée, l'éloquence l'a célébrée, la sculpture l'a gravée dans la pierre et le marbre, la peinture l'a fixée en des fresques et des toiles immortelles.

L'Eglise, empruntant les expressions du cardinal Baronius, commence ainsi qu'il suit, une leçon du Bréviaire dominicain :

« On ne suffirait pas à rapporter tous les éloges

décernés à saint Thomas par les théologiens catholiques, et les hommages que son irréprochable doctrine a reçus des Pontifes romains. »

Alexandre IV ouvre cette glorieuse série. Dans un Bref à Emeric, chancelier de l'Eglise de Paris, il écrivait :

« Bien vive a été notre satisfaction d'apprendre avec quel zèle et quelle vigilance vous prenez les intérêts de la piété et de la justice. C'est ainsi que récemment, avant même d'avoir reçu nos Lettres, vous avez accordé la Licence à Frère Thomas d'Aquin, de l'Ordre des Prêcheurs, homme également illustre par la noblesse de sa race, la pureté de sa vie, et le trésor de science et de doctrine que la grâce de Dieu lui a déjà fait acquérir. »

Tel était le langage d'Alexandre IV en 1256, alors que Thomas d'Aquin. âgé de trente-deux ans à peine, était si loin d'avoir donné les plus belles productions de son génie.

Citons seulement pour mémoire la fameuse parole de Jean XXII : « Autant ce Docteur a composé d'articles, autant il a opéré de miracles, » et cette autre du même Pape : « Sa doctrine est vraiment miraculeuse ; lui seul a plus éclairé l'Eglise que tous les autres ensemble. »

Clément VI, dans une Bulle datée de 1344, après avoir comparé la doctrine du Docteur Angélique au rayon de soleil qui illumine la terre, et à un glaive spirituel qui pourfend l'erreur, ajoute à sa louange : « Les écrits de saint Thomas, remplis de sagesse et de science, ne cessent pas de procurer à l'Eglise universelle cette abondance de fruits variés, dont l'arome

console et réjouit toujours la sainte Epouse de Jésus-Christ. »

Il appartient au Pape Innocent IV d'avoir marqué en une courte sentence le cachet spécial des œuvres du Maître :

« Sa doctrine a, sur toutes les autres, celle des Conciles exceptée, la propriété des termes, la mesure dans l'expression, la vérité des propositions, de telle sorte que ceux qui la tiennent ne sont jamais surpris hors du sentier de la vérité, et que quiconque la combat a toujours été suspect d'erreur. »

Ecoutons Urbain V s'adressant à l'Archevêque et à l'Université de Toulouse :

« Considérant que saint Thomas a, par cette science éminente qu il avait reçue de Dieu, illustré non seulement l'Ordre des Frères Prêcheurs. mais encore l'Eglise entière, et que, fidèlement attaché aux pas du bienheureux Augustin, il a enrichi cette même Eglise d'un très grand nombre de savants ouvrages, Nous vous exhortons dans le Seigneur Jésus à recevoir son corps avec toute sorte de respect, d'honneur et de vénération.

« Nous voulons aussi et nous vous enjoignons, par ces Présentes, que vous embrassiez constamment et propagiez de tout votre pouvoir la doctrine du même saint Thomas, comme véritable et parfaitement orthodoxe. »

En 1567, le Pape saint Pie V déclara Thomas d'Aquin Docteur de l'Eglise, et ordonna que sa fête serait célébrée avec la même solennité que celles des quatre premiers Docteurs de l'Eglise latine : saint Grégoire le Grand, saint Ambroise, saint Augustin et

saint Jérôme. Le principal motif de cette décision se trouve exposé comme il suit, dans la Bulle *Mirabilis:*

« Par un effet de la Providence du Tout-Puissant, plusieurs hérésies qui s'étaient élevées depuis la mort du Docteur Angélique, sont maintenant confondues et entièrement dissipées, grâce à la force et à la vérité de sa doctrine ; on l'a vu dans le passé, mais la chose a paru en dernier lieu, très clairement, dans les décrets du saint Concile de Trente. »

Le zèle empressé des Napolitains pour obtenir du Saint-Siège le droit d'honorer saint Thomas comme Patron de leur ville, donna occasion au Pape Clément VIII de leur adresser, en 1603, les trois Brefs desquels on peut détacher ces magnifiques éloges :

« C'est par un motif également sage et pieux que vous désirez avoir pour nouveau Proctecteur le bienheureux Thomas d'Aquin, jadis votre concitoyen, Angélique interprète des volontés divines, dont la doctrine a eu ce rare privilège d'être approuvée par le témoignage de Dieu même : *Tu as bien écrit de moi, Thomas.*

« En accordant votre demande, Nous voulons non seulement satisfaire notre dévotion particulière envers le Saint, mais témoigner, en Notre nom autant qu'au nom de toute l'Église, combien Nous Nous sentons redevables au Docteur Angélique. »

Quatre ans après, Paul V, successeur de Clément VIII, écrivait ces paroles non moins remarquables :

« Nous nous réjouissons beaucoup dans le Seigneur, de voir tous les jours s'accroître le culte et les honneurs que l'on rend à saint Thomas d'Aquin, ce très illustre athlète de la foi catholique, dont les écrits ser-

vent à l'Eglise militante comme d'un bouclier pour repousser avec succès les traits des hérétiques. »

Le Pape Alexandre VII, qui condamna les cinq fameuses propositions de Jansénius, écrivait, en 1660, aux Docteurs de Louvain :

« Nous ne doutons point que vous ne suiviez toujours et n'ayez en singulière vénération les principes très sûrs et inébranlables de saint Augustin et de saint Thomas, ces deux célèbres et saints Docteurs, dont le grand génie et la réputation si bien établie parmi les peuples catholiques sont supérieurs à toute louange, et ne peuvent être recommandés par de nouveaux éloges. »

Benoît XIII, dans trois Bulles ou Brefs, adressés à l'Ordre des Frères Prêcheurs, auquel il déclare avoir eu l'honneur d'appartenir, relève de son autorité apostolique les louanges décernées par ses prédécesseurs à la doctrine de saint Thomas :

« Il était juste que la doctrine angélique d'un si grand Docteur, qui, semblable au soleil dont la lumière éclaire le monde, a procuré à l'Eglise des biens immenses et ne cesse de lui en procurer tous les jours en tant de manières, reçût des éloges si solennels de la part des Souverains Pontifes, elle qui fournit au magistère suprême du Siège Apostolique des armes victorieuses pour détruire toutes les erreurs, anciennes ou nouvelles. »

Le Saint-Père conclut ainsi :

« Nous confirmons et renouvelons autant qu'il est besoin, toutes les Constitutions, Lettres ou Brefs, donnés par Nos Prédécesseurs sur le même sujet. »

On ne saurait trop remarquer l'acte important de

Clément XII, à la considération de l'Angélique Docteur. Après avoir rappelé l'approbation donnée à ses écrits par les Pontifes romains, et cité nommément treize de ses prédécesseurs : Alexandre IV, Jean XXII, Clément VI, Urbain V, Nicolas V, Pie IV, Pie V, Sixte-Quint, Clément VIII, Paul V, Alexandre VII, Innocent XII et Benoît XIII, le Saint-Père déclare que, voulant aussi témoigner son estime particulière pour la doctrine de saint Thomas, il accorde à tous les séculiers qui auront étudié la Théologie dans les écoles des Frères Prècheurs, selon la forme en usage, mêmes prérogatives, mêmes grades, mêmes droits aux bénéfices que s'ils avaient suivi les cours des plus célèbres Universités du monde.

Pour continuer cette glorieuse nomenclature, il faudrait citer encore Benoît XIV, Pie VI, Pie IX, qui ont à l'envi comblé de louanges le Docteur Angélique. Le Bullaire dominicain compte, jusqu'à l'avènement de Léon XIII, *trente-huit* Constitutions émanées de dix-huit Souverains Pontifes, pour recommander la doctrine de saint Thomas. Quant à Léon XIII lui-même, ce ne sera pas trop d'un chapitre entier pour rapporter les actes de son pontificat relatifs seulement à l'Ange de l'Ecole.

Dans sa Constitution de 1733, le Pape Clément XII ajoutait un témoignage d'une haute valeur :

« La doctrine de ce grand homme a été exaltée dans les Conciles même œcuméniques. »

A l'appui de cette assertion existe un discours célèbre, prononcé à Trente, le 7 mars 1563, dans l'église des

Frêres Prêcheurs, devant l'éminente assemblée des Pères du Concile. Maître Jean Gallo, de Burgos, Dominicain, l'un des plus doctes Théologiens de son temps, s'exprimait en ces termes :

« Saint Thomas n'a pu se trouver pendant sa vie dans aucun Concile général; mais, grâce aux trésors de sa doctrine, on peut assurer que depuis son heureux trépas, il ne s'est point tenu de Concile dans l'Église, où le saint Docteur n'ait assisté, et n'ait été consulté. Sans parler des autres, remarquez celui qui se tient sous nos yeux. Parmi ses nombreux Docteurs, dont les lumières font tant d'honneur à l'Église, en est-il un seul qui opine sans appuyer son avis de l'autorité de saint Thomas ? Dans le secret du sanctuaire, où se traitent de si graves questions, s'il s'élève quelque doute, quelque partage de sentiments, c'est à saint Thomas qu'on a recours; sa doctrine est comme la pierre de touche de la foi, c'est à elle que vous faites tous profession de vous en rapporter. »

Un incident très glorieux pour notre grand Docteur marqua la vingt et unième session.

On se disposait à faire lecture d'un décret relatif au moment où Jésus-Christ institua les prêtres de la loi nouvelle. L'archevêque de Grenade fit observer que saint Thomas paraissait contraire à une proposition qu'on voulait insérer. Les Pères se firent aussitôt lire le passage de la *Somme* que l'archevêque avait cité, et, pour donner le temps d'éclaircir le doute, renvoyèrent unanimement la promulgation du décret à la session suivante, qui ne se tint que deux mois après.

Bossuet, expliquant la doctrine du Concile de Trente,

en particulier sur la justification, a donc eu raison de dire : « Toute cette doctrine a été puisée dans saint Thomas, ou plutôt elle n'est presque qu'un tissu de ses propres paroles. »

Autre hommage rendu à la doctrine de l'Ange de l'Ecole. Les Pères de Trente avaient ordonné qu'il fût fait une exposition pratique de la foi orthodoxe, à l'usage des Pasteurs des âmes et des fidèles. L'ouvrage, élaboré sous leurs yeux, ne put être achevé pour la fin des sessions. Une commission de trois savants Dominicains, Léonard de Marinis, Gilles Foscherari, et François Foreiro, fut nommée pour y mettre la dernière main. Leur travail parut trois ans après sous le titre de *Catéchisme du Concile de Trente*, ou de *Catéchisme romain.*

« Les approbations réitérées données au Catéchisme romain, dit le P. Touron, sont comme autant de nouveaux témoignages en faveur de la doctrine de saint Thomas, puisque c'est dans ses écrits qu'on a puisé et les lumières dont on avait besoin, et tous les principes qu'on a répandus dans les différentes parties de cet ouvrage. »

Après que les Papes et les Conciles ont parlé, faut-il faire appel à l'autorité des Ordres Religieux, des Universités et des Docteurs catholiques ? Nous en avons fait mention déjà au chapitre XVII du premier livre, à propos de la *Somme de Théologie.*

Toutefois un trait cité par Bernard Guidonis trouve ici naturellement place :

« Frère Eleuthère, de l'Ordre des Mineurs, était dans une perplexité très grande au sujet d'une question théologique. Sans prendre la peine de recourir

aux écrits de saint Thomas, il pria dévotement Notre-Seigneur et saint François d'Assise de lui découvrir la vérité. Or, voici que, dans une vision, saint François lui apparaît avec Thomas d'Aquin, dont la chape était scintillante d'étoiles. Au-dessus des deux bienheureux, la Vierge Mère de Dieu avec son Fils tenait deux splendides couronnes suspendues sur leurs têtes. Comme le Frère éprouvait un bonheur inexprimable dans cette vision céleste, saint François lui dit, en montrant saint Thomas : « Mon fils, croyez à ce Saint, sa doctrine ne vieillira jamais. » Frère Eleuthère, se réveillant alors, se mit à lire saint Thomas, et trouva sur-le-champ la solution désirée. Lui-même a raconté le fait à plusieurs Religieux, assurant par serment qu'il était véritable. »

Barthélemy de Capoue, que nous connaissons pour l'un des principaux témoins entendus au procès de canonisation, fit plusieurs dépositions tout à la louange de la doctrine de saint Thomas.

« Il tenait de Jacques de Viterbe, archevêque de Naples et son ami, que Frère Gilles, de Rome, lui avait dit fréquemment à Paris, dans des causeries intimes : « Frère Jacques, si les Frères Prêcheurs l'avaient voulu, eux seuls eussent été savants ; quant à nous, nous n'eussions jamais été que des idiots. Ils n'avaient pour cela qu'à nous refuser les écrits de Frère Thomas d'Aquin. »

« Le même Frère Jacques, continue Barthélemy, après avoir goûté la manne délicieuse des œuvres du saint Docteur, ne voulut jamais voir d'autres ouvrages. La première fois qu'il vint à Naples et visita le couvent des Prêcheurs, il se fit conduire à la cellule qui

avait été celle de Frère Thomas, et voulut qu'on lui indiquât l'emplacement de sa table de travail. S'agenouillant aussitôt, en présence de nombreux Frères : « Je suis venu, dit-il, pour prier à la place où se sont posés ses pieds. »

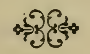
Nos lecteurs aimeront maintenant à contempler, comme en un diadème de perles, les principaux titres élogieux décernés à saint Thomas d'Aquin par les Papes, les Conciles, les Universités, les Théologiens les plus éminents de la Ville éternelle et de tout l'univers.

Voici ces titres :

Docteur angélique ;
Ange de l'école ;
Ange de la théologie ;
Docteur eucharistique ;
Docteur incomparable ;
Docteur des docteurs ;
Prince des théologiens ;
Siège de la sagesse ;
Tabernacle de la science et de la sagesse de Dieu ;
Disciple privilégié du Saint-Esprit ;
Oracle divin ;
Interprète fidèle des volontés divines ;
Prince et père de l'Église ;
Astre matinal de l'Église ;
Lumière de l'Église militante ;
Grand luminaire du monde ;
Flambeau de la théologie catholique ;

Oracle du concile de trente ;
Pierre de touche de la foi ;
Athlète de la foi orthodoxe ;
Bouclier de l'église militante ;
Arsenal de l'église et de la théologie ;
Ange exterminateur des hérésies ;
Terreur des hérétiques et marteau des hérésies ;
Miracle du monde ;
Abime de science ;
Clef des sciences et clef de la loi ;
Alpha de toutes les sciences ;
Aigle des écoles ;
Résumé de tous les hommes ;
Langue de tous les saints ;
Commun maitre de toutes les universités ;
Premier des sages et délices des savants ;
Pierre précieuse des clercs, fontaine des docteurs et miroir sans tache de l'université de paris.

Enfin, dans l'Office liturgique, l'Église l'appelle : L'ornement de l'univers, le guide et la lumière des fidèles ; la règle, la voie, la loi des mœurs ; le tabernacle des vertus, le flambeau du monde, la lumière de l'Église, la splendeur de l'Italie, l'honneur et la gloire de Frères Prêcheurs, le chantre de la sainte Divinité !





CHAPITRE IX.

HOMMAGES DE LA POÉSIE, DE L'ÉLOQUENCE ET DE L'ART CHRÉTIEN.

Tripliciter sol refulgens radiis suis.
ECCL. XLIII, 4.
Soleil au triple rayonnement.

SAINT Thomas, le Prince de la théologie, ne mérite-t-il pas un rang spécial parmi les plus grands poètes enfantés par le christianisme et inspirés par lui ?...

Nous l'avons vu, nul n'a chanté plus admirablement que notre Saint la merveille par excellence, l'ineffable résumé de toutes les merveilles, la divine Eucharistie. Chanter l'amour de Dieu, du Dieu caché, anéanti, pour mieux se donner à l'homme ; chanter le mémorial de l'infinie Tendresse comme l'aurait fait un séraphin sur sa lyre d'or, n'est-ce pas mériter, sans conteste, toutes les palmes de la poésie, de cette poésie sacrée qui l'emporte incomparablement sur toute poésie profane, par la sublimité des sujets qu'elle traite, la grandeur des sentiments qu'elle inspire ?

Mais pourquoi rappeler un seul des chefs-d'œuvre de Thomas d'Aquin pour démontrer qu'il est poète ? Il l'est dans toutes ses œuvres, il l'est essentiellement par son génie. Ce n'est pas le rythme qui fait le poète.

a dit le régulateur du Parnasse latin, c'est le génie, c'est le sens du divin, c'est une voix forte pour annoncer les grandes choses, c'est le souffle énergique des paroles et l'élévation du sujet qu'on traite. « A cette mesure, écrit Mgr Landriot, saint Thomas est un grand poète ; il a le sens du divin à un degré éminent; ce qu'il traite ne saurait être plus élevé, et ses paroles dans leur simplicité ont une puissance que personne ne révoque en doute. M. de Humboldt disait du langage poétique : « qu'il devait jaillir du pressentiment de cette harmonie mystérieuse qui existe entre le monde visible et invisible. » Or, qui a mieux compris le rapport de ces deux mondes que saint Thomas? Qui a mieux senti la liaison, la dépendance continuelle des deux sphères de la création et de l'éternité? Pour rendre sensibles les vérités les plus hautes, il les incarne dans une simple comparaison, et il laisse ainsi la vérité dérouler facilement ses gerbes d'or aux yeux de ses lecteurs. On dirait un musicien qui dans le silence de la pensée écoute les lois de l'éternelle mélodie, et les traduit sur les cordes d'un instrument matériel. C'est lui qui a formulé cette loi merveilleuse, clef de tout le symbolisme : « Les raisons des choses qui existent en Dieu « sous une forme intellectuelle sont écrites, dans la « création, sous une forme sensible. » Ainsi Dieu, l'éternel géomètre, l'éternel poète, a écrit une partie de ses pensées en caractères grandioses sur toute la nature matérielle ; et le poète est celui qui lit et qui fait lire aux autres cette écriture gigantesqu[illegible]t Thomas a dit encore : « La création est la voix du Verbe, et « toutes les créatures sont comme un chœur de voix « qui répètent le même Verbe. » Or, qu'est-ce que

contenir en soi le feu de la poésie, sinon posséder ce génie qui entend avec une exquise pénétration les harmonies divines du fini et de l'infini, et qui les redit comme il les sent ? et nul ne l'a fait en un langage plus magnifique que saint Thomas. »

La poésie appelle la poésie.

Ce souffle puissant qui circule dans tous les traités du Maître, en particulier dans sa *Somme théologique*, a fait surgir autour de la mémoire du Saint, autour de son tombeau lui-même, des chantres d'une verve intarissable.

« Parmi les nombreux écrits à la louange du Prince des théologiens, il existe, dit Echard, un poème commençant par ces mots : *A teneris annis... Dès ses tendres années*. »

Un Frère Prêcheur composait, au XVII[e] siècle, un abrégé de la *Somme* sur le rythme du *Lauda Sion*. Vers le même temps, un savant Jésuite, le P. Aubry, consacrait sept cent vingt-cinq vers latins à la description du mausolée splendide, élevé à la gloire du Docteur Angélique, dans l'église des Dominicains de Toulouse. Un autre savant Jésuite du même siècle, le P. Labbe, résumait les mérites et les gloires de saint Thomas dans un éloge poétique demeuré célèbre et souvent reproduit.

Mais le plus bel hommage offert par la poésie à notre glorieux Patron, nous le devons au chantre immortel de Florence : Dante Alighieri.

Dans sa *Divine Comédie*, Dante n'a garde d'oublier Thomas d'Aquin ; ou, pour mieux dire, le Docteur Angélique est le véritable inspirateur de son Paradis.

Béatrix, cette gracieuse personnification de la sainte Théologie. en exposant au poète les mystères de la divinité et les dogmes chrétiens, a uniquement sur les lèvres la doctrine de saint Thomas, doctrine que Dante avait étudiée aux écoles de Paris, dit son biographe, César Balbo, et où il s'était acquis une telle renommée, que les étudiants l'appelaient indifféremmen le poète, le philosophe et même le théologien.

Lorsque par un ravissement d'amour Alighieri est, avec sa divine messagère, porté dans le soleil, séjour, selon lui, des intelligences d'élite, il se voit tout à coup le centre d'une couronne de saints Docteurs. L'un d'eux se détache pour venir lui souhaiter la bienvenue : c'est Thomas d'Aquin. Après avoir satisfait à ses premières questions, l'Ange de l'École entonne un hymne triomphal à saint François d'Assise, Patriarche des Frères Mineurs ; et un instant après, délicate pensée du poète ! saint Bonaventure prend la parole, et fait un non moins splendide éloge de saint Dominique, le Patriarche des Prêcheurs.

Dante éprouve un tel charme dans la compagnie de Thomas d'Aquin, qu'il l'entretient longtemps encore ; il ne le quitte qu'après lui avoir consacré quatre magnifiques chants de sa sublime épopée.

Inspirateur de la poésie, qui lui rend en hommages ce qu'elle en a reçu, saint Thomas est-il aussi l'inspirateur de l'éloquence ?

Pour traiter à fond cette question pleine d'intérêt, il faudrait un volume. Mais, fidèle à la loi que nous nous sommes prescrite, la brièveté, nous nous borne-

rons à jeter ici quelques pensées sommaires, trop heureux de fournir aux jeunes étudiants des cours de rhétorique et d'éloquence, matière à l'exercice de leurs talents.

Sans parler autrement que pour en faire mémoire, des éloquents panégyriques que saint Thomas inspire, au retour de sa fête, à d'illustres Evêques et à de savants Docteurs de nos Universités catholiques, est-il des orateurs sur le génie desquels l'Ange de l'Ecole ait exercé une influence réelle et féconde ?

Quand on prononce le mot d'éloquence chrétienne, tout aussitôt un nom se présente à la pensée : celui de Bossuet. Bossuet est pour nous la personnification de l'éloquence sacrée, peut-être pourrait-on dire, de l'éloquence sans restriction. Cet immortel génie empruntait aux Pères de l'Eglise, à Tertullien surtout, sa vigoureuse diction. Mais à qui demandait-il ces pensées profondes, ces aperçus immenses qui vous saisissent à la lecture des Sermons ou des Oraisons funèbres ? Après saint Augustin, à saint Thomas. N'oublions pas d'ailleurs que la doctrine du Docteur Angélique n'est autre que la doctrine du Docteur de la grâce, laquelle est celle même de l'Apôtre saint Paul.

Bossuet, nous l'avons dit, avait étudié au collège de Navarre la *Somme* de saint Thomas. S'étonnera-t-on qu'il en ait exploité les richesses et que son génie ait su revêtir des formes de la plus riche éloquence les grandes et nobles pensées du Prince de la théologie ? Faut-il un témoignage ? C'est Bossuet lui-même qui nous le donne. Dans quelques-uns de ses discours, il jette parfois cette exclamation qui vaut à elle seule tout un panégyrique : « C'est le grand saint Thomas qui

« me l'apprend. » L'aigle de Meaux s'élevait donc sur les ailes de l'Ange de l'Ecole, pour atteindre ces hauteurs où nous l'admirons.

L'Espagne possède, elle aussi, son Bossuet : le vénérable Louis de Grenade, dont les œuvres faisaient les délices de saint François de Sales et de saint Charles Borromée. Est-il besoin de dire que Louis de Grenade était fidèle disciple et interprète éloquent du Docteur Angélique, en même temps que son Frère en Religion ?

La douce éloquence de saint François de Sales lui-même possède une force latente qu'on ne saurait méconnaître. Quel en est le secret ? Serions-nous téméraires de penser qu'exact à lire chaque jour un ou plusieurs articles de la *Somme*, le saint Evêque de Genève s'est imprégné des pensées solides du grand Docteur ?

De nos jours, la chaire a retenti des accents d'une éloquence toute nouvelle.

L'élite de la France a entendu tour à tour la voix puissante et autorisée des Lacordaire, des Félix, des Monsabré !...

Lacordaire ! « Etudiez ses conférences, s'écriait Mgr Landriot dans un brillant discours, étudiez ses conférences, et vous verrez que très souvent c'est la pensée de saint Thomas qui en fait la principale beauté. Disciple du Maître, il s'est enrichi de la grandeur du fond, il a perfectionné les détails de la forme. » Qui ne connaît l'admirable panégyrique prononcé par le P. Lacordaire, en 1852, devant le chef de saint Thomas, à Toulouse ? Comme il est manifeste que « cette tête sublime, cette tête qui en a illuminé tant d'autres, » illuminait celle du grand orateur ! Ecoutons :

« Ici, mes frères, mes entrailles s'émeuvent, car ce tombeau si longtemps attendu, ce tombeau si envié de tout un siècle, ces restes que se sont disputés tant de villes fameuses et les nations elles-mêmes, les voici présents! Je les vois, je les touche, j'y applique mes lèvres enivrées du parfum qui s'en échappe, et qui ne s'est point épuisé au feu de tant de vénération !

« O reliques sacrées, dont j'avais tant désiré l'approche, c'est bien vous ; je vous reconnais à ces voûtes qui tressaillent de m'entendre vous louer, à ces solennités dont vous êtes l'objet, aux joies et aux certitudes intérieures que vous donnez de vous... »

Lisons maintenant cette page du P. Félix, détachée de la première conférence sur le *progrès de l'intelligence par l'*HARMONIE *de la raison et de la foi* : harmonie si bien comprise par l'éminent Jésuite à l'école de saint Thomas :

« Ah ! si vous voulez contempler dans une rare figure l'agrandissement que peut donner à l'intelligence humaine cette alliance féconde de la raison et de la foi, de la philosophie et de la théologie, je vous dirai : Regardez saint Thomas d'Aquin, la plus haute représentation du Verbe de Dieu dans un homme ; saint Thomas d'Aquin, le génie de la raison et de la foi éclairé par le double rayonnement du Verbe créateur et du Verbe incarné, et en faisant rejaillir sur les deux mondes de l'intelligible les divines clartés : saint Thomas d'Aquin, Ange de l'École, oracle de la théologie, maître dans la philosophie, faisant parler l'une et l'autre dans la langue la plus catholique et la plus rationnelle, la plus profonde et la plus claire, la plus pleine et la plus précise, en un mot, la plus

angélique qu'il soit possible d'imaginer ; parole, par sa lumière tranquille et par sa céleste sérénité, la plus rapprochée du Verbe même de Dieu.

« Le voyez-vous d'ici, cet homme incomparable qui s'est levé au sommet de nos âges chrétiens pour réfléchir la lumière du Christ, comme la coupole de nos grandes cathédrales, les rayons du soleil ? Je l'aperçois au centre même de cette cité, sur les hauteurs de la science et dans le plus vaste épanouissement de son intelligence, montrant à l'Eglise qui l'envoie, à la science qui l'écoute, aux siècles qui l'admirent, ce que peuvent pour l'agrandissement d'un homme la raison et la foi se rencontrant ensemble dans les splendeurs d'un même génie : sa théologie à sa droite, sa philosophie à sa gauche, lui au milieu, aussi hardi philosophe que profond théologien, face à face avec le monde chrétien et le monde païen, aussi illuminé de foi que rayonnant d'intelligence, montrant ces deux chefs-d'œuvre de la pensée et lui-même plus grand que ces chefs-d'œuvre, il dit, en jetant à toutes les incrédulités et à tous les rationalismes ses invincibles défis : « Je suis la synthèse humaine de « la philosophie et de la théologie ; je suis l'agran- « dissement de l'intelligence de l'homme par le « Verbe de Dieu ; je suis l'harmonie de la raison et « de la foi !... »

A la voix puissante qui vient de nous parler a succédé, dans la même enceinte, une autre voix non moins sympathique.

Depuis quinze ans, se presse, à chaque Carême, autour de la chaire de Notre-Dame, une assistance choisie de prêtres, de religieux, d'hommes du monde,

avides d'entendre l'exposition du dogme chrétien, et par cet enseignement de préparer leurs âmes aux luttes de la vie.

« Théologien éloquent, ardent et enflammé, écrit un appréciateur judicieux, l'orateur a reconnu, avec les vrais savants de ce siècle, que la plus grande plaie qu'il faut guérir, avant toutes les autres, c'est l'ignorance religieuse et l'affaiblissement du sens chrétien ; et il a voué sa vie apostolique à vulgariser l'enseignement de la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin. Missionnaire en même temps plein de compassion pour les pauvres pécheurs, il a vu que dans la pratique des doctrines théologiques il s'agit de l'application du sang de Jésus-Christ sur les âmes. Et ce merveilleux problème de l'application du sang de Jésus-Christ a percé son cœur ; il l'a étudié, médité avec intelligence, avec fermeté, avec une infinie confiance en la miséricorde de Dieu. Aussi l'a-t-il résolu selon les doctrines les plus douces, les plus modérées, les plus favorables aux pécheurs touchés de repentir. »

Ainsi, commentée du haut de la chaire avec une diction sobre, facile, lumineuse, convaincante, la *Somme théologique* est comme ces monuments publics dont les grandes lignes architecturales, un soir de fête, paraissent tout en feu aux yeux de la multitude émerveillée. Qu'on relise les Conférences sur les sacrements, et spécialement celles du Carême de 1884 sur la divine Eucharistie, et qu'on nous dise si c'est franchir les limites du vrai que de poser cette conclusion : Chaque année Notre-Dame de Paris entend résonner sous ses voûtes les accents de Thomas d'Aquin parlant par la

bouche de son Frère, de son éloquent disciple, le R. P. Monsabré.

Après la poésie et l'éloquence, la peinture : elle aussi s'empresse de payer au Maître son tribut d'honneur.

Dans la chapelle des Espagnols, à Santa-Maria-Novella de Florence, le pinceau de Taddeo Gaddi, élève du Giotto, a représenté Thomas d'Aquin au milieu des anges, soutenu de l'autorité des prophètes et des évangélistes, et foulant aux pieds les ennemis de la foi : Arius, Sabellius et Averroës.

A Sainte-Catherine de Pise, un tableau de Trani, disciple d'Orcagna, montre le Saint recevant de Notre-Seigneur des flots de lumière, qu'il transmet à un auditoire composé de religieux, d'évêques, de cardinaux et même de Souverains Pontifes.

Dans une composition exécutée pour le Dôme de Florence, et transportée au musée du Louvre, Benozzo di Gozzoli, peintre du xve siècle, traite encore, mais avec plus d'ampleur, le triomphe du Docteur Angélique.

Au centre, saint Thomas est assis dans une gloire circulaire, et tient ses ouvrages en mains. A ses côtés, Aristote et Platon prêtent l'oreille, et sous ses pieds est étendu Guillaume de Saint-Amour, le fameux adversaire des Ordres mendiants. Au bas du tableau le Pape Alexandre IV, assis sur son trône, condamne le libelle des *Périls des derniers temps*, en présence de saint Bonaventure, du Bienheureux Albert le Grand,

des cardinaux Jean des Ursins et Hugues de Saint-Cher, et d'autres personnages historiques. Dans la partie supérieure, Jésus-Christ se penche vers son Docteur et semble lui dire les paroles qu'on lit au-dessous : « Tu as bien écrit de moi, Thomas. » Autour du Fils de Dieu, sont rangés saint Paul, dont l'Ange de l'École a commenté les épîtres, Moïse, dont il a expliqué la foi figurative, et les évangélistes, qu'il a interprétés par les textes des Pères dans sa *Chaîne d'or*.

Fra Angelico, dont les chefs-d'œuvre décorent le cloître de Fiesole et le couvent de Saint-Marc à Florence, reproduit avec une complaisance marquée la figure de saint Thomas, son Frère en religion. Qui n'a entendu parler du *Couronnement de la Vierge*, ravissante toile que possède le musée du Louvre, et dans laquelle se trouve, au milieu d'un groupe de Saints, une des plus belles têtes du Docteur Angélique qu'ait su produire le pinceau de l'artiste ?

Enfin le génie de Raphaël rend à son tour hommage au génie de Thomas d'Aquin. Au Vatican, dans la chambre de la *Signature*, se voit la fameuse *Dispute du Saint-Sacrement*.— Dispute est un terme consacré pour désigner une discussion théologique. — Debout près d'un autel où est exposée l'Hostie sainte, la main sur la poitrine et le visage plein d'une majestueuse autorité, le Docteur *Eucharistique* semble affirmer sa foi, au milieu d'une brillante assemblée d'autres Docteurs.

Parmi les productions plus modestes, mais non moins pieuses, de l'iconographie de saint Thomas, nous signalerons aux élèves de nos collèges chrétiens

une charmante gravure éditée par Besnard de Tours, et faite tout exprès pour eux. Elle porte en titre latin :

Saint Thomas, Docteur Angélique, Patron céleste de toutes les Ecoles catholiques.

Assis dans sa chaire, la tête couverte du bonnet de docteur, saint Thomas a l'attitude du maître qui enseigne. Les traits de son visage sont empruntés au chef-d'œuvre de Fra Angelico. Le soleil brille sur sa poitrine. A côté de lui est un livre posé sur une table, avec le crucifix, son oracle et son plus sublime panégyriste. Au fond de la vignette, deux arcades laissent voir d'un côté un grand fleuve formé par la pluie du ciel, symbole de la doctrine céleste et fécondante de saint Thomas d'Aquin, et allusion au texte qui lui fut miraculeusement indiqué, on s'en souvient, pour son *principe* de Doctorat. De l'autre côté, une lumière surnaturelle éblouit les ennemis de la ville sainte et porte la confusion dans leur camp, symbole de la perturbation que jettent les lumineux écrits du saint Docteur parmi les adversaires de la foi catholique, et allusion en même temps au texte cité par le célèbre Gilles de Rome, comme nous l'avons vu au chapitre septième du livre second.

Quant à la gravure placée en tête de ce volume, elle provient de la Société de Saint-Jean l'Evangéliste, à Tournai et à Lille. Cette gravure liturgique, faite dans le style du moyen âge, est à la fois simple et pieuse. Drapé avec goût dans son vêtement de Prêcheur, et portant l'emblème du soleil sur la poitrine, Thomas d'Aquin recueille l'inspiration du Saint-Esprit, qui e[illegible]t à lui sous forme de colombe. Il tient ouvert un

livre où est écrit l'*Adoro te*. Son visage respire la douceur, et son regard limpide, signe d'une parfaite pureté, semble contempler le Dieu de l'Eucharistie. Posés sur des chapiteaux, deux anges déroulent au-dessus de la tête du Saint des banderoles portant ces paroles connues, mais qu'on ne saurait trop redire à la louange du Docteur Angélique : « Tu as bien écrit de moi, Thomas, quelle sera ta récompense ? — Seigneur, pas d'autre que vous-même. »

Puisse la vue de cette image inspirer la dévotion et la joie spirituelle que procurait, au témoignage de Frère Euphranon de Salerne, la vue du Saint lui-même ; puissent aussi nos lecteurs entendre tous un jour, de la bouche de Jésus, ces paroles consolantes : *Par les œuvres de votre vie, vous avez bien écrit de moi !..*





CHAPITRE X.

SAINT THOMAS D'AQUIN ET S. S. LÉON XIII.

Corona tribuetur in generationem et generationem.
Prov. XXVII, 24.

Une couronne sera posée sur son front pour les siècles des siècles.

PRÈS d'avoir accompli notre tâche et de prendre congé de nos bien-aimés lecteurs, nous associons dans le titre de ce chapitre, dixième et dernier, les noms de saint Thomas d'Aquin et de Léon XIII. Qu'on n'en soit pas surpris.

A l'acte solennel par lequel le Vicaire de Jésus-Christ a déclaré Thomas d'Aquin Patron de toutes les écoles catholiques, est due la pensée de cet ouvrage : son meilleur couronnement sera le résumé succinct des autres actes du même Pontife pour la glorification de notre saint Docteur.

Léon XIII, n'étant encore que le cardinal Joachim Pecci, manifestait hautement son admiration pour la doctrine de l'Ange de l'Ecole. Dès 1859, il instituait à Pérouse une académie ecclésiastique de Saint-Thomas d'Aquin, aux séances de laquelle il aimait à prendre part.

Bientôt la *Somme théologique* devenait le manuel de son séminaire diocésain, et plus tard il mettait aux mains de ses étudiants en philosophie le *Cours de Philosophie* thomiste du R. P. Zigliara, régent de la Minerve, avec lequel on le voyait s'entretenir souvent.

Au mois de juin 1875, l'archevêque de Pérouse généralisait une pensée émanée de l'archevêque de Naples, en rédigeant une éloquente supplique à Pie IX, de sainte et illustre mémoire, afin qu'il daignât proclamer saint Thomas Patron des Universités, Académies et écoles catholiques du monde entier. Plusieurs cardinaux, près de deux cents archevêques et évêques, et vingt-sept Généraux d'Ordre religieux signaient avec lui.

Au Pape Léon XIII était réservé l'honneur d'exaucer les vœux du cardinal Pecci.

Le nouveau Pontife venait à peine de s'asseoir sur le siège de saint Pierre, qu'il laissait voir sa pensée relativement à la doctrine de saint Thomas. Aux élèves des Séminaires de la Ville éternelle il recommande l'étude de la Philosophie « d'après l'excellente méthode et les principes très sûrs qu'ont suivis les plus illustres maîtres de la Sagesse chrétienne, et principalement le *Docteur Angélique.* »

A des prêtres de divers diocèses il parle dans le même sens.

Dans une réponse aux RR. PP. Jésuites de Woodstock (Maryland), qui lui ont fait hommage de leurs *Leçons de Théologie dogmatique,* on lit ces remarquables paroles : « Il est d'une souveraine importance que le clergé soit pénétré de doctrines solides et sûres,

résultat qui sera certainement obtenu, si la doctrine de saint Thomas fleurit dans vos écoles... »

Dans le courant de 1876, un autographe de la *Somme contre les Gentils*, conservé dans une bibliothèque privée de Bergame, avait été racheté par une souscription de l'évêque, du clergé et des fidèles, pour être offert à Pie IX. Le Saint-Père en avait témoigné une grande satisfaction, et avait voulu qu'on l'imprimât aux frais de la Propagande. Ce fut le nouveau Pape qui en eut la dédicace. En remerciant l'éditeur de son gracieux hommage, et en encourageant ses travaux, Sa Sainteté ajoute : « Plaise à Dieu que les autres autographes du saint Docteur que le temps n'aurait pas encore détruits, s'ils gisent quelque part dans la poussière, puissent être retrouvés et mis en sûreté ! »

En juin 1879, le Pape fait venir de Naples un savant professeur pour occuper une chaire importante du Séminaire romain ; la raison qu'il donne de son choix, c'est qu'il veut voir *refleurir dans cet athénée les doctrines de saint Thomas*.

Malgré leur valeur incontestable, les actes que nous venons de rapporter n'étaient que des prémisses, renfermant la conclusion magistrale qui s'appelle l'Encyclique *Æterni Patris*.

Dans cet impérissable monument, après des considérations grandioses sur l'importance d'une saine philosophie pour servir de base au dogme chrétien, se trouve un des plus magnifiques éloges de saint Thomas qui soient émanés du Siège Apostolique.

« Entre tous les docteurs scolastiques, brille d'un éclat sans pareil leur prince et maître à tous, Thomas d'Aquin, lequel, ainsi que le remarque Cajetan, *pour*

avoir profondément vénéré les saints docteurs qui l'ont précédé, a hérité en quelque sorte de l'intelligence de tous. Thomas recueillit leurs doctrines, comme tous les membres dispersés d'un même corps ; il les réunit, les classa dans un ordre admirable, et les enrichit tellement, qu'on le considère lui-même, à juste titre, comme le défenseur spécial et l'honneur de l'Église.

« En même temps qu'il distingue parfaitement, comme il convient, la raison d'avec la foi, il les unit toutes deux par les liens d'une mutuelle amitié : il conserve ainsi ses droits à chacune, il sauvegarde leur dignité, de telle sorte que la raison, portée sur les ailes de Thomas jusqu'au faîte de l'intelligence humaine, ne peut guère monter plus haut, et que la foi peut à peine espérer de la raison des secours plus nombreux ou plus efficaces que ceux que Thomas lui fournit.....

« Il ne faut donc pas s'étonner de l'immense enthousiasme des siècles précédents pour les écrits du saint Docteur ? Sans parler de la famille dominicaine, qui revendique cet illustre maître comme une gloire qui lui appartient en propre, les Bénédictins, les Carmes, les Augustins, la Société de Jésus, et plusieurs autres ordres religieux, se sont imposé par leurs statuts la loi de suivre constamment ses doctrines.

« Dans les Académies célèbres et jadis florissantes de Paris, de Salamanque, d'Alcala, de Douai, de Toulouse, de Louvain, de Padoue, de Bologne, de Naples, de Coïmbre, et d'autres en grand nombre, on sait que Thomas régnait en prince comme dans son propre empire. . . . .

« Il y a plus encore : les Pontifes romains ont honoré la sagesse de Thomas d'Aquin par de singuliers éloges et les attestations les plus amples. »

Et ici Léon XIII cite plusieurs des témoignages qu'on a lus dans l'avant-dernier chapitre.

Mêmes hommages de la part des assemblées œcuméniques de l'Église.

« Dans les conciles de Lyon, de Vienne, de Florence, de Trente, du Vatican, on eût cru voir Thomas prendre part, présider même en quelque sorte, aux délibérations et aux décrets des Pères, et combattre, avec une vigueur invincible et le plus heureux succès, les erreurs des Grecs, des hérétiques et des rationalistes...

« Enfin une dernière palme semble avoir été réservée à cet homme incomparable : il a su arracher aux ennemis eux-mêmes du nom catholique le tribut de leurs éloges et de leur admiration... »

Le Pape conclut « en exhortant, de la manière la plus pressante, ses Vénérables Frères à remettre en vigueur et à propager de tout leur pouvoir la doctrine vraiment d'or de saint Thomas, et ce, pour *la défense et l'ornement de la foi catholique*, pour *le bien de la société*, pour *l'avancement de toutes les sciences.* »

Cette Encyclique si imposante et si solennelle causa dans l'univers chretien la plus vive émotion. Les adhésions arrivèrent de toutes parts : de l'Épiscopat, des chefs d'Ordres, des Universités catholiques, des théologiens les plus autorisés, et donnèrent au Souverain Pontife l'occasion d'accentuer avec encore plus d'énergie ses conclusions.

Le cardinal Nina, secrétaire d'État, écrivant au nom du Pape, le 27 octobre, à l'archevêque de Bologne

et à ses suffragants ; le 28, à l'archevêque de Turin et à ses suffragants ; le 29, au Vicaire général des Frères Prêcheurs, dit en propres termes dans chacune de ses lettres : « Le Saint-Père désire extrêmement que son Encyclique ait *un résultat pratique et une vaste application*, non seulement à Rome, mais encore dans toutes les autres cités du monde chrétien. »

Que de fois, dans ses relations avec les Pasteurs de divers diocèses, Léon XIII se plaît à recommander les règles qu'il a tracées pour les hautes études en philosophie et théologie ! Témoin un Bref aux évêques de Belgique, un autre aux évêques d'Irlande, une Encyclique à tous les archevêques et évêques d'Italie, un Bref à l'évêque de Plaisance, un autre aux évêques de Turin, Milan et Verceil.

A ces derniers il écrit : « Nos lettres encycliques du 4 août 1879 disent ouvertement Nos désirs et Nos vœux pour que la jeunesse soit formée dans la doctrine de saint Thomas d'Aquin, doctrine puissante en tout temps pour la sage culture des intelligences, mais devenue plus opportune que jamais pour la réfutation des erreurs funestes qui ont jeté déjà tant d'esprits hors de la vraie voie. »

Reçoit-il en audiences publiques ou privées des ecclésiastiques, des religieux ou des membres de savantes académies, le Pape trouve moyen de leur parler de saint Thomas, de la splendeur de ses doctrines, de l'accueil sympathique fait à l'Encyclique.

Le 7 mars, qui en suivit la publication, deux mille savants étrangers, de tout pays, étaient rassemblés à Rome pour fêter l'Angélique Docteur, et porter au Saint-Père le respectueux hommage de leur adhésion.

Le Pape les admit en audience solennelle ; il était entouré de vingt-cinq cardinaux.

« En remettant en honneur la doctrine de saint Thomas, leur dit-il, faisons-nous autre chose que proposer un modèle où tout ce que peut la vertu, tout ce que peut la science, brille du plus vif éclat, en la personne d'un homme complètement versé dans toutes les sciences divines et humaines, d'un homme que tant de siècles ont comblé d'honneurs, et qui a été comparé aux esprits angéliques eux-mêmes ? »

Le soir du même jour, une fête littéraire était donnée à ces étrangers et à l'élite de la société romaine par l'Académie des Arcades, savante compagnie, fondée en 1690, et offrant cette particularité que chacun de ses membres prend le nom d'un ancien pasteur de la Grèce. Léon XIII en fait partie; mais, depuis son élévation au rang suprême, il a reçu un nouveau nom et s'appelle *Pastor Maximus*, le *Pasteur Maxime* ou *Très Grand*.

Notre glorieux Pontife n'est pas seulement l'homme de la parole, il est, dans un degré non moindre, l'homme de l'action : nul ne sait mieux que lui poursuivre la réalisation d'un noble dessein.

Deux mois après l'apparition de l'Encyclique, il adressait au cardinal de Luca, préfet de la Sacrée Congrégation des études, une lettre importante dans laquelle, précisant sa pensée, il charge l'éminent cardinal de préparer au plus tôt, à Rome, la fondation d'une Académie, qui soit comme la tête et le cœur des autres académies établies ou à établir par tout le monde chrétien, pour la diffusion et la direction de l'enseignement thomiste.

Le 8 mai 1880, était inaugurée l'*Académie romaine de Saint-Thomas-d'Aquin.* Elle se compose de trente membres, dont dix résident à Rome, dix en Italie, les autres à l'étranger. Ses présidents sont le docte cardinal Joseph Pecci, frère de Sa Sainteté, et le cardinal dominicain Zigliara, natif de Bonifacio, à ce titre une gloire française.

Léon XIII a pris sur sa cassette particulière de quoi doter cette Académie, laquelle publie, deux fois par an, dans une revue périodique, les travaux de ses membres, et même ceux des autres savants catholiques, sur les doctrines de saint Thomas.

Outre le projet de l'Académie romaine de Saint-Thomas-d'Aquin, le Souverain Pontife exprimait, dans sa lettre au cardinal de Luca, l'intention de faire éditer à nouveau les œuvres du grand Docteur. En cela il suivait les traces de son prédécesseur saint Pie V, qui donna en dix-huit volumes in-folio une édition, réputée la meilleure de toutes, mais devenue fort rare.

On n'épargnera rien pour rendre la nouvelle publication vraiment splendide. Les éditeurs seront les Dominicains de Rome, sous le haut patronage de leur éminent cardinal ; ils veilleront avec un soin extrême à l'intégrité du texte, et y ajouteront les commentaires des interprètes les plus illustres de leur Ordre, tels que Thomas de Vio, cardinal Cajetan, pour la *Somme théologique*, et François Silvestri de Ferrare, pour la *Somme contre les Gentils*. L'imprimeur sera le chevalier Melandri, directeur de la typographie polyglotte de la Propagande, et le Saint-Père alloue une somme de trois cent mille francs pour frais d'installation.

Telles sont les dispositions prises par Léon XIII, et dont témoigne une lettre écrite *proprio motu*, le 18 janvier 1880.

Le 3 octobre de la même année, le cardinal Siméoni, préfet de la Propagande, bénissait le local, et, environ deux ans après, il présentait au Saint-Père le premier volume, édité à trois formats, et contenant tout d'abord une dédicace à Léon XIII et les actes pontificaux ayant trait à la restauration de la philosophie chrétienne.

« Je suis fort content de ce premier volume, dit le Pape aux éditeurs, et je voudrais déjà voir cette entreprise terminée, afin qu'il n'y eût plus un collège, plus un séminaire, où l'on ne trouvât aux mains des maîtres et des élèves les œuvres de saint Thomas d'Aquin, au moins les *deux Sommes*, dans un texte aussi conforme que possible à l'original. »

Ainsi le Père des fidèles opérait une heureuse restauration en présentant aux esprits éclairés de l'univers catholique *le plus savant des saints*; il lui restait à prendre une autre mesure non moins heureuse, en excitant la dévotion des chrétiens envers *le plus saint des savants*. C'est l'objet des nouvelles Lettres Apostoliques, données en forme de *Bref*, le 4 août 1880, une année, jour pour jour, après la promulgation de l'encyclique *Æterni Patris*.

Ce n'est point à l'aide d'une pâle analyse, mais bien plutôt dans le document pontifical lui-même, que la jeunesse des écoles catholiques doit apprendre les motifs qui ont déterminé le Saint-Père à lui donner saint Thomas d'Aquin pour Patron Aussi la

traduction du Bref suivra-t-elle immédiatement ce chapitre.

Du moins importe-t-il de remarquer ici que le monde chrétien salua pareillement avec acclamation le nouvel hommage rendu au Docteur Angélique par le Vicaire de Jésus-Christ. Depuis lors, la fête du Patron céleste se célèbre chaque année dans les Universités, collèges et écoles catholiques avec une solennité inconnue jusque-là. Le matin, maîtres et disciples s'assemblent au pied des autels, pour demander au Dieu de l'Eucharistie, dont Thomas d'Aquin fut et demeure le *Chantre immortel*, la pureté qui affine l'esprit pour pénétrer plus avant dans les mystères de la science, et qui dispose le cœur aux plus nobles vertus. Le soir, dans des séances académiques, qui réunissent un auditoire érudit et brillant, l'éloquence, la poésie, la musique rivalisent tour à tour dans l'expression de leurs louanges pour le Prince des Docteurs.

Aux évêques qui lui en font la demande, le Pape accorde le renvoi de la solennité religieuse au dimanche qui suit le 7 mars, avec une indulgence plénière pour les professeurs et les élèves des écoles catholiques.

En outre, Sa Sainteté attache des indulgences partielles à nombreuses prières composées par saint Thomas, et publiées en divers petits recueils à l'usage de la jeunesse.

Enfin le Pape veut que la liturgie rappelle à jamais l'acte par lequel il a institué saint Thomas Patron des écoles. Sur son ordre, une addition est faite à l'*Eloge* du Saint dans le Martyrologe ; et les leçons du

second nocturne, retouchées par une main non moins docte que pieuse, après avoir présenté un admirable résumé de la vie de l'Angélique Docteur, concluent ainsi : « Exauçant les demandes et les vœux de presque tous les Prélats de l'univers chrétien, Léon XIII, pour la confusion de tant de systèmes philosophiques qui détournent les âmes de la vérité, pour l'accroissement des sciences et l'utilité commune du genre humain, après avoir consulté la Sacrée Congrégation des Rites, a, par Lettres Apostoliques, déclaré et institué Thomas d'Aquin, Patron céleste de toutes les écoles catholiques. »

De son côté, la numismatique consacrera la réintégration de l'enseignement thomiste dans les chaires de philosophie et de théologie. Selon un vieil usage, chaque année, à l'occasion de la fête de saint Pierre, le Souverain Pontife fait frapper une médaille commémorative du fait saillant de l'année. La médaille de 1880 porte d'un côté l'effigie de Léon XIII, et au revers saint Thomas debout, accueillant d'une main la Philosophie scolastique, et lui montrant de l'autre la Théologie sa gracieuse Souveraine, à laquelle elle doit toujours rendre hommage. On lit en exergue une inscription latine : « Alliance renouvelée de la science divine et de la science humaine, » et autour de la médaille : « La doctrine de saint Thomas ramenée à son antique gloire. »

Ce n'est pas encore tout. Le nouveau triomphe de Thomas d'Aquin inspire à un artiste français une magnifique peinture, imitée du tableau de Benozzo di Gozzoli, avec cette différence que les personnages qui encadrent la figure du Docteur Angélique sont d'une

part Léon XIII entouré du Sacré Collège, et de l'autre les archevêques et évêques fondateurs des Universités catholiques de France. Le tableau original se voit au Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris ; des réductions en ont été faites en belles lithographies et photographies.

Plus récemment enfin, les six voûtes de la superbe galerie des *Candélabres*, au Vatican, devant être décorées de nouvelles fresques, l'artiste chargé de la quatrième a, sous l'inspiration de Léon XIII, représenté, dans une série de magnifiques tableaux, saint Thomas triomphant des hérésies, et « associant dans une douce amitié la Foi et la Raison. »

Plaise à Dieu de prolonger un pontificat déjà si fécond en actes glorieux pour saint Thomas d'Aquin et pour le Pape heureusement régnant!

Successeur d'illustres Pontifes qui ont exalté de mille manières le Docteur Angélique et recommandé sa doctrine, Léon XIII, ainsi qu'on le lit dans une leçon du bréviaire dominicain, résume et dépasse en quelque sorte les hommages rendus à saint Thomas par ses prédécesseurs. Les Papes venus avant lui depuis six siècles ont élevé le monument le plus riche à l'honneur de Thomas d'Aquin ; Léon XIII y met la main à son tour pour le restaurer, l'embellir et y poser le couronnement.

Il est donc juste que nous unissions dans une commune louange les noms de saint Thomas et de Léon XIII, et c'est ici le lieu de citer, en la traduisant, une inscription latine qui, dans la salle du palais des

Arcades, à la séance du 7 mars 1880, se lisait au-dessus du buste de Léon XIII et du portrait de saint Thomas d'Aquin :

Thomas, nous acclamons ta sublime science,
Et l'Église en ce jour se plait a te bénir.
Léon, par toi nos cœurs s'ouvrent a l'espérance,
Car ton règne prépare un meilleur avenir.
Saint Docteur, grand Pontife, oracle de la terre,
Vous affirmez tous deux la pleine vérité ;
Puisse le monde enfin recueillir la lumière,
Et votre enseignement de tous être écouté !





BREF

INSTITUANT SAINT THOMAS D'AQUIN PATRON DES ÉCOLES CATHOLIQUES.

LÉON XIII, PAPE.

POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE.

C'est un usage fondé sur la nature et approuvé par l'Église catholique, de rechercher le patronage des hommes éminents en sainteté et l'imitation de ceux qui ont excellé ou atteint la perfection en quelque genre. C'est pourquoi, depuis déjà longtemps, un grand nombre d'Ordres religieux, des collèges, des sociétés littéraires, avaient choisi, avec l'approbation du Saint-Siège, pour maître et pour patron, saint Thomas d'Aquin, qui toujours a brillé comme un soleil par la doctrine et par la vertu.

Or, de nos temps, l'étude de sa doctrine ayant généralement pris de l'accroissement, de nombreuses demandes s'étaient produites pour qu'il fût assigné comme patron, par l'autorité du Saint-Siège, à tous les collèges, académies et écoles du monde catholique.

Un certain nombre d'évêques avaient fait connaître que c'était leur vœu, et ils avaient envoyé, à cet effet, des lettres particulières ou collectives ; beaucoup d'académies et de sociétés savantes avaient adressé dans le même but d'humbles et instantes suppliques.

On avait cru devoir différer de donner satisfaction à ces ardentes prières, afin d'en laisser le nombre s'accroître, lorsque surgit un événement favorable à la cause : nous voulons parler de la publication, faite l'année dernière, à pareil jour, de Notre Lettre encyclique sur *la Restauration dans les écoles catholiques de la philosophie chrétienne, selon l'esprit du Docteur Angélique, saint Thomas d'Aquin.* En effet, les évêques, les académies, les doyens, les collèges et les savants de tous les pays déclarèrent, d'un seul cœur et comme d'une seule voix, qu'ils étaient et qu'ils seraient dociles à Nos Ordres ; qu'ils voulaient même, dans l'enseignement de la philosophie et de la théologie, s'attacher aux pas de saint Thomas ; affirmant qu'ils ont comme Nous la conviction que la doctrine thomiste possède une éminente supériorité, non moins qu'une force et une vertu singulières pour guérir les maux dont souffre notre époque.

Nous donc, qui avons longtemps et vivement désiré voir toutes les écoles fleurir sous la garde et le patronage d'un maître si excellent, après l'attestation si formelle et si éclatante du désir universel, Nous jugeons le moment venu d'ajouter ce nouvel éclat à la gloire immortelle de Thomas d'Aquin.

Le premier et le principal motif qui nous détermine, c'est que saint Thomas est le plus parfait

modèle que, dans la culture de la science, les catholiques puissent se proposer. En lui brillent, en effet, toutes les qualités du cœur et de l'esprit qui imposent, à bon droit, l'imitation : une doctrine très riche, parfaitement pure, bien ordonnée ; le respect de la foi et un admirable accord avec les vérités divinement révélées ; l'intégrité de la vie, relevée par l'éclat des plus hautes vertus.

Sa doctrine est si vaste qu'elle contient, comme une mer, toute la sagesse de l'antiquité. Toutes les vérités émises, toutes les questions sagement traitées par les philosophes païens, par les Pères et les Docteurs de l'Église, par les hommes supérieurs qui florissaient avant lui, non seulement il les a pleinement connues, mais il les a accrues, complétées, résolues avec une intelligence si supérieure, avec une telle perfection de méthode et une telle propriété de termes, qu'il semble avoir laissé à ceux qui le suivraient la faculté de l'imiter, mais leur avoir ôté la possibilité de l'égaler.

Sa doctrine possède encore ce grand avantage que, munie de principes d'une grande largeur d'application, elle répond aux nécessités, non pas d'une époque, mais de tous les temps, et qu'elle est très propre à vaincre les erreurs sans cesse renaissantes. Se soutenant par sa propre force et sa propre valeur, elle reste invincible et cause aux adversaires un effroi profond.

Le parfait accord de la raison et de la foi n'est pas de moindre importance, surtout au jugement des chrétiens. Le saint Docteur démontre avec évidence que les vérités de l'ordre naturel ne peuvent

pas être en désaccord avec les vérités que l'on croit sur la parole de Dieu; que, par conséquent, suivre et pratiquer la foi chrétienne, ce n'est pas un asservissement bas et humiliant de la raison, mais une noble obéissance qui soutient et qui élève l'esprit; enfin, que la raison et la foi viennent l'une et l'autre de Dieu, non pas pour qu'elles soient en dissension, mais pour que, vivant en amies, elles se rendent de mutuels services.

Tous les écrits du bienheureux Thomas offrent le modèle de cette union et de cet admirable accord. Car on y voit dominer et briller, tantôt la raison qui, précédée par la foi, atteint l'objet de ses recherches dans l'investigation de la nature, tantôt la foi qui est expliquée et défendue à l'aide de la raison, de telle sorte, néanmoins, que chacune d'elles conserve intactes sa force et sa dignité; enfin, quand le sujet le demande, toutes deux marchent ensemble, comme des alliées, contre les ennemis de l'une ou de l'autre.

S'il fut toujours très important que l'accord existât entre la raison et la foi, on doit le tenir pour beaucoup plus important encore depuis le XVIe siècle; car à cette époque on commença à semer les germes d'une liberté dépassant les bornes et la mesure, qui fait que la raison humaine répudie ouvertement l'autorité divine, et demande à la philosophie des armes pour attaquer et miner les vérités religieuses.

Enfin, le Docteur Angélique n'est pas moins grand par la vertu et par la sainteté que par la doctrine. Or, la vertu est une préparation excellente

pour l'exercice des forces de l'esprit et l'acquisition de la science ; ceux qui la négligent se flattent à tort d'avoir acquis une science solide et fructueuse, parce que la science n'entrera pas dans une âme mauvaise, et elle n'habitera pas dans un corps soumis au péché. Cette préparation de l'âme qui vient de la vertu exista en Thomas d'Aquin, à un degré excellent et tout à fait supérieur, digne d'être divinement consacré par un fait merveilleux.

Ayant triomphé, en effet, d'une tentation extrêmement dangereuse de volupté, le chaste adolescent obtint de Dieu, comme récompense de son courage, de porter autour de ses reins une ceinture mystérieuse et de sentir en même temps en lui le feu de la concupiscence complètement éteint. Dès lors, il vécut comme s'il eût été exempt de toute contagion du corps, méritant d'être comparé aux esprits angéliques, autant pour l'innocence que pour la sublimité du vol intellectuel.

Pour ces motifs, Nous jugeons le Docteur Angélique digne à tous égards d'être choisi comme patron des études. Et en prononçant avec joie ce jugement, Nous agissons dans la pensée que le patronage de ce grand homme, de ce grand Saint, donnera une impulsion puissante à la restauration des études philosophiques et théologiques, pour le plus grand bien de la société. Car, dès que les écoles catholiques se seront placées sous la direction et la tutelle du Docteur Angélique, on verra fleurir comme spontanément la vraie science, puisée à des principes certains et se développant dans un ordre rationnel. Les doctrines pures, soit dans la vie privée, soit dans

la vie publique, et les bonnes mœurs auront pour conséquences le salut des peuples, l'ordre, l'apaisement et la tranquillité générale.

Ceux qui s'adonnent aux sciences sacrées, si violemment attaquées de nos jours, puiseront dans les pages de saint Thomas d'amples secours pour démontrer les fondements de la foi chrétienne, persuader les vérités surnaturelles et défendre victorieusement notre très sainte religion contre les assauts criminels de ses ennemis. Et que toutes les sciences humaines comprennent bien qu'elles ne seront point pour cela empêchées ni retardées dans leur marche, mais, au contraire, stimulées et grandies; quant à la raison, réconciliée avec la foi par la disparition des causes de dissentiment, elle ira librement sous la conduite de celle-ci à la recherche du vrai.

Enfin, tous les hommes avides de savoir, façonnés par les exemples et par les préceptes d'un si grand maître, s'habitueront à une vie intègre ; ils ne poursuivront point cette science qui, séparée de la charité, enfle les esprits et les égare, mais la science légitime qui, découlant du Père des lumières et du Maître des sciences, ramène également à lui.

Donc, après avoir consulté la Sacrée Congrégation des Rites, dont l'avis a été pleinement d'accord avec Nos vœux, Nous déclarons, en vertu de Notre suprême autorité, pour la gloire du Dieu Tout-Puissant et l'honneur du Docteur angélique, pour l'accroissement des sciences et l'utilité commune de la société humaine, le Docteur Angélique saint Thomas. patron des Universités, des Académies, des collèges, des Ecoles catholiques, et Nous voulons qu'il

soit universellement tenu pour tel, vénéré et honoré ; il est entendu cependant que rien n'est changé pour l'avenir au culte des Saints que des Académies ou des collèges peuvent avoir choisis pour patrons particuliers.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 4 août 1880, de Notre pontificat l'an troisième.

THÉODULPHE, Card. MERTEL.

A la suite de l'acte pontifical, qu'on nous permette une simple question :

Serait-ce une innovation par trop contraire aux traditions classiques, que d'ajouter désormais à l'*Ave Maria* qui se dit après le *Veni Sancte*, l'invocation au PATRON DES ECOLES CATHOLIQUES, dans sa forme la plus simple ?

SANCTE THOMA, ORA PRO NOBIS.
Saint Thomas, priez pour nous.

A Messieurs les Directeurs d'institutions de donner la réponse.



EPILOGUE

O Docteur Angélique, très saint et très illustre Thomas d'Aquin, permettez au dernier de vos frères en saint Dominique, et au plus humble de vos serviteurs, de déposer à vos pieds ce modeste ouvrage entrepris pour votre gloire, et l'utilité de la jeunesse dont vous êtes établi le céleste Patron.

Vous faire connaître, grand Saint, par le simple récit de vos actions ; en vous faisant connaître, vous faire aimer ; en vous faisant aimer, exciter les étudiants de nos Universités, les élèves de nos séminaires, de nos collèges, de toutes nos écoles catholiques à vous invoquer et à imiter vos vertus : tel est le but unique que nous nous sommes proposé. A vous de verser sur ces pages la bénédiction qui féconde, et qui assure le succès.

Protégée par vous, puisse la jeunesse studieuse éviter les sentiers glissants, et ne déserter jamais le drapeau sans tache de votre *Milice !*

Puisse cette jeunesse avide répondre aux désirs de

Léon XIII, en se désaltérant « aux eaux très pures de la sagesse, telles que vous les répandez, profondes, limpides et intarissables ! »

Puisse, du sein des générations ainsi formées sous votre patronage, surgir des chrétiens vaillants ; des chrétiens que n'intimide pas le sarcasme de l'impie, que n'ébranle pas le sophisme du faux philosophe ; des chrétiens que l'on trouve fidèles à l'accomplissement des divins préceptes, dociles à la voix de l'Eglise et de son chef, toujours prêts à défendre leur foi, et, s'il le faut, à mourir pour elle !

Puisse enfin votre protection, ô sublime Docteur et Modèle des vertus, accompagner jusqu'au terme de leur course terrestre, tous ceux qui vous auront prié, béni, exalté ici-bas, afin que tous s'abreuvent avec vous à la même source de lumière et de félicité, dans l'éternelle vision et la pleine jouissance du Vrai sans nuage, du Beau sans ombre, du Bien sans mélange !





TABLE

LIVRE PREMIER.

VIE DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

LIVRE SECOND.

VERTUS DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

LIVRE TROISIÈME.

MORT ET GLORIFICATION DE SAINT THOMAS D'AQUIN.



POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN.

